John Adams Library,

IN THE CUSTODY OF THE
BOSTON PUBLIC LIBRARY.

SHELF Nº
ADAMS
255.3
v. 7

ŒUVRES COMPLÈTES DE M. LE C.TE DE BUFFON,

Intendant du Jardin du Roi, de l'Académie Françoise, de celle des Sciences, &c.

Tome Septième.

HISTOIRE DES ANIMAUX QUADRUPÈDES.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXXV.

ADAMS 255.3
N.7

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

NOMENCLATURE des Singes. page 1
Les Orang-outangs ou *le Pongo & le Jocko* 59
Le Pithèque 101
Le Gibbon 112
Le Magot 117
Le Papion ou *Babouin* 124
Le Mandrill 132
L'Ouanderou & le Lowando 137
Le Maimon 143
Le Macaque & l'Aigrette 147
Le Patas 153
Le Malbrouck & le Bonnet-chinois . 158
Le Mangabey 167
La Mone 170

TABLE.

Le Calitriche..... 175
Le Mouſtac..... 179
Le Talapoin..... 182
Le Douc..... 186
De la dégénération des Animaux... 192
Les Sapajous & les Sagoins.... 283
L'Ouarine & l'Alouate..... 289
Le Coaita & l'Exquima..... 301
Le Sajou..... 314
Le Saï..... 318
Le Saïmiri..... 322
Le Tamarin..... 329
L'Ouiſtiti..... 332
Le Marikina..... 337
Le Pinche..... 340
Le Mico..... 344
Notices de quelques Animaux dont il n'a pas été fait mention dans le corps de cet Ouvrage..... 348

HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE.

NOMENCLATURE *DES SINGES.*

COMME endoctriner des Écoliers, ou parler à des Hommes, ſont deux choſes différentes; que les premiers reçoivent ſans examen & même avec avidité l'arbitraire comme le réel, le faux comme le vrai, dès qu'il leur eſt préſenté ſous la forme de documens; que les autres au contraire rejettent avec dégoût ces mêmes documens, lorſqu'ils ne ſont pas fondés; nous ne nous ſervirons d'aucune des méthodes qu'on a imaginées pour entaſſer ſous le même nom de *Singe*, une multitude d'animaux d'eſpèces différentes & même très-éloignées.

J'appelle *ſinge* un animal ſans queue, dont la face eſt aplatie, dont les dents, les mains, les doigts & les ongles reſſemblent à ceux de l'homme, & qui, comme lui, marche debout ſur ſes deux pieds: cette définition tirée de la nature même de l'animal & de ſes rapports avec celle de l'homme, exclut, comme l'on voit, tous les animaux qui ont des queues, tous ceux qui ont la face relevée, ou le muſeau long; tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus; tous ceux qui marchent plus volontiers ſur quatre que ſur deux pieds. D'après cette notion fixe & préciſe, voyons combien il exiſte d'eſpèces d'animaux auxquels on doive donner le nom de *ſinge*. Les Anciens n'en connoiſſoient qu'une ſeule; le *pithecos* des Grecs, le *ſimia* des Latins, eſt un *ſinge*, un vrai *ſinge*, & c'eſt celui ſur lequel Ariſtote, Pline & Galien ont inſtitué toutes les comparaiſons phyſiques, & fondé toutes les relations du ſinge à l'homme; mais ce pithèque, ce ſinge des Anciens, ſi reſſemblant à l'homme par la conformation extérieure, & plus ſemblable

encore par l'organisation intérieure, en diffère néanmoins par un attribut qui, quoique relatif en lui-même, n'en est cependant ici pas moins essentiel, c'est la grandeur; la taille de l'homme en général est au-dessus de cinq pieds, celle du pithèque n'atteint guère qu'au quart de cette hauteur; aussi ce singe eût-il encore été plus ressemblant à l'homme, les Anciens auroient eu raison de ne le regarder que comme un homoncule, un Nain manqué, un Pigmée capable tout au plus de combattre avec les grues, tandis que l'homme fait dompter l'éléphant & vaincre le lion.

Mais depuis les Anciens, depuis la découverte des parties méridionales de l'Afrique & des Indes, on a trouvé un autre singe avec cet attribut de grandeur, un singe aussi haut, aussi fort que l'homme, aussi ardent pour les femmes que pour ses femelles; un singe qui fait porter des armes, qui se sert de pierres pour attaquer, & de bâtons pour se défendre, & qui d'ailleurs ressemble encore à l'homme plus que le pithèque; car indépendamment de

ce qu'il n'a point de queue, de ce que ſa face eſt aplatie ; que ſes bras, ſes mains, ſes doigts, ſes ongles ſont pareils aux nôtres, & qu'il marche toujours debout ; il a une eſpèce de viſage, des traits approchans de ceux de l'homme, des oreilles de la même forme, des cheveux ſur la tête, de la barbe au menton, & du poil ni plus ni moins que l'homme en a dans l'état de nature. Auſſi les habitans de ſon pays, les Indiens policés n'ont pas héſité de l'aſſocier à l'eſpèce humaine par le nom d'*Orang-outang*, Homme ſauvage ; tandis que les Nègres preſque auſſi ſauvages, auſſi laids que ces ſinges, & qui n'imaginent pas que pour être plus ou moins policé l'on ſoit plus ou moins homme, leur ont donné un nom propre *(Pongo)*, un nom de bête & non pas d'homme ; & cet orang-outang, ou ce pongo, n'eſt en effet qu'un animal, mais un animal tres-ſingulier, que l'homme ne peut voir ſans rentrer en lui-même, ſans ſe reconnoître, ſans ſe convaincre que ſon corps n'eſt pas la partie la plus eſſentielle de ſa nature.

Voilà donc deux animaux, le pithèque & l'orang-outang, auxquels on doit appliquer le nom de *ſinge*, & il y en a un troiſième auquel on ne peut guère le refuſer, quoiqu'il ſoit difforme, & par rapport à l'homme & par rapport au ſinge: cet animal juſqu'à préſent inconnu, & qui a été apporté des Indes orientales ſous le nom de *gibbon*, marche debout comme les deux autres, & a la face aplatie; il eſt auſſi ſans queue: mais ſes bras, au lieu d'être proportionnés comme ceux de l'homme, ou du moins comme ceux de l'orang-outang ou du pithèque, à la hauteur du corps, ſont d'une longueur ſi démeſurée, que l'animal étant debout ſur ſes deux pieds, il touche encore la terre avec ſes mains ſans courber le corps & ſans plier les jambes, ce ſinge eſt le troiſième & le dernier auquel on doive donner ce nom, c'eſt dans ce genre une eſpèce monſtrueuſe, hétéroclite, comme l'eſt dans l'eſpèce humaine, la race des hommes à groſſes jambes, dite de *Saint-Thomas (a)*.

(a) Voyez le diſcours ſur les variétés de l'eſpèce humaine. *Tome V de cet Ouvrage.*

Après les ſinges, ſe préſente une autre famille d'animaux, que nous indiquerons ſous le nom générique de *babouin*, & pour les diſtinguer nettement de tous les autres, nous dirons que le babouin eſt un animal à queue courte, à face alongée, à muſeau large & relevé, avec des dents canines plus groſſes à proportion que celles de l'homme, & des calloſités ſur les feſſes: par cette définition, nous excluons de cette famille tous les ſinges qui n'ont point de queue, toutes les guenons, tous les ſapajous & ſagoins qui n'ont pas la queue courte, mais qui tous l'ont auſſi longue ou plus longue que le corps, & tous les makis, loris & autres quadrumanes qui ont le muſeau mince & pointu. Les Anciens n'ont jamais eu de nom propre pour ces animaux; Ariſtote eſt le ſeul qui paroît avoir déſigné l'un de ces babouins par le nom de *ſimia porcaria (b)*, encore

(b) Nota. Cette dénomination *ſimia porcaria*, qui ne ſe trouve que dans Ariſtote, & qui n'a été employée par aucun autre Auteur, étoit néanmoins une très-bonne expreſſion pour déſigner le babouin: car j'ai trouvé dans des Voyageurs, qui probablement n'avoient jamais lû Ariſtote, la même com-

n'en donne-t-il qu'une indication fort indirecte ; les Italiens ſont les premiers qui l'aient nommé *babuino ;* les Allemands l'ont appelé *bavion :* les François *babouin,* & tous les Auteurs, qui dans ces derniers ſiècles ont écrit en latin, l'ont déſigné par le nom *papio ;* nous l'appellerons nous-mêmes *papion* pour le diſtinguer des autres babouins qu'on a trouvés depuis dans les provinces méridionales de l'Afrique & des Indes. Nous connoiſſons trois eſpèces de ces animaux, 1.° le *papion* ou *babouin* proprement dit, dont nous venons de parler, qui ſe trouve en Lybie, en Arabie, &c. & qui vraiſemblablement eſt le *ſimia porcaria* d'Ariſtote. 2.° Le mandrill qui eſt un babouin encore plus grand que le papion, avec la face violette, le nez & les joues ſillonnées de rides profondes & obliques, qui ſe trouve en Guinée & dans les parties les plus chaudes de l'Afrique. 3.° L'ouanderou qui n'eſt

paraiſon du muſeau du babouin à celui du cochon ; & d'ailleurs ces deux animaux ſe reſſemblent un peu par la forme du corps.

pas ſi gros que le papion, ni ſi grand que le mandrill, dont le corps eſt moins épais, & qui a la tête & toute la face environnée d'une eſpèce de crinière très-longue & très-épaiſſe; on le trouve à Ceylan, au Malabar & dans les autres provinces méridionales de l'Inde; ainſi voilà trois ſinges & trois babouins bien définis, bien ſéparés, & tous ſix diſtinctement différens les uns des autres.

Mais, comme la Nature ne connoît pas nos définitions, qu'elle n'a jamais rangé ſes ouvrages par tas, ni les êtres par genres, que ſa marche au contraire va toujours par degrés, & que ſon plan eſt nuancé par-tout & s'étend en tout ſens, il doit ſe trouver entre le genre du ſinge *(c)* & celui du babouin, quelque eſpèce intermédiaire qui ne ſoit préciſément ni l'un ni l'autre, & qui cepen-

(c) Nota. Le gibbon commence déjà la nuance entre les ſinges & les babouins, en ce qu'il a des calloſités ſur les feſſes comme les babouins, & les ongles des pieds de derrière plus pointus que ceux de l'orang-outang, qui n'a point de calloſités ſur les feſſes, & qui a les ongles plats & arrondis comme l'homme.

dant participe des deux. Cette espèce intermédiaire existe en effet, & c'est l'animal que nous appelons *magot;* il se trouve placé entre nos deux définitions; il fait la nuance entre les singes & les babouins, il diffère des premiers, en ce qu'il a le museau alongé & de grosses dents canines, il diffère des seconds, parce qu'il n'a réellement point de queue quoiqu'il ait un petit appendice de peau qui a l'apparence d'une naissance de queue; il n'est par conséquent ni singe ni babouin, & tient en même temps de la nature des deux. Cet animal qui est fort commun dans la haute Égypte, ainsi qu'en Barbarie, étoit connu des Anciens: les Grecs & les Latins l'ont nommé *cynocéphale*, parce que son museau ressemble assez à celui d'un dogue: ainsi, pour présenter ces animaux, voici l'ordre dans lequel on doit les ranger; l'*orang-outang* ou *pongo*, premier singe; le *pithèque*, second singe; le *gibbon*, troisième singe, mais difforme; le *cynocéphale* ou *magot*, quatrième singe ou premier babouin; le *papion*, premier babouin; le *mandrill*,

ſecond babouin ; l'*ouanderou*, troiſième babouin : cet ordre n'eſt ni arbitraire ni fictif, mais relatif à l'échelle même de la Nature.

Après les ſinges & les babouins, ſe trouvent les guenons; c'eſt ainſi que j'appelle, d'après notre idiome ancien, les animaux qui reſſemblent aux ſinges ou aux babouins ; mais qui ont de longues queues, c'eſt-à-dire des queues auſſi longues ou plus longues que le corps. Le mot *guenon* a eu dans ces derniers ſiècles, deux acceptions différentes de celle que nous lui donnons ici; l'on a employé ce mot *guenon*, généralement pour déſigner les ſinges de petite taille *(d)*, & en même temps on l'a employé particulièrement pour nommer la femelle du ſinge ; mais plus anciennement nous appelions *ſinges* ou *magots* les ſinges

(d) Les différences des ſinges ſe prennent en françois, principalement de leur grandeur ; car les grands ſont ſimplement appelés *ſinges*, ſoit qu'ils aient une queue ou qu'ils n'en aient point, ou ſoit qu'ils aient le muſeau long comme un chien, ou qu'ils l'aient court; & les ſinges qui ſont petits, ſont appelés *guenons*. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Animaux, page 120.*

ſans queue, & *guenons* ou *mones* ceux qui avoient une longue queue : je pourrois le prouver par quelques paſſages de nos Voyageurs *(e)* des ſeizième & dix-ſeptième ſiècles. Le mot même de *guenon* ne s'éloigne pas, & peut-être a été dérivé de *kébos* ou *képos*, nom que les Grecs donnoient aux ſinges à longue queue. Ces *kèbes* ou *guenons* ſont plus petites & moins fortes que les babouins & les ſinges ; elles ſont aiſées à diſtinguer des uns & des autres par cette différence, & ſur-tout par leur longue queue. On peut auſſi les ſéparer aiſément des makis, parce qu'elles n'ont pas le muſeau pointu, & qu'au lieu de ſix dents inciſives qu'ont les makis, elles n'en ont que quatre comme les ſinges & les babouins. Nous

(e) Il y a au Sénégal pluſieurs eſpèces de ſinges, comme des *guenons*, avec une longue queue, & des *magots* qui n'en ont pas. *Voyage de le Maire, page 101.* — Dans les montagnes de l'Amérique méridionale, il ſe trouve une eſpèce de *mones* que les Sauvages appellent *cacuyen*, de même grandeur que les communes, ſans autre différence, ſinon qu'elle porte barbe au menton..... Avec ces *mones* ſe trouvent force petites bêtes jaunes, nommées *ſagoins*. *Singularités de la France antarctique, par Thevet, page 105.*

en connoiſſons neuf eſpèces, que nous indiquerons chacune par un nom différent, afin d'éviter toute confuſion. Ces neuf eſpèces de guenons, ſont, 1.° les macaques; 2.° les patas; 3.° les malbrouks; 4.° les mangabeys; 5.° la mone; 6.° le callitriche; 7.° le mouſtac; 8.° le talapoin; 9.° le douc. Les anciens Grecs ne connoiſſoient que deux de ces guenons, la mone & le callitriche, qui ſont originaires de l'Arabie & des parties ſeptentrionales de l'Afrique; ils n'avoient aucune notion des autres, parce qu'elles ne ſe trouvent que dans les provinces méridionales de l'Afrique & des Indes orientales, pays entièrement inconnus dans le temps d'Ariſtote. Ce grand Philoſophe, & les Grecs en général, étoient ſi attentifs à ne pas confondre les êtres par des noms communs & dès-lors équivoques, qu'ayant appelé *pithecos* le ſinge ſans queue, ils ont nommé *kébos* la guenon ou ſinge à longue queue: comme ils avoient reconnu que ces animaux étoient d'eſpèces différentes, & même aſſez éloignées, ils leur avoient à chacun donné un nom

propre, & ce nom étoit tiré du caractère le plus apparent; tous les singes & babouins qu'ils connoissoient, c'est-à-dire, le *pithèque* ou *singe* proprement dit, le *cynocéphale* ou *magot*, & le *simia porcaria* ou papion ont le poil d'une couleur à peu près uniforme; au contraire la guenon que nous appelons ici *mone*, & que les Grecs appeloient *kébos*, a le poil varié de couleurs différentes: on l'appelle même vulgairement le *singe varié;* c'étoit l'espèce de guenon la plus commune & la mieux connue du temps d'Aristote, & c'est de ce caractère qu'est dérivé le nom de *kébos*, qui désigne en grec la variété dans les couleurs: ainsi tous les animaux de la classe des singes, babouins & guenons, indiqués par Aristote, se réduisent à quatre, le *pithecos*, le *cynocephalos*, le *simia porcaria* & le *kébos*, que nous nous croyons fondés à représenter aujourd'hui comme étant réellement le *pithèque* ou *singe* proprement dit, le *magot*, le *papion* ou *babouin* proprement dit, & la *mone;* parce que non-seulement les caractères particuliers que

leur donne Ariſtote leur conviennent en effet, mais encore, parce que les autres eſpèces que nous avons indiquées, & celles que nous indiquerons encore, devoient néceſſairement lui être inconnues puiſqu'elles ſont natives & excluſivement habitantes des terres, où les Voyageurs Grecs n'avoient point encore pénétré de ſon temps.

Deux ou trois ſiècles après celui d'Ariſtote, on trouve dans les Auteurs grecs deux nouveaux noms, *callithrix* & *cercopithecos*, tous deux relatifs aux *guenons* ou *ſinges* à longue queue: à meſure qu'on découvroit la terre & qu'on s'avançoit vers le midi, ſoit en Afrique, ſoit en Aſie, on trouvoit de nouveaux animaux, d'autres eſpèces de guenons, & comme la plupart de ces guenons n'avoient pas, comme le *kébos*, les couleurs variées, les Grecs imaginèrent de faire un nom générique *cercopithecos*, c'eſt-à-dire *ſinge à queue*, pour déſigner toutes les eſpèces de guenons ou ſinges à longue queue; & ayant remarqué parmi ces eſpèces

nouvelles une guenon d'un poil verdâtre & de couleur vive, ils appelèrent cette espèce *callitrhix*, qui signifie *beau poil*. Ce callithrix se trouve en effet dans la partie méridionale de la Mauritanie & dans les terres voisines du Cap-verd; c'est la guenon que l'on connoît vulgairement sous le nom de *singe verd*; & comme nous rejetons dans cet ouvrage toutes les dénominations composées, nous lui avons conservé son nom ancien, *callithrix* ou *callitriche*.

A l'égard des sept autres espèces de guenons que nous avons indiquées ci-dessus par les noms de *makaque, patas, malbrouk, mangabey, moustac, talapoin* & *douc*; elles étoient inconnues des Grecs & des Latins. Le makaque est natif de Congo; le patas du Sénégal; le mangabey, de Madagascar; le malbrouk, de Bengale; le moustac, de Guinée; le talapoin, de Siam; & le douc, de la Cochinchine. Toutes ces terres étoient également ignorées des Anciens, & nous avons eu grand soin de conserver aux animaux qu'on

y a trouvés, les noms propres de leur pays.

Et comme la nature eſt conſtante dans ſa marche, qu'elle ne va jamais par ſauts, & que toujours tout eſt gradué, nuancé, on trouve entre les babouins & les guenons, une eſpèce intermédiaire, comme celle du magot l'eſt entre les ſinges & les babouins: l'animal qui remplit cet intervalle, & forme cette eſpèce intermédiaire, reſſemble beaucoup aux guenons, ſur-tout aux makaques, & en même temps il a le muſeau fort large & la queue courte comme les babouins, ne lui connoiſſant point de nom, nous l'avons appelé *maimon*, pour le diſtinguer des autres: il ſe trouve à Sumatra, c'eſt le ſeul de tous ces animaux, tant babouins que guenons, dont la queue ſoit dégarnie de poil; & c'eſt par cette raiſon que les Auteurs qui en ont parlé, l'ont déſigné par la dénomination de *ſinge à queue de cochon*, ou de *ſinge à queue de rat.*

Voilà les animaux de l'ancien continent, auxquels on a donné le nom

commun de *singe*, quoiqu'ils soient non-seulement d'espèces éloignées, mais même de genres assez différens; & ce qui a mis le comble à l'erreur & à la confusion; c'est qu'on a donné ces mêmes noms de *singe*, de *cynocéphale*, de *kèbe* & de *cercopithèque*, noms faits, il y a quinze cents ans par les Grecs, à des animaux d'un nouveau monde, qu'on n'a découverts que depuis deux ou trois siècles. On ne se doutoit pas qu'il n'existoit dans les parties méridionales de ce nouveau continent, aucun des animaux de l'Afrique & des Indes orientales. On a trouvé en Amérique des bêtes avec des mains & des doigts; ce rapport seul a suffi pour qu'on les ait appelées *singes;* sans faire attention que pour transférer un nom, il faut au moins que le genre soit le même; & que pour l'appliquer juste, il faut encore que l'espèce soit identique; or ces animaux d'Amérique, dont nous ferons deux classes sous les noms de *sapajous* & de *sagoins*, sont très-différens de tous les singes de l'Asie & de l'Afrique;

& de la même manière qu'il ne ſe trouve dans le nouveau continent ni ſinges, ni babouins, ni guenons, il n'exiſte auſſi ni ſapajous, ni ſagoins dans l'ancien. Quoique nous ayons déjà poſé ces faits en général dans notre diſcours ſur les animaux des deux continens, nous pouvons les prouver ici d'une manière plus particulière, & démontrer que de dix-ſept eſpèces auxquelles on peut réduire tous les animaux appelés *ſinges* dans l'ancien continent, & de douze ou treize auxquelles on a transféré ce nom dans le nouveau, aucune n'eſt la même, ni ne ſe trouve également dans les deux : car ſur ces dix-ſept eſpèces de l'ancien continent, il faut d'abord retrancher les trois ou quatre ſinges, qui ne ſe trouvent certainement point en Amérique, & auxquels les ſapajous & les ſagoins ne reſſemblent point du tout. 2.° Il faut en retrancher les trois ou quatre babouins, qui ſont beaucoup plus gros que les ſagoins ou les ſapajous, & qui ſont auſſi d'une figure très-différente: il ne reſte donc que les neuf guenons auxquelles

on puiſſe les comparer. Or toutes les guenons ont, auſſi-bien que les ſinges & les babouins, des caractères généraux & particuliers, qui les ſéparent en entier des ſapajous & des ſagoins; le premier de ces caractères eſt d'avoir les feſſes pelées, & des calloſités naturelles & inhérentes à ces parties; le ſecond, c'eſt d'avoir des abajoues, c'eſt-à-dire, des poches au bas des joues, où elles peuvent garder leurs alimens; & le troiſième, d'avoir la cloiſon des narines étroite, & ces mêmes narines ouvertes au-deſſous du nez comme celles de l'homme. Les ſapajous & les ſagoins n'ont aucun de ces caractères; ils ont tous la cloiſon des narines fort épaiſſe, les narines ouvertes ſur les côtés du nez & non pas en deſſous; ils ont du poil ſur les feſſes, & point de calloſités; ils n'ont point d'abajoues; ils diffèrent donc des guenons, non-ſeulement, par l'eſpèce; mais même par le genre, puiſqu'ils n'ont aucun des caractères généraux qui leur ſont communs à toutes; & cette différence dans le genre en ſuppoſe néceſſairement de bien plus grandes dans les

eſpèces, & démontre qu'elles ſont très-éloignées.

C'eſt donc mal-à-propos que l'on a donné le nom de *ſinge* & de *guenon* aux *ſapajous* & aux *ſagoins;* il falloit leur conſerver leurs noms, & au lieu de les aſſocier aux ſinges, commencer par les comparer entr'eux: ces deux familles diffèrent l'une de l'autre par un caractère remarquable; tous les ſapajous ſe ſervent de leur queue comme d'un doigt, pour s'accrocher, & même pour ſaiſir ce qu'ils ne peuvent prendre avec la main, les ſagoins au contraire ne peuvent ſe ſervir de leur queue pour cet uſage; leur face, leurs oreilles, leur poil ſont auſſi différens: on peut donc en faire aiſément deux genres diſtincts & ſéparés.

Sans nous ſervir de dénominations qui ne peuvent s'appliquer qu'aux ſinges, aux babouins & aux guenons; ſans employer des noms qui leur appartiennent & qu'on ne doit pas donner à d'autres, nous avons tâché d'indiquer tous les ſapajous & tous les ſagoins par les noms propres qu'ils ont dans leur pays natal. Nous connoiſſons ſix ou ſept eſpèces

de ſapajous & ſix eſpèces de ſagoins, dont la plupart ont des variétés ; nous en donnerons l'hiſtoire & la deſcription dans ce volume, nous avons recherché leurs noms avec le plus grand ſoin dans tous les Auteurs, & ſur-tout dans les Voyageurs qui les ont indiqués les premiers. En général, lorſque nous n'avons pu ſavoir le nom que chacun porte dans ſon pays, nous avons cru devoir le tirer de la nature même de l'animal, c'eſt-à-dire, d'un caractère qui ſeul fût ſuffiſant pour le faire reconnoître & diſtinguer de tous les autres. L'on verra dans chaque article les raiſons qui nous ont fait adopter ces noms.

Et à l'égard des variétés, leſquelles dans la claſſe entière de ces animaux ſont peut-être plus nombreuſes que les eſpèces, on les trouvera auſſi très-ſoigneuſement comparées à chacune de leurs eſpèces propres. Nous connoiſſons & nous avons eu, la plupart vivans, quarante de ces animaux plus ou moins différens entr'eux ; il nous a paru qu'on devoit les réduire à trente eſpèces ; ſavoir, trois ſinges, une intermédiaire entre les

ſinges & les babouins ; trois babouins, une intermédiaire entre les babouins & les guenons ; neuf guenons, ſept ſapajous & ſix ſagoins, & que tous les autres ne doivent au moins, pour la plupart, être conſidérés que comme des variétés ; mais comme nous ne ſommes pas abſolument certains que quelques-unes de ces variétés ne puiſſent être en effet des eſpèces diſtinctes, nous tâcherons de leur donner auſſi des noms qui ne ſeront que précaires, ſuppoſé que ce ne ſoient que des variétés, & qui pourront devenir propres & ſpécifiques, ſi ce ſont réellement des eſpèces diſtinctes & ſéparées.

A l'occaſion de toutes ces bêtes, dont quelques-unes reſſemblent ſi fort à l'homme, conſidérons pour un inſtant les animaux de la terre ſous un nouveau point de vue : c'eſt ſans raiſon ſuffiſante qu'on leur a donné généralement à tous le nom de quadrupèdes. Si les exceptions n'étoient qu'en petit nombre, nous n'attaquerions pas l'application de cette dénomination : nous avons dit, & nous ſavons que nos définitions, nos noms,

quelque généraux qu'ils puiſſent être, ne comprennent jamais tout ; qu'il exiſte toujours des êtres en-deçà ou au-delà ; qu'il s'en trouve de mitoyens ; que pluſieurs, quoique placés en apparence au milieu des autres ne laiſſent pas d'échapper à la liſte ; que le nom général qu'on voudroit leur impoſer eſt une formule incomplète, une ſomme dont ſouvent ils ne font pas partie ; parce que la Nature ne doit jamais être préſentée que par unités & non par aggrégats, parce que l'homme n'a imaginé les noms généraux que pour aider à ſa mémoire, & tâcher de ſuppléer à la trop petite capacité de ſon entendement ; parce qu'enſuite il en a fait abus en regardant ce nom général, comme quelque choſe de réel ; parce qu'enfin il a voulu y rappeler des êtres, & même des claſſes d'êtres, qui demandoient un autre nom ; je puis en donner & l'exemple & la preuve, ſans ſortir de l'ordre des quadrupèdes, qui de tous les animaux ſont ceux que l'homme connoît le mieux, & auxquels il étoit par conſéquent en état de donner les dénominations les plus préciſes.

Le nom de *quadrupèdes* ſuppoſe que l'animal ait *quatre pieds;* s'il manque de deux pieds comme le lamantin, il n'eſt plus quadrupède; s'il a des bras & des mains comme le ſinge, il n'eſt plus quadrupède; s'il a des ailes comme la chauve-ſouris, il n'eſt plus quadrupède, & l'on fait abus de cette dénomination générale lorſqu'on l'applique à ces animaux. Pour qu'il y ait de la préciſion dans les mots, il faut de la vérité dans les idées qu'ils repréſentent. Faiſons pour les mains un nom pareil à celui qu'on a fait pour les pieds, & alors nous dirons avec vérité & préciſion, que l'homme eſt le ſeul qui ſoit bimane & bipède, parce qu'il eſt le ſeul qui ait deux mains & deux pieds; que le lamantin n'eſt que bimane; que la chauve-ſouris n'eſt que bipède; & que le ſinge eſt quadrumane. Maintenant appliquons ces nouvelles dénominations générales à tous les êtres particuliers, auxquels elles conviennent; car c'eſt ainſi qu'il faut toujours voir la Nature, nous trouverons que ſur environ deux cents eſpèces d'animaux qui peuplent la ſurface de la terre,

terre, & auxquelles on a donné le nom commun de *quadrupède*, il y a d'abord trente-cinq eſpèces de ſinges, babouins, guenons, ſapajous, ſagoins & makis, qu'on doit en retrancher, parce qu'ils ſont quadrumanes; qu'à ces trente-cinq eſpèces, il faut ajouter celles du loris, du ſarigue, de la marmoſe, du cayopollin, du tarſier, du phalanger, &c. qui ſont auſſi quadrumanes comme les ſinges, guenons, ſapajous & ſagoins: que par conſéquent la liſte des quadrumanes étant au moins de quarante eſpèces *(f)*, le nombre réel des quadrupèdes eſt déjà réduit d'un cinquième: qu'enſuite ôtant douze ou quinze eſpèces de bipèdes; ſavoir, les chauve-ſouris & les rouſſettes, dont les pieds de devant ſont plutôt des ailes que des pieds; & en retranchant auſſi trois ou quatre gerboiſes qui ne peuvent marcher que ſur les pieds de derrière, parce que ceux de devant ſont trop courts, en ôtant

(f) Nota. Nous ne diſons pas trop, en ne comptant que quarante eſpèces dans la liſte des quadrumanes; car il y a dans les guenons, ſapajous, ſagoins, ſarigues, &c. pluſieurs variétés qui pourroient bien être des eſpèces réellement diſtinctes.

encore le lamantin qui n'a point de pieds de derrière, les morſes, le dugon, & les phoques auxquels ils ſont inutiles, ce nombre des quadrupèdes ſe trouvera diminué de preſque un tiers; & ſi on vouloit encore en ſouſtraire les animaux qui ſe ſervent des pieds de devant comme de mains, tels que les ours, les marmottes, les coatis, les écureuils, les rats & beaucoup d'autres, la dénomination de quadrupède paroîtra mal appliquée à plus de la moitié des animaux: & en effet, les vrais quadrupèdes ſont les ſolipèdes & les pieds-fourchus; dès qu'on deſcend à la claſſe des fiſſipèdes, on trouve des quadrumanes ou des quadrupèdes ambigus, qui ſe ſervent de leurs pieds de devant comme de mains, & qui doivent être ſéparés ou diſtingués des autres. Il y a trois eſpèces de ſolipèdes, le cheval, le zèbre & l'âne; en y ajoutant l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le chameau, dont les pieds quoique terminés par des ongles, ſont ſolides, & ne leur ſervent qu'à marcher, l'on a déjà ſept eſpèces auxquelles le nom de quadru-

pède convient parfaitement : il y a un beaucoup plus grand nombre de pieds-fourchus que de ſolipèdes : les bœufs, les béliers, les chèvres, les gazelles, les bubales, les chevrotains, le lama, la vigogne, la giraffe, l'élan, le renne, les cerfs, les daims, les chevreuils, &c. ſont tous des pieds-fourchus & compoſent en tout un nombre d'environ quarante eſpèces; ainſi voilà déjà cinquante animaux, c'eſt-à-dire dix ſolipèdes, & quarante pieds-fourchus, auxquels le nom de quadrupède a été bien appliqué : dans les fiſſipèdes, le lion, le tigre, les panthères, le léopard, les lynx, le chat, le loup, le chien, le renard, l'hyæne, les civettes, le blaireau, les fouines, les belettes, les furets, les porcs-épics, les hériſſons, les tatous, les fourmillers & les cochons qui font la nuance entre les fiſſipèdes & les pieds-fourchus, forment un nombre de plus de quarante autres eſpèces, auxquelles le nom de quadrupède convient auſſi dans toute la rigueur de l'acception; parce que quoiqu'ils aient le pied de devant diviſé en quatre ou cinq doigts, ils ne s'en

ſervent jamais comme de main : mais tous les autres fiſſipèdes, qui ſe ſervent de leurs pieds de devant pour ſaiſir & porter à leur gueule, ne ſont pas de purs quadrupèdes ; ces eſpèces qui ſont auſſi au nombre de quarante, font une claſſe intermédiaire entre les quadrupèdes & les quadrumanes, & ne ſont préciſément ni des uns ni des autres : il y a donc dans le réel plus d'un quart des animaux auxquels le nom de quadrupède diſconvient, & plus d'une moitié auxquels il ne convient pas dans toute l'étendue de ſon acception.

Les quadrumanes rempliſſent le grand intervalle qui ſe trouve entre l'homme & les quadrupèdes ; les bimanes ſont un terme moyen dans la diſtance encore plus grande de l'homme aux cétacées *(g)* ; les bipèdes avec des ailes font la nuance des quadrupèdes aux oiſeaux, & les fiſſipèdes qui ſe ſervent de leurs pieds comme de mains, rempliſſent tous les degrés qui

(g) Nota. Dans cette phraſe & dans toutes les autres ſemblables, je n'entends parler que de l'homme phyſique, c'eſt-à-dire, de la forme du corps de l'homme, comparée à la forme du corps des animaux.

ſe trouvent entre les quadrumanes & les quadrupèdes : mais c'eſt nous arrêter aſſez ſur cette vue ; quelqu'utile qu'elle puiſſe être pour la connoiſſance diſtincte des animaux, elle l'eſt encore plus par l'exemple, & par la nouvelle preuve qu'elle nous donne, qu'il n'y a aucune de nos définitions qui ſoit préciſe, aucun de nos termes généraux qui ſoit exact, lorſqu'on vient à les appliquer en particulier aux choſes ou aux êtres qu'ils repréſentent.

Mais par quelle raiſon ces termes généraux, qui paroiſſent être le chef-d'œuvre de la penſée, ſont-ils ſi défectueux ! pourquoi ces définitions qui ſemblent n'être que les purs réſultats de la combinaiſon des êtres, ſont-elles ſi fautives dans l'application ? eſt-ce erreur néceſſaire, défaut de rectitude dans l'eſprit humain ? ou plutôt n'eſt-ce pas ſimple incapacité, pure impuiſſance de combiner & même de voir à la fois un grand nombre de choſes ? Comparons les œuvres de la Nature aux ouvrages de l'homme, cherchons comment tous deux opèrent, & voyons ſi

l'eſprit quelqu'actif, quelqu'étendu qu'il ſoit, peut aller de pair & ſuivre la même marche, ſans ſe perdre lui-même ou dans l'immenſité de l'eſpace, ou dans les ténèbres du temps, ou dans le nombre infini de la combinaiſon des êtres. Que l'homme dirige la marche de ſon eſprit ſur un objet quelconque : s'il voit juſte, il prend la ligne droite, parcourt le moins d'eſpace & emploie le moins de temps poſſible pour atteindre à ſon but ; combien ne lui faut-il pas déjà de réflexions & de combinaiſons pour ne pas entrer dans les lignes obliques, pour éviter les fauſſes routes, les culs-de-ſacs, les chemins creux qui tous ſe préſentent les premiers ; & en ſi grand nombre, que le choix du vrai ſentier ſuppoſe la plus grande juſteſſe de diſcernement ? cela cependant eſt poſſible, c'eſt-à-dire n'eſt pas au-deſſus des forces d'un bon eſprit, il peut marcher droit ſur ſa ligne & ſans s'écarter ; voilà ſa manière d'aller la plus ſûre & la plus ferme : mais il va ſur une ligne pour arriver à un point ; & s'il veut ſaiſir un autre point, il ne peut l'atteindre

que par une autre ligne : la trame de ſes idées eſt un fil délié, qui s'étend en longueur ſans autres dimenſions : la Nature au contraire ne fait pas un ſeul pas qui ne ſoit en tout ſens : en marchant en avant, elle s'étend à côté & s'élève au-deſſus ; elle parcourt & remplit à la fois les trois dimenſions ; & tandis que l'homme n'atteint qu'un point, elle arrive au ſolide, en embraſſe le volume & pénètre la maſſe dans toutes leurs parties. Que ſont nos Phidias lorſqu'ils donnent une forme à la matière brute ! à force d'art & de temps ils parviennent à faire une ſurface qui repréſente exactement les dehors de l'objet qu'ils ſe ſont propoſé : chaque point de cette ſurface qu'ils ont créée, leur a coûté mille combinaiſons ; leur génie a marché droit ſur autant de lignes qu'il y a de traits dans leur figure ; le moindre écart l'auroit déformée : ce marbre ſi parfait qu'il ſemble reſpirer, n'eſt donc qu'une multitude de points auxquels l'Artiſte n'eſt arrivé qu'avec peine & ſucceſſivement ; parce que l'eſprit humain ne ſaiſiſſant à la fois qu'une ſeule

dimenſion, & nos ſens ne s'appliquant qu'aux ſurfaces, nous ne pouvons pénétrer la matière & ne ſavons que l'effleurer: la Nature au contraire ſait la braſſer & la remuer à fond: elle produit ſes formes par des actes preſqu'inſtantanés; elle les développe en les étendant à la fois dans les trois dimenſions; en même temps que ſon mouvement atteint à la ſurface, les forces pénétrantes dont elle eſt animée, opèrent à l'intérieur; chaque molécule eſt pénétrée; le plus petit atome, dès qu'elle veut l'employer, eſt forcé d'obéir; elle agit donc en tout ſens; elle travaille en avant, en arrière, en bas, en haut, à droite, à gauche, de tous côtés à la fois, & par conſéquent elle embraſſe non-ſeulement la ſurface, mais le volume, la maſſe & le ſolide entier dans toutes ſes parties: auſſi quelle différence dans le produit, quelle comparaiſon de la ſtatue au corps organiſé, mais auſſi quelle inégalité dans la puiſſance, quelle diſproportion dans les inſtrumens! L'homme ne peut employer que la force qu'il a; borné à une petite quantité de mouvemens

qu'il ne peut communiquer que par la voie de l'impulsion, il ne peut agir que sur les surfaces, puisqu'en général la force d'impulsion ne se transmet que par le contact des superficies; il ne voit, il ne touche donc que la surface des corps, & lorsque pour tâcher de les mieux connoître, il les ouvre, les divise & les sépare, il ne voit & ne touche encore que des surfaces: pour pénétrer l'intérieur, il lui faudroit une partie de cette force qui agit sur la masse, qui fait la pesanteur & qui est le principal instrument de la Nature; si l'homme pouvoit disposer de cette force pénétrante, comme il dispose de celle d'impulsion, si seulement il avoit un sens qui y fût relatif, il verroit le fond de la matière; il pourroit l'arranger en petit, comme la Nature la travaille en grand: c'est donc faute d'instrumens, que l'art de l'homme ne peut approcher de celui de la Nature; ses figures, ses reliefs, ses tableaux, ses dessins ne sont que des surfaces ou des imitations de surfaces, parce que les images qu'il reçoit par ses sens sont

toutes ſuperficielles, & qu'il n'a nul moyen de leur donner du corps.

Ce qui eſt vrai pour les arts, l'eſt auſſi pour les ſciences; ſeulement elles ſont moins bornées, parce que l'eſprit eſt leur ſeul inſtrument, parce que dans les arts il eſt ſubordonné aux ſens, & que dans les ſciences il leur commande, d'autant qu'il s'agit de connoître & non pas d'opérer, de comparer & non pas d'imiter: or, l'eſprit, quoique reſſerré par les ſens, quoique ſouvent abuſé par leurs faux rapports, n'en eſt ni moins pur, ni moins actif; l'homme qui a voulu ſavoir, a commencé par les rectifier, par démontrer leurs erreurs, il les a traités comme des organes mécaniques, des inſtrumens qu'il faut mettre en expérience pour les vérifier & juger de leurs effets: marchant enſuite la balance à la main & le compas de l'autre, il a meſuré & le temps & l'eſpace: il a reconnu tous les dehors de la Nature, & ne pouvant en pénétrer l'intérieur par les ſens, il l'a deviné par comparaiſon & jugé par analogie; il a trouvé qu'il exiſtoit dans la matière une force géné-

rale, différente de celle d'impulsion, une force qui ne tombe point sous nos sens, & dont par conséquent nous ne pouvons disposer, mais que la Nature emploie comme son agent universel; il a démontré que cette force appartenoit à toute matière également, c'est-à-dire, proportionnellement à sa masse ou quantité réelle; que cette force ou plutôt son action s'étendoit à des distances immenses, en décroissant comme les espaces augmentent; ensuite tournant ses vues sur les êtres vivans, il a vu que la chaleur étoit une autre force nécessaire à leur production; que la lumière étoit une matière vive, douée d'une élasticité & d'une activité sans bornes; que la formation & le développement des êtres organisés se font par le concours de toutes ces forces réunies; que l'extension, l'accroissement des corps vivans ou végétans suit exactement les loix de la force attractive, & s'opère en effet en augmentant à la fois dans les trois dimensions; qu'un moule une fois formé doit, par ces mêmes loix d'affinité, en produire d'autres tout

ſemblables, & ceux-ci d'autres encore, ſans aucune altération de la forme primitive. Combinant enſuite ces caractères communs, ces attributs égaux de la Nature vivante & végétante, il a reconnu qu'il exiſtoit & dans l'une & dans l'autre, un fonds inépuiſable & toujours reverſible de ſubſtance organique & vivante, ſubſtance auſſi réelle, auſſi durable que la matière brute; ſubſtance permanente à jamais dans ſon état de vie, comme l'autre dans ſon état de mort; ſubſtance univerſellement répandue, qui, paſſant des végétaux aux animaux par la voie de la nutrition, retournant des animaux aux végétaux par celle de la putréfaction, circule inceſſamment pour animer les êtres: il a vu que ces molécules organiques vivantes exiſtoient dans tous les corps organiſés, qu'elles y étoient combinées en plus ou moins grande quantité avec la matière morte, plus abondantes dans les animaux où tout eſt plein de vie, plus rares dans les végétaux où le mort domine & le vivant paroît éteint, où l'organique ſurchargé par le brut, n'a plus ni mouvement

progreſſif, ni ſentiment, ni chaleur, ni vie, & ne ſe manifeſte que par le développement & la reproduction; & réfléchiſſant ſur la manière dont l'un & l'autre s'opèrent, il a reconnu que chaque être vivant eſt un moule auquel s'aſſimilent les ſubſtances dont il ſe nourrit; que c'eſt par cette aſſimilation que ſe fait l'accroiſſement du corps; que ſon développement n'eſt pas une ſimple augmentation du volume, mais une extenſion dans toutes les dimenſions, une pénétration de matière nouvelle dans toutes les parties de la maſſe: que ces parties augmentant proportionnellement au tout, & le tout proportionnellement aux parties, la forme ſe conſerve & demeure toujours la même juſqu'à ſon développement entier; qu'enfin le corps ayant acquis toute ſon étendue, la même matière juſqu'alors employée à ſon accroiſſement eſt dès-lors renvoyée, comme ſuperflue, de toutes les parties auxquelles elle s'étoit aſſimilée, & qu'en ſe réuniſſant dans un point commun, elle y forme un nouvel être ſemblable au premier, qui n'en diffère que du

petit au grand, & qui n'a beſoin pour le repréſenter, que d'atteindre aux mêmes dimenſions en ſe développant à ſon tour par la même voie de la nutrition. Il a reconnu que l'homme, le quadrupède, le cétacée, l'oiſeau, le reptile, l'inſecte, l'arbre, la plante, l'herbe, ſe nourriſſent, ſe développent & ſe reproduiſent par cette même loi, & que ſi la manière dont s'exécutent leur nutrition & leur génération paroît ſi différente, c'eſt que, quoique dépendante d'une cauſe générale & commune, elle ne peut s'exercer en particulier que d'une façon relative à la forme de chaque eſpèce d'êtres; & chemin faiſant (car il a fallu des ſiècles à l'eſprit humain pour arriver à ces grandes vérités, deſquelles toutes les autres dépendent), il n'a ceſſé de comparer les êtres; il leur a donné des noms particuliers pour les diſtinguer les uns des autres, & des noms généraux pour les réunir ſous un même point de vue; prenant ſon corps pour le module phyſique de tous les êtres vivans, & les ayant meſurés, ſondés, comparés dans toutes leurs parties, il a vu que la forme

de tout ce qui respire est à peu près la même, qu'en disséquant le singe, on pouvoit donner l'anatomie de l'homme; qu'en prenant un autre animal, on trouvoit toujours le même fonds d'organisation, les mêmes sens, les mêmes viscères, les mêmes os, la même chair, le même mouvement dans les fluides, le même jeu, la même action dans les solides; il a trouvé dans tous, un cœur, des veines & des artères; dans tous, les mêmes organes de circulation, de respiration, de digestion, de nutrition, d'excrétion; dans tous, une charpente solide composée des mêmes pièces à peu près assemblées de la même manière; & ce plan toujours le même, toujours suivi de l'homme au singe, du singe aux quadrupèdes, des quadrupèdes aux cétacées, aux oiseaux, aux poissons, aux reptiles; ce plan, dis-je, bien saisi par l'esprit humain, est un exemplaire fidèle de la Nature vivante, & la vue la plus simple & la plus générale sous laquelle on puisse la considérer: & lorsqu'on veut l'étendre & passer de ce qui vit à ce qui végète, on voit ce plan qui

d'abord n'avoit varié que par nuances, ſe déformer par degrés des reptiles aux inſectes, des inſectes aux vers, des vers aux zoophytes, des zoophytes aux plantes; & quoiqu'altéré dans toutes ſes parties extérieures, conſerver néanmoins le même fonds, le même caractère dont les traits principaux ſont la nutrition, le développement & la reproduction; traits généraux & communs à toute ſubſtance organiſée, traits éternels & divins que le temps, loin d'effacer ou de détruire, ne fait que renouveler & rendre plus évidens.

Si de ce grand tableau des reſſemblances, dans lequel l'Univers vivant ſe préſente, comme ne faiſant qu'une même famille, nous paſſons à celui des différences, où chaque eſpèce réclame une place iſolée & doit avoir ſon portrait à part; on reconnoîtra qu'à l'exception de quelques eſpèces majeures, telles que l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, le tigre, le lion, qui doivent avoir leur cadre, tous les autres ſemblent ſe réunir avec leurs voiſins & former des groupes de ſimilitudes dégradées,

des genres que nos Nomenclateurs ont préſentés par un lacis de figures dont les unes ſe tiennent par les pieds, les autres par les dents, par les cornes, par le poil & par d'autres rapports encore plus petits. Et ceux même dont la forme nous paroît la plus parfaite, c'eſt-à-dire, la plus approchante de la nôtre, les ſinges, ſe préſentent enſemble & demandent déjà des yeux attentifs pour être diſtingués les uns des autres, parce que c'eſt moins à la forme qu'à la grandeur qu'eſt attaché le privilége de l'eſpèce iſolée, & que l'homme lui-même, quoique d'eſpèce unique, infiniment différente de toutes celles des animaux, n'étant que d'une grandeur médiocre eſt moins iſolé & a plus de voiſins que les grands animaux. On verra dans l'hiſtoire de l'orang-outang, que ſi l'on ne faiſoit attention qu'à la figure, on pourroit également regarder cet animal comme le premier des ſinges ou le dernier des hommes, parce qu'à l'exception de l'ame, il ne lui manque rien de tout ce que nous avons, & parce qu'il diffère moins de l'homme pour le

corps, qu'il ne diffère des autres animaux auxquels on a donné le même nom de ſinge.

L'ame, la penſée, la parole ne dépendent donc pas de la forme ou de l'organiſation du corps; rien ne prouve mieux que c'eſt un don particulier, & fait à l'homme ſeul, puiſque l'orang-outang qui ne parle ni ne penſe, a néanmoins le corps, les membres, les ſens, le cerveau & la langue entièrement ſemblables à l'homme, puiſqu'il peut faire ou contrefaire tous les mouvemens, toutes les actions humaines, & que cependant il ne fait aucun acte de l'homme, c'eſt peut-être faute d'éducation, c'eſt encore faute d'équité dans votre jugement; vous comparez, dira-t-on, fort injuſtement le ſinge des bois avec l'homme des villes; c'eſt à côté de l'homme ſauvage, de l'homme auquel l'éducation n'a rien tranſmis, qu'il faut le placer pour les juger l'un & l'autre; & a-t-on une idée juſte de l'homme dans l'état de pure nature! la tête couverte de cheveux hériſſés, ou d'une laine crépue; la face voilée par une longue

barbe, surmontée de deux croissans de poils encore plus grossiers, qui par leur largeur & leur saillie raccourcissent le front, & lui font perdre son caractère auguste, & non-seulement mettent les yeux dans l'ombre, mais les enfoncent & les arrondissent comme ceux des animaux; les lèvres épaisses & avancées; le nez aplati; le regard stupide ou farouche; les oreilles, le corps & les membres velus; la peau dure comme un cuir noir ou tanné; les ongles longs, épais & crochus, une semelle calleuse en forme de corne sous la plante des pieds: & pour attributs du sexe, des mamelles longues & molles, la peau du ventre pendante jusque sur les genoux; les enfans se vautrant dans l'ordure & se traînant à quatre; le père & la mère assis sur leurs talons, tous hideux, tous couverts d'une crasse empestée. Et cette esquisse tirée d'après le sauvage Hottentot, est encore un portrait flatté; car il y a plus loin de l'homme dans l'état de pure nature à l'Hottentot, que de l'Hottentot à nous: chargez donc encore le tableau si vous voulez comparer le

ſinge à l'homme, ajoutez-y les rapports d'organiſation, les convenances de tempérament, l'appétit véhément des ſinges mâles pour les femmes, la même conformation dans les parties génitales des deux ſexes; l'écoulement périodique dans les femelles, & les mélanges forcés ou volontaires des Négreſſes aux ſinges, dont le produit eſt rentré dans l'une ou l'autre eſpèce; & voyez, ſuppoſé qu'elles ne ſoient pas la même, combien l'intervalle qui les ſépare eſt difficile à ſaiſir.

Je l'avoue, ſi l'on ne devoit juger que par la forme, l'eſpèce du ſinge pourroit être priſe pour une variété dans l'eſpèce humaine: le Créateur n'a pas voulu faire pour le corps de l'homme un modèle abſolument différent de celui de l'animal; il a compris ſa forme, comme celle de tous les animaux, dans un plan général; mais en même temps qu'il lui a départi cette forme matérielle ſemblable à celle du ſinge, il a pénétré ce corps animal de ſon ſouffle divin; s'il eût fait la même faveur, je ne dis pas au ſinge, mais à l'eſpèce la plus

vile, à l'animal qui nous paroît le plus mal organisé, cette espèce seroit bientôt devenue la rivale de l'homme ; vivifiée par l'esprit, elle eût primé sur les autres, elle eût pensé, elle eût parlé : quelque ressemblance qu'il y ait donc entre l'Hottentot & le singe, l'intervalle qui les sépare est immense, puisqu'à l'intérieur il est rempli par la pensée & au dehors par la parole.

Qui pourra jamais dire en quoi l'organisation d'un imbécille diffère de celle d'un autre homme ? le défaut est certainement dans les organes matériels, puisque l'imbécille a son ame comme un autre : or, puisque d'homme à homme, où tout est entièrement conforme & parfaitement semblable, une différence si petite qu'on ne peut la saisir, suffit pour détruire la pensée ou l'empêcher de naître, doit-on s'étonner qu'elle ne soit jamais née dans le singe qui n'en a pas le principe !

L'ame en général a son action propre & indépendante de la matière ; mais comme il a plu à son divin Auteur de l'unir avec le corps, l'exercice de ses

actes particuliers dépend de la conſtitution des organes matériels: & cette dépendance eſt non-ſeulement prouvée par l'exemple de l'imbécille, mais même démontrée par ceux du malade en délire, de l'homme en ſanté qui dort, de l'enfant nouveau né qui ne penſe pas encore, & du vieillard décrépit qui ne penſe plus: il ſemble même que l'effet principal de l'éducation ſoit moins d'inſtruire l'ame ou de perfectionner ſes opérations ſpirituelles, que de modifier les organes matériels, & de leur procurer l'état le plus favorable à l'exercice du principe penſant: or il y a deux éducations qui me paroiſſent devoir être ſoigneuſement diſtinguées, parce que leurs produits ſont fort différens; l'éducation de l'individu qui eſt commune à l'homme & aux animaux, & l'éducation de l'eſpèce qui n'appartient qu'à l'homme: un jeune animal tant par l'incitation que par l'exemple, apprend en quelques ſemaines d'âge à faire tout ce que ſes père & mère font; il faut des années à l'enfant, parce qu'en naiſſant il eſt ſans comparaiſon beaucoup moins avancé, moins fort &

moins formé que ne le ſont les petits animaux ; il l'eſt même ſi peu, que dans ce premier temps il eſt nul pour l'eſprit relativement à ce qu'il doit être un jour : l'enfant eſt donc beaucoup plus lent que l'animal à recevoir l'éducation individuelle ; mais par cette raiſon même il devient ſuſceptible de celle de l'eſpèce ; les ſecours multipliés, les ſoins continuels qu'exige pendant long-temps ſon état de foibleſſe, entretiennent, augmentent l'attachement des pères & mères : & en ſoignant le corps ils cultivent l'eſprit ; le temps qu'il faut au premier pour ſe fortifier, tourne au profit du ſecond ; le commun des animaux eſt plus avancé pour les facultés du corps à deux mois, que l'enfant ne peut l'être à deux ans : il y a donc douze fois plus de temps employé à ſa première éducation, ſans compter les fruits de celle qui ſuit, ſans conſidérer que les animaux ſe détachent de leurs petits, dès qu'ils les voient en état de ſe pourvoir d'eux-mêmes ; que dès-lors ils ſe ſéparent & bientôt ne ſe connoiſſent plus ; en ſorte que tout attachement, toute éducation ceſſent de

très-bonne heure, & dès le moment où les ſecours ne ſont plus néceſſaires ; or ce temps d'éducation étant ſi court, le produit ne peut en être que très-petit, & il eſt même étonnant que les animaux acquièrent en deux mois tout ce qui leur eſt néceſſaire pour l'uſage du reſte de la vie ; & ſi nous ſuppoſions qu'un enfant dans ce même petit temps devînt aſſez formé, aſſez fort de corps, pour quitter ſes parens & s'en ſéparer ſans beſoin, ſans retour, y auroit-il une différence apparente & ſenſible entre cet enfant & l'animal ? quelque ſpirituels que fuſſent les parens, auroient-ils pu dans ce court eſpace de temps préparer, modifier ſes organes, & établir la moindre communication de penſées entre leur ame & la ſienne ? pourroient-ils éveiller ſa mémoire, ni la toucher par des actes aſſez ſouvent réitérés pour y faire impreſſion ? pourroient-ils même exercer ou dégourdir l'organe de la parole ? il faut, avant que l'enfant prononce un ſeul mot, que ſon oreille ſoit mille & mille fois frappée du même ſon ; & avant qu'il ne puiſſe l'appliquer & le prononcer à propos, il faut encore

encore mille & mille fois lui préſenter la même combinaiſon du mot & de l'objet auquel il a rapport: l'éducation, qui ſeule peut développer ſon ame, veut donc être ſuivie long-temps & toujours ſoutenue; ſi elle ceſſoit, je ne dis pas à deux mois comme celle des animaux, mais même à un an d'âge, l'ame de l'enfant qui n'auroit rien reçu ſeroit ſans exercice, & faute de mouvement communiqué demeureroit inactive comme celle de l'imbécille, à laquelle le défaut des organes, empêche que rien ne ſoit tranſmis; & à plus forte raiſon, ſi l'enfant étoit né dans l'état de pure nature, s'il n'avoit pour inſtituteur que ſa mère hottentote, & qu'à deux mois d'âge il fût aſſez formé de corps pour ſe paſſer de ſes ſoins & s'en ſéparer pour toujours, cet enfant ne ſeroit-il pas au-deſſous de l'imbécille, & quant à l'extérieur tout-à-fait de pair avec les animaux! mais dans ce même état de nature, la première éducation, l'éducation de néceſſité exige autant de temps que dans l'état civil; parce que dans tous deux l'enfant eſt également foible, également lent à

croître ; que par conſéquent il a beſoin de ſecours pendant un temps égal ; qu'enfin il périroit s'il étoit abandonné avant l'âge de trois ans. Or cette habitude néceſſaire, continuelle & commune entre la mère & l'enfant pendant un ſi long temps, ſuffit pour qu'elle lui communique tout ce qu'elle poſsède, & quand on voudroit ſuppoſer fauſſement que cette mère dans l'état de nature ne poſsède rien, pas même la parole, cette longue habitude avec ſon enfant ne ſuffiroit-elle pas pour faire naître une langue ? ainſi cet état de pure nature où l'on ſuppoſe l'homme ſans penſée, ſans parole, eſt un état idéal, imaginaire qui n'a jamais exiſté ; la néceſſité de la longue habitude des parens à l'enfant, produit la ſociété au milieu du déſert ; la famille s'entend & par ſignes & par ſons, & ce premier rayon d'intelligence, entretenu, cultivé, communiqué, a fait enſuite éclore tous les germes de la penſée : comme l'habitude n'a pu s'exercer, ſe ſoutenir ſi long-temps ſans produire des ſignes mutuels & des ſons réciproques, ces ſignes ou ces ſons toujours répétés

& gravés peu à peu dans la mémoire de l'enfant deviennent des expreſſions conſtantes; quelque courte qu'en ſoit la liſte, c'eſt une langue qui deviendra bientôt plus étendue, ſi la famille augmente, & qui toujours ſuivra dans ſa marche tous les progrès de la ſociété. Dès qu'elle commence à ſe former, l'éducation de l'enfant, n'eſt plus une éducation purement individuelle, puiſque ſes parens lui communiquent non-ſeulement ce qu'ils tiennent de la Nature, mais encore ce qu'ils ont reçu de leurs aïeux & de la ſociété dont ils ſont partie; ce n'eſt plus une communication faite par des individus iſolés, qui comme dans les animaux, ſe borneroit à tranſmettre leurs ſimples facultés; c'eſt une inſtitution à laquelle l'eſpèce entière a part, & dont le produit fait ſa baſe & le lien de la ſociété.

Parmi les animaux même, quoique tous dépourvus du principe penſant, ceux dont l'éducation eſt la plus longue ſont auſſi ceux qui paroiſſent avoir le plus d'intelligence; l'éléphant, qui de tous eſt le plus long-temps à croître, & qui a beſoin des ſecours de ſa mère

pendant toute la première année, eſt auſſi le plus intelligent de tous : le cochon d'Inde, auquel il ne faut que trois ſemaines d'âge pour prendre tout ſon accroiſſement & ſe trouver en état d'engendrer, eſt peut-être par cette ſeule raiſon l'un des plus ſtupides ; & à l'égard du ſinge, dont il s'agit ici de décider la nature, quelque reſſemblant qu'il ſoit à l'homme, il a néanmoins une ſi forte teinture d'animalité qu'elle ſe reconnoît dès le moment de la naiſſance ; car il eſt à proportion plus fort & plus formé que l'enfant, il croît beaucoup plus vîte, les ſecours de la mère ne lui ſont néceſſaires que pendant les premiers mois, il ne reçoit qu'une éducation purement individuelle, & par conſéquent auſſi ſtérile que celle des autres animaux.

Il eſt donc animal, & malgré ſa reſſemblance à l'homme, bien loin d'être le ſecond dans notre eſpèce, il n'eſt pas le premier dans l'ordre des animaux, puiſqu'il n'eſt pas le plus intelligent ; c'eſt uniquement ſur ce rapport de reſſemblance corporelle qu'eſt appuyé le préjugé de la grande opinion

qu'on s'eſt formée des facultés du ſinge; il nous reſſemble, a-t-on dit, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, il doit donc non-ſeulement nous imiter, mais faire encore de lui-même tout ce que nous faiſons. On vient de voir que toutes les actions qu'on doit appeler *humaines*, ſont relatives à la ſociété; qu'elles dépendent d'abord de l'ame & enſuite de l'éducation dont le principe phyſique eſt la néceſſité de la longue habitude des parens à l'enfant; que dans le ſinge cette habitude eſt fort courte, qu'il ne reçoit comme les autres animaux qu'une éducation purement individuelle, & qu'il n'eſt pas même ſuſceptible de celle de l'eſpèce, par conſéquent il ne peut rien faire de tout ce que l'homme fait, puiſqu'aucune de ſes actions, n'a le même principe ni la même fin; & à l'égard de l'imitation qui paroît être le caractère le plus marqué, l'attribut le plus frappant de l'eſpèce du ſinge, & que le vulgaire lui accorde comme un talent unique, il faut avant de décider, examiner ſi cette imitation eſt libre ou forcée: le ſinge nous imite-t-il, parce qu'il le

veut, ou bien parce que ſans le vouloir il le peut? j'en appelle ſur cela volontiers à tous ceux qui ont obſervé cet animal ſans prévention, & je ſuis convaincu qu'ils diront avec moi, qu'il n'y a rien de libre, rien de volontaire dans cette imitation, le ſinge ayant des bras & des mains, s'en ſert comme nous, mais ſans ſonger à nous: la ſimilitude des membres & des organes, produit néceſſairement des mouvemens & quelquefois même des ſuites de mouvemens qui reſſemblent aux nôtres; étant conformé comme l'homme, le ſinge ne peut que ſe mouvoir comme lui; mais ſe mouvoir de même n'eſt pas agir pour imiter: qu'on donne à deux corps bruts, la même impulſion; qu'on conſtruiſe deux pendules, deux machines pareilles, elles ſe mouveront de même, & l'on auroit tort de dire que ces corps bruts ou ces machines ne ſe meuvent ainſi que pour s'imiter; il en eſt de même du ſinge relativement au corps de l'homme, ce ſont deux machines conſtruites, organiſées de même, qui par néceſſité de nature ſe meuvent à très-peu près de

la même façon: néanmoins parité n'eſt pas imitation; l'une gît dans la manière & l'autre n'exiſte que par l'eſprit; l'imitation ſuppoſe le deſſein d'imiter; le ſinge eſt incapable de former ce deſſein, qui demande une ſuite de penſées, & par cette raiſon l'homme peut, s'il le veut, imiter le ſinge, & le ſinge ne peut pas même vouloir imiter l'homme.

Et cette parité qui n'eſt que le phyſique de l'imitation, n'eſt pas auſſi complète ici que la ſimilitude, dont cependant elle émane comme effet immédiat; le ſinge reſſemble plus à l'homme par le corps & les membres que par l'uſage qu'il en fait; en l'obſervant avec quelque attention on s'apercevra aiſément que tous ſes mouvemens ſont bruſques, intermittens, précipités; & que pour les comparer à ceux de l'homme, il faudroit leur ſuppoſer une autre échelle ou plutôt un module différent: toutes les actions du ſinge tiennent de ſon éducation qui eſt purement animale, elles nous paroiſſent ridicules, inconſéquentes, extravagantes, parce que nous nous trompons d'échelle en les rapportant à nous,

& que l'unité qui doit leur ſervir de meſure eſt très-différente de la nôtre : comme ſa nature eſt vive, ſon tempérament chaud, ſon naturel pétulant, qu'aucune de ſes affections n'a été mitigée par l'éducation ; toutes ſes habitudes ſont exceſſives & reſſemblent beaucoup plus au mouvement d'un maniaque qu'aux actions d'un homme ou même d'un animal tranquille : c'eſt par la même raiſon que nous le trouvons indocile, & qu'il reçoit difficilement les habitudes qu'on voudroit lui tranſmettre : il eſt inſenſible aux careſſes & n'obéit qu'au châtiment ; on peut le tenir en captivité, mais non pas en domeſticité ; toujours triſte ou revêche, toujours répugnant, grimaçant, on le dompte plutôt qu'on ne le prive : auſſi l'eſpèce n'a jamais été domeſtique nulle part ; & par ce rapport il eſt plus éloigné de l'homme que la plupart des animaux : car la docilité ſuppoſe quelque analogie entre celui qui donne & celui qui reçoit, c'eſt une qualité relative qui ne peut être exercée que lorſqu'il ſe trouve des deux parts un

certain nombre de facultés communes, qui ne diffèrent entr'elles que parce qu'elles sont actives dans le maître & passives dans le sujet. Or le passif du singe, a moins de rapport avec l'actif de l'homme, que le passif du chien ou de l'éléphant qu'il suffit de bien traiter pour leur communiquer les sentimens doux & même délicats de l'attachement fidèle, de l'obéissance volontaire, du service gratuit & du dévouement sans réserve.

Le singe est donc plus loin de l'homme que la plupart des autres animaux par les qualités relatives: il en diffère aussi beaucoup par le tempérament; l'homme peut habiter tous les climats; il vit, il multiplie dans ceux du Nord & dans ceux du midi; le singe a de la peine à vivre dans les contrées tempérées, & ne peut multiplier que dans les pays les plus chauds: cette différence dans le tempérament en suppose d'autres dans l'organisation, qui, quoique cachées, n'en sont pas moins réelles; elle doit aussi influer beaucoup sur le naturel, l'excès de chaleur qui est nécessaire à la pleine vie de cet animal, rend excessives

toutes ses affections, toutes ses qualités: & il ne faut pas chercher une autre cause à sa pétulance, à sa lubricité & à ses autres passions qui toutes nous paroissent aussi violentes que désordonnées.

Ainsi ce singe, que les Philosophes, avec le vulgaire, ont regardé comme un être difficile à définir, dont la nature étoit au moins équivoque & moyenne entre celle de l'homme & celle des animaux, n'est dans la vérité qu'un pur animal, portant à l'extérieur un masque de figure humaine, mais dénué à l'intérieur de la pensée & de tout ce qui fait l'homme; un animal au-dessous de plusieurs autres par les facultés relatives, & encore essentiellement différent de l'homme, par le naturel, par le tempérament, & aussi par la mesure du temps nécessaire à l'éducation, à la gestation, à l'accroissement du corps, à la durée de la vie, c'est-à-dire par toutes les habitudes réelles qui constituent ce qu'on appelle *nature* dans un être particulier.

LES ORANGS-OUTANGS, OU LE PONGO (a) ET LE JOCKO (b).

NOUS préſentons ces deux animaux enſemble, parce qu'il ſe peut qu'ils ne faſſent tous deux qu'une ſeule & même

(a) Orang-outang, nom de cet animal aux Indes orientales; *Pongo*, nom de ce même animal à Lowando, province de Congo; *Kukurlacko*, dans quelques endroits des Indes orientales, ſelon Kjoep, *chapitre 86*, cité par Linnæus.

Homo ſilveſtris. Orang-outang. Bontius, *pag. 84. fig.* ibid. *Nota.* Cette figure repréſente plutôt une femme qu'une femelle de ſinge.

Satyri ſilveſtres. Orang-outang *dicti Icones arborum..... ut & animalium.* Lugd. Bat. *apud* Vanderaa. *Tab. antepenult. duæ figuræ.*

Troglodites. Homo nocturnus. Linn. *Syſtem. nat.* edit. X, pag. 24.

Ooran-outan. Capt. Beakmans Travel to Borneo. *London, 1718, fig.*

Oerangs-oetangs, de Ceylan. *Voyages de Gauthier Schouten aux Indes orientales. Amſterdam, 1707.*

Drill, ſelon Charleton. *Exercit. pag. 16.*

Smitten, ſelon Boſman. *Voyage de Guinée, page 528.*

eſpèce. Ce ſont de tous les ſinges ceux qui reſſemblent le plus à l'homme,

Barris, ſelon pluſieurs Voyageurs.

Pongo, ſelon Battel, Purchaſſ & autres.

(b) Jocko. Enjocko, nom de cet animal à Congo que nous avons adopté. *En*, eſt l'article que nous avons retranché. L'*Empakaſſa* de Congo s'appelle *Pacaſſa* ou *Pacaſſe*, & par conſéquent on doit appeler l'*Enjocko*, *Jocko. Baris*, en Guinée ſelon Fr. Pyrard, *page 369*, & auſſi ſelon le P. du Jarric. *Champanzée*, *Quimpezée*, par les Anglois qui fréquentent la côte d'Angole; on l'a auſſi appelée *Homme ſauvage; Homme des bois*, comme le *Pongo;* d'autres l'ont nommé *Pigmée de Guinée. Quojaſmoras*, dans quelques endroits de l'Afrique, ſelon Dapper. *Quojavoran*, *Quinomorrou*, ſelon d'autres; *Selvago* ou le *Sauvage*, par les Portugais.

Satyrus Indicus. Tulpius. *Obſerv. med.* lib. III cap. LVI, fig. *ibid.*

Homo ſilveſtris, Ourang-outang. Tyſon, Anatomy of a *Pigmie.* London, 1699, fig. pag. 108.

Baris ſive *Barris. Pygmeus Guineenſis, Chimanrée Anglis.* Deſcrip. of ſome curious creatures, &c. *London, 1719, in-8.° fig.*

The man of the Woods Edwards Gleanings. *London, 1758*, pag. 6, fig. *ibid.*

Satyrus ſimia ecaudata ſubtus nuda. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 25.

Simia unguibus omnibus, planis & rotundatis, ræſarie faciem cingente . . . Homo ſilveſtris, l'Homme des bois. Briſſ. *Regn. anim.* pag. 189.

ceux qui par conſéquent ſont les plus dignes d'être obſervés ; nous avons vu le petit orang-outang ou le jocko vivant, & nous en avons conſervé les dépouilles ; mais nous ne pouvons parler du pongo ou grand orang-outang, que d'après les relations des Voyageurs : ſi elles étoient fidèles, ſi ſouvent elles n'étoient pas obſcures, fautives, exagérées, nous ne douterions pas qu'il ne fût d'une autre eſpèce que le jocko ; d'une eſpèce plus parfaite & plus voiſine encore de l'eſpèce de l'homme. Bontius qui étoit médecin en chef à Batavia, & qui nous a laiſſé de bonnes obſervations ſur l'Hiſtoire naturelle de cette partie des Indes, dit expreſſément *(c)* qu'il a vu avec admiration quelques individus de cette eſpèce marchant debout ſur leurs pieds, &

(c) Quod meretur admirationem, vidi ego aliquot utriuſque ſexûs erectè incedentes imprimis (cujus effigiem hîc exhibeo) ſatyram fœmellam tantâ verecundiâ ab ignotis ſibi hominibus occultantem, tum quoque faciem manibus (liceat ita dicere) tegentem, ubertimque lacrymantem, gemitus cientem & ceteros humanos actus exprimentem, ut nihil humani ei deeſſe diceres præter loquelam. . . . Nomen ei indunt Ourang-outang *quod hominem ſilvæ ſignificat.* Jac. Bont. *Hiſt. nat. Ind.* cap. XXXII, pag. 84 & 85.

entr'autres une femelle (dont il donne la figure) qui ſembloit avoir de la pudeur, qui ſe couvroit de ſa main à l'aſpect des hommes qu'elle ne connoiſſoit pas, qui pleuroit, gémiſſoit & faiſoit les autres actions humaines, de manière qu'il ſembloit que rien ne lui manquât que la parole. M. Linnæus *(d)* dit d'après Kjoep & quelques autres Voyageurs, que cette faculté même ne manque pas à l'orang-outang, qu'il penſe, qu'il parle & s'exprime en ſifflant; il l'appelle *homme nocturne*, & en donne en même temps une deſcription, par laquelle il ne ſeroit guère poſſible de décider ſi c'eſt un animal ou un homme. Seulement on doit remarquer que cet être, quel qu'il ſoit, n'a ſelon lui que la

(d) Homo nocturnus. Homo ſilveſtris Orang-outang *Bontii. Corpus album, inceſſu erectum, noſtro dimidio minus, pili albi contortuplicati, oculi orbiculati, iridi pupillaque aurea. Palpebræ antice incumbentes cum membrana nictitante. Viſus lateralis, nocturnus. Ætas viginti quinque annorum. Die cæcutit, latet; nocte videt, exit, furatur.* Loquitur ſibilo, cogitat, credit ſui causâ factam tellurem, ſe aliquando iterum fore imperantem, *ſi fides peregrinatoribus.... Habitat in Javæ, Amboinæ, Ternataæ ſpeluncis.* Linn. *ſyſt. nat.* edit. X, pag. 24.

moitié de la hauteur de l'homme; & comme Bontius ne fait nulle mention de la grandeur de son orang-outang, on pourroit penser avec M. Linnæus que c'est le même: mais alors cet orang-outang de Linnæus & de Bontius ne seroit pas le véritable qui est de la taille des plus grands hommes: ce ne seroit pas non plus celui que nous appelons *jocko* & que j'ai vu vivant; car quoiqu'il soit de la taille que M. Linnæus donne au sien, il en diffère néanmoins par tous les autres caractères. Je puis assurer, l'ayant vu plusieurs fois, que non-seulement il ne parle ni ne siffle pour s'exprimer, mais même qu'il ne fait rien qu'un chien bien instruit ne pût faire: & d'ailleurs il diffère presqu'en tout de la description que M. Linnæus donne de l'orang-outang, & se rapporte beaucoup mieux à celle du *satyrus* de ce même Auteur: je doute donc beaucoup de la vérité de la description de cet *homme nocturne;* je doute même de son existence, & c'est probablement un Nègre blanc, un chacrelas *(e)* que les Voyageurs,

(e) Voyez ce que nous avons dit de cette race

cités par M. Linnæus, auront mal vu & mal décrit. Car ces chacrelas ont en effet, comme l'*homme nocturne* de cet Auteur, les cheveux blancs, laineux & friſés, les yeux rouges, la vue foible, &c. mais ce ſont des hommes, & ces hommes ne ſifflent pas & ne ſont pas des pigmées de trente pouces de hauteur; ils penſent, parlent & agiſſent comme les autres hommes, & ſont auſſi de la même grandeur.

En écartant donc cet être mal décrit, en ſuppoſant auſſi un peu d'exagération dans le récit de Bontius, un peu de préjugé dans ce qu'il raconte de la pudeur de ſa femelle orang-outang, il ne nous reſtera qu'un animal, un ſinge, dont nous trouvons ailleurs des indications plus préciſes. Edward Tyſon *(f)*, célèbre Anatomiſte Anglois, qui a fait une très-bonne deſcription tant des parties extérieures qu'intérieures de l'orang-outang, dit qu'il y en a de deux

d'hommes dans notre diſcours ſur les variétés de l'eſpèce humaine. *Vol. V de cette Hiſtoire Naturelle.*

(f) The anatomy of a Pygmie. *London, 1699, in-quarto.*

eſpèces, & que celui qu'il décrit n'eſt pas ſi grand que l'autre appelé *barris (g)* ou *baris* par les Voyageurs, & vulgairement *drill* par les Anglois. Ce *barris* ou *drill* eſt en effet le grand orang-outang des Indes orientales ou le pongo de Guinée, & le pigmée décrit par Tyſon eſt le jocko que nous avons vu vivant. Le Philoſophe Gaſſendi ayant avancé, ſur le rapport d'un Voyageur nommé *S.t Amand*, qu'il y avoit dans l'île de Java une eſpèce de créature qui faiſoit la nuance entre l'homme & le ſinge, on n'héſita pas à nier le fait; pour le prouver, Peireſc produiſit une lettre d'un M. Noël *(Natalis)* Médecin qui demeuroit en Afrique, par laquelle il aſſure *(h)* qu'on trouve en Guinée de très-grands ſinges appelés *barris*, qui marchent ſur deux pieds, qui ont plus de

(g) The *Baris* or *Barris*, Which they deſcribe to be much taller than our animal, probably may be what we call a *Drill*. Tyſon, *anat. of a pygmie*, pag. 1.

(h) Sunt in Guineâ ſimiæ, barbâ procerâ conâque & pexâ vropemodum venerabiles, incedunt lentè ac videntur præ cæteris ſapere; maximi ſunt & Barris *dicuntur; pollent maximè judicio, ſemel dumtaxat quidpiam*

gravité & beaucoup plus d'intelligence que tous les autres ſinges, & qui ſont très-ardens pour les femmes. Darcos, & enſuite Nieremberg *(i)* & Dapper *(k)* diſent à peu près les mêmes choſes du barris. Battel *(l)* l'appelle *pongo*, & aſſure « qu'il eſt dans toutes ſes proportions » ſemblable à l'homme, ſeulement qu'il » eſt plus grand; grand, dit-il, comme » un géant; qu'il a la face comme » l'homme, les yeux enfoncés, de longs » cheveux aux côtés de la tête, le viſage » nu & ſans poil, auſſi-bien que les » oreilles & les mains, le corps légère- » ment velu, & qu'il ne diffère de » l'homme à l'extérieur que par les jam- » bes, parce qu'il n'a que peu ou point » de mollets; que cependant il marche

docendi. Veſte induti illico bipedes incedunt. Scitè ludunt fiſtulâ, cytharâ aliiſque id genus..... Fœminæ denique in hiis patiuntur menſtrua, & mares mulierum ſunt appetentiſſimi. Gaſſendi, lib. V.

(i) Nieremberg. *Hiſt. Nat. Peregr.* lib. IX, cap. 44 & 45.

(k) Deſcription de l'Afrique, par Dapper, *page 249.*

(l) Purchaſſ Pilgrims, part. II, lib. VII, chap. III, *Hiſtoire générale des voyages*, tome V, page 89.

toujours debout; qu'il dort sur les « arbres & se construit une hutte, un « abri contre le soleil & la pluie, qu'il « vit de fruits & ne mange point de « chair; qu'il ne peut parler quoiqu'il « ait plus d'entendement que les autres « animaux; que quand les Nègres font « du feu dans les bois, ces pongos « viennent s'asseoir autour & se chauffer, « mais qu'ils n'ont pas assez d'esprit pour « entretenir le feu en y mettant du bois, « qu'ils vont de compagnie, & tuent « quelquefois des Nègres dans les lieux « écartés; qu'ils attaquent même l'élé- « phant, qu'ils le frappent à coups de « bâton & le chassent de leurs bois; « qu'on ne peut prendre ces pongos « vivans, parce qu'ils sont si forts, que « dix hommes ne suffiroient pas pour en « dompter un seul; qu'on ne peut donc « attraper que les petits tout jeunes; « que la mère les porte marchant de- « bout, & qu'ils se tiennent attachés à « son corps avec les mains & les ge- « noux; qu'il y a deux espèces de ces « singes très-ressemblans à l'homme, le « pongo qui est aussi grand & plus gros «

» qu'un homme, & l'enjocko qui eſt beaucoup plus petit, &c. » : c'eſt de ce paſſage très-précis que j'ai tiré les noms de *pongo* & de *jocko*. Battel dit encore que lorſqu'un de ces animaux meurt, les autres couvrent ſon corps d'un amas de branches & de feuillages. Purchaſſ ajoute en forme de note, que dans les converſations qu'il avoit eues avec Battel, il avoit appris de lui qu'un pongo lui enleva un petit Nègre qui paſſa un an entier dans la ſociété de ces animaux; qu'à ſon retour ce petit Nègre raconta qu'ils ne lui avoient fait aucun mal; que communément ils étoient de la hauteur de l'homme, mais qu'ils ſont plus gros & qu'ils ont à peu près le double du volume d'un homme ordinaire. Jobſon aſſure avoir vu dans les endroits fréquentés par ces animaux une ſorte d'habitation compoſée de branches entrelaſſées, qui pouvoit ſervir du moins à les garantir de l'ardeur du ſoleil *(m)*. « Les » ſinges de Guinée, dit Boſman, *(n)*

(m) Hiſtoire générale des Voyages, *tome III, page 295.*

(n) Voyage de Guinée, par Boſman, *p. 258.*

que l'on appelle *ſmitten* en Flamand, « ſont de couleur fauve, & deviennent « extrêmement grands : j'en ai vu, « ajoute-t-il, un de mes propres yeux « qui avoit cinq pieds de haut..... « Ces ſinges ont une aſſez vilaine figure, « auſſi-bien que ceux d'une ſeconde « eſpèce qui leur reſſemblent en tout, « ſi ce n'eſt que quatre de ceux-ci « ſeroient à peine auſſi gros qu'un de « la première eſpèce.... On peut leur « apprendre preſque tout ce que l'on « veut »..... Gauthier Schoutten *(o)* dit « que les ſinges appelés par les Indiens *orangs-outangs*, ſont preſque de la « même figure & de la même grandeur « que les hommes, mais qu'ils ont le « dos & les reins tout couverts de poil, « ſans en avoir néanmoins au-devant du « corps ; que les femelles ont deux « groſſes mamelles ; que tous ont le « viſage rude, le nez plat, même en- « foncé, les oreilles comme les hommes ; « qu'ils ſont robuſtes, agiles, hardis, « qu'ils ſe mettent en défenſe contre les «

(o) Voyage de Gauthier Schoutten. *Amſterdam, 1707, in-12.*

» hommes armés, qu'ils ſont paſſionnés » pour les femmes; qu'il n'y a point » de ſûreté pour elles à paſſer dans les » bois, où elles ſe trouvent tout d'un » coup attaquées & violées par ces » ſinges ». Dampier, Froger & d'autres Voyageurs aſſurent qu'ils enlèvent des petites filles de huit ou dix ans, qu'ils les emportent au-deſſus des arbres & qu'on a mille peines à les leur ôter. Nous pouvons ajouter à tous ces témoignages celui de M. de la Broſſe, qui a écrit ſon voyage à la côte d'Angole en 1738, & dont on nous a communiqué l'extrait: ce Voyageur aſſure « que les orangs- » outangs qu'il appelle *quimpezés*, tâ- » chent de ſurprendre des Négreſſes; » qu'ils les gardent avec eux pour en » jouir; qu'ils les nourriſſent très-bien: » j'ai connu, dit-il, à Lowango une » Négreſſe qui étoit reſtée trois ans » avec ces animaux; ils croiſſent de ſix » à ſept pieds de haut; ils ſont d'une » force ſans égale, ils cabanent & ſe » ſervent de bâtons pour ſe défendre; » ils ont la face plate, le nez camus & » épaté, les oreilles plates, ſans bourelet,

la peau un peu plus claire que celle « d'un mulâtre : un poil long & clair- « semé dans plusieurs parties du corps, « le ventre extrêmement tendu, les ta- « lons plats & élevés d'un demi-pouce « environ par-derrière ; ils marchent sur « leurs deux pieds, & sur les quatre « quand ils en ont la fantaisie : nous « en achetames deux jeunes, un mâle « qui avoit quatorze lunes, & une fe- « melle qui n'avoit que douze lunes « d'âge, &c. »

Voilà ce que nous avons trouvé de plus précis & de plus certain au sujet du grand *orang-outang* ou *pongo ;* & comme la grandeur est le seul caractère bien marqué par lequel il diffère du jocko, je persiste à croire qu'ils sont de la même espèce : car il y a ici deux choses possibles ; la première que le jocko soit une variété constante, c'est-à-dire, une race beaucoup plus petite que celle du pongo ; à la vérité ils sont tous deux du même climat ; ils vivent de la même façon, & devroient par conséquent se ressembler en tout, puisqu'ils subissent & reçoivent également

les mêmes altérations, les mêmes influences de la terre & du ciel ; mais n'avons nous pas dans l'eſpèce humaine un exemple de variété ſemblable ? le Lappon & le Finlandois ſous le même climat différent entr'eux preſqu'autant par la taille & beaucoup plus pour les autres attributs, que le *jocko* ou *petit ourang-outang* ne diffère du grand. La ſeconde choſe poſſible, c'eſt que le *ocko* ou *petit orang-outang* que nous avons vu vivant, celui de Tulpius, celui de Tyſon & les autres qu'on a tranſportés en Europe, n'étoient peut-être tous que de jeunes animaux qui n'avoient encore pris qu'une partie de leur accroiſſement. Celui que j'ai vu avoit près de deux pieds & demi de hauteur. Le ſieur Nonfoux auquel il appartenoit, m'aſſura qu'il n'avoit que deux ans : il auroit donc pu parvenir à plus de cinq pieds de hauteur s'il eût vécu, en ſuppoſant ſon accroiſſement proportionnel à celui de l'homme. L'orang-outang de Tyſon étoit encore plus jeune, car il n'avoit qu'environ deux pieds de hauteur, & ſes dents n'étoient pas

pas entièrement formées. Celui de Tulpius étoit à peu-près de la grandeur de celui que j'ai vu ; il en eſt de même de celui qui eſt gravé dans les Glanures de M. Edwards : il eſt donc très-probable que ces jeunes animaux auroient pris avec l'âge un accroiſſement conſidérable, & que s'ils euſſent été en liberté dans leur climat, ils auroient acquis la même hauteur, les mêmes dimenſions que les Voyageurs donnent à leur grand orang-outang ; ainſi nous ne conſidèrerons plus ces deux animaux comme différens entr'eux, mais comme ne faiſant qu'une ſeule & même eſpèce, en attendant que des connoiſſances plus préciſes détruiſent ou confirment cette opinion qui nous paroît fondée.

L'orang-outang que j'ai vu marchoit toujours debout ſur ſes deux pieds, même en portant des choſes lourdes ; ſon air étoit aſſez triſte, ſa démarche grave ; ſes mouvemens meſurés, ſon naturel doux & très-différent de celui des autres ſinges : il n'avoit ni l'impatience du magot, ni la méchanceté du babouin, ni l'extravagance des guenons ;

il avoit été, dira-t-on, inſtruit & bien appris, mais les autres que je viens de citer & que je lui compare, avoient eu de même leur éducation; le ſigne & la parole ſuffiſoient pour faire agir notre orang-outang, il falloit le bâton pour le babouin, & le fouet pour tous les autres qui n'obéiſſent guère qu'à la force des coups. J'ai vu cet animal préſenter ſa main pour reconduire les gens qui venoient le viſiter, ſe promener gravement avec eux & comme de compagnie; je l'ai vu s'aſſeoir à table, déployer ſa ſerviette, s'en eſſuyer les lèvres, ſe ſervir de la cuiller & de la fourchette pour porter à ſa bouche, verſer lui-même ſa boiſſon dans un verre, le choquer, lorſqu'il y étoit invité, aller prendre une taſſe & une ſoucoupe, l'apporter ſur la table, y mettre du ſucre, y verſer du thé, le laiſſer refroidir pour le boire, & tout cela ſans autre inſtigation que les ſignes ou la parole de ſon maître & ſouvent de lui-même. Il ne faiſoit du mal à perſonne, s'approchoit même avec circonſpection, & ſe préſentoit comme pour demander des

careſſes; il aimoit prodigieuſement les bonbons, tout le monde lui en donnoit; & comme il avoit une toux fréquente & la poitrine attaquée, cette grande quantité de choſes ſucrées contribua ans doute à abréger ſa vie : il ne vécut Paris qu'un été; & mourut l'hiver uivant à Londres; il mangeoit preſque le tout, ſeulement il préféroit les fruits nûrs & ſecs à tous les autres alimens; l buvoit du vin, mais en petite quantité, & le laiſſoit volontiers pour du lait, du hé ou d'autres liqueurs douces, Tulpius *(p)* qui a donné une bonne deſcription

(p) Erat hic ſatyrus quadrupes, ſed ab humanâ ſpecie nam præ ſe fert vocatur Indis Ourang-outang, *homo ſilveſtris : uti Africanis* Quojas-morrou : *exprimens longitudine puerum trimum; ut craſſitie xennem, corpore erat nec obeſo nec gracili, ſed quarato, habiliſſimo tamen ac perniciſſimo. Artubus verò im ſtrictis & muſculis adeo vaſtis, ut quidvis & ideret & poſſet. Anterius undique glaber at ponè rſutus ac nigris crinibus obſitus. Facies mentiebatur ominem, ſed nares ſimæ & aduncæ rugoſam & lentulam anum. Aures verò nil diſcrepant ab humanâ rmâ uti neque pectus ornatum utrinque mammâ præmidâ (erat enim ſextus fœminei). Venter habebat nbilicum profundiorem, & artus, cum ſuperiores tum feriores, tam exactam cum homine ſimilitudinem ut x ovum ovo videris ſimilius. Nec cubito deſuit debita*

avec la figure d'un de ces animaux qu'on avoit préſenté vivant à Frédéric Henri, Prince d'Orange, en raconte les mêmes choſes à peu près que celles que nous avons vues nous-mêmes, & que nous venons de rapporter; mais ſi l'on veut reconnoître ce qui appartient en propre à cet animal, & le diſtinguer de ce qu'il avoit reçu de ſon maître; ſi l'on veut ſéparer ſa nature de ſon éducation, qui en effet lui étoit étrangère, puiſqu'au lieu de la tenir de ſes pères & mères; il l'avoit reçue des hommes, il faut comparer ces faits, dont nous avons été témoins, avec ceux que nous ont donnés les Voyageurs qui ont vu ces animaux dans leur état

commiſſura, nec manibus digitorum ordo; nedum pollicis figura humana vel cruribus ſuræ vel pedi calcis fulcrum. Quæ concinna ac decens membrorum forma in cauſſa fuit, quòd multoties incederet erectus, neque attolleret minus gravatè, quàm transferret facilè qualecumque graviſſimi oneris pondus. Bibiturus prehendebat canthari anſam manu alterâ, alteram verò vaſis fundo ſupponens; abſtergebat deinde madorem labiis relictum.... Eandem dexteritatem obſervabat cubitum iturus; inclinans caput in pulvinar & corpus ſtragulis convenienter operiens, &c. Tulpii. *Obſerv. Medicæ*, lib. III, cap. LVI.

le nature, en liberté & en captivité. M. de la Broſſe qui avoit acheté d'un Nègre deux petits orangs-outangs qui n'avoient qu'un an d'âge, ne dit pas ſi le Nègre les avoit éduqués; il paroît aſſurer au contraire que c'étoient d'eux-mêmes qu'ils faiſoient une grande partie des choſes que nous avons rapportées ci-deſſus. « Ces animaux, dit-il, ont « l'inſtinct de s'aſſeoir à table comme « les hommes; ils mangent de tout ſans « diſtinction; ils ſe ſervent de couteau, « de la cuiller & de la fourchette pour « couper & prendre ce qu'on leur ſert « ſur l'aſſiette: ils boivent du vin & « d'autres liqueurs: nous les portames « à bord; quand ils étoient à table, ils « ſe faiſoient entendre des Mouſſes « lorſqu'ils avoient beſoin de quelque « choſe; & quelquefois quand ces en- « fans refuſoient de leur donner ce qu'ils « demandoient, ils ſe mettoient en « colère, leur faiſiſſoient les bras, les « mordoient & les abattoient ſous eux..... « Le mâle fut malade en rade: il ſe « faiſoit ſoigner comme une perſonne; « il fut même ſaigné deux fois au bras «

» droit: toutes les fois qu'il ſe trouva » depuis incommodé, il montroit ſon » bras pour qu'on le ſaignât; comme » s'il eût ſu que cela lui avoit fait du bien ».

Henri Groſſe *(q)* dit « qu'il ſe trouve » de ces animaux vers le nord de Co- » romandel; dans les forêts du domaine » du Raïa de Carnate; qu'on en fit » préſent de deux, l'un mâle, l'autre » femelle à M. Horne, Gouverneur » de Bombay; qu'ils avoient à peine » deux pieds de haut, mais la forme » entièrement humaine; qu'ils mar- » choient ſur leurs deux pieds, & qu'ils » étoient d'un blanc pâle, ſans autres » cheveux ni poils qu'aux endroits où » nous en avons communément; que » leurs actions étoient très-ſemblables » pour la plupart aux actions humaines, » & que leur mélancolie faiſoit voir » qu'ils ſentoient fort bien leur cap- » tivité; qu'ils faiſoient leur lit avec » ſoin dans la cage dans laquelle on les

(q) Voyage aux Indes orientales, par Henri Groſſe, traduit de l'Anglois. *Londres, 1758, pages 329 & ſuivantes.*

voit envoyés sur le vaisseau ; que « quand on les regardoit, ils cachoient « avec leurs mains les parties que la « honteuse empêche de montrer. La « femelle, ajoute-t-il, mourut de ma- « ladie sur le vaisseau, & le mâle « donnant toutes sortes de signes de « douleur prit tellement à cœur la mort » de sa compagne, qu'il refusa de man- « ger & ne lui survécut pas plus de « deux jours ».

François Pyrard *(r)* rapporte « qu'il se trouve dans la province de Sierra-liona « une espèce d'animaux, appelée *baris*, « qui sont gros & membrus, lesquels « ont une telle industrie, que si on les « nourrit & instruit de jeunesse, ils « servent comme une personne ; qu'ils « marchent d'ordinaire sur les deux « pattes de derrière seulement ; qu'ils « pilent ce qu'on leur donne à piler dans « des mortiers ; qu'ils vont querir de l'eau « à la rivière dans de petites cruches qu'ils « portent toutes pleines sur leur tête, « mais qu'arrivant bientôt à la porte de «

(r) Voyages de Francois Pyrard de Laval, *Paris, 1619, tome II, page 331.*

» la maiſon, ſi on ne leur prend bientôt » leurs cruches ils les laiſſent tomber, » & voyant la cruche verſée & rompue, ils ſe mettent à crier & à pleurer ». Le Père du Jaric, cité par Nieremberg *(ſſ)*, dit la même choſe & preſque dans les mêmes termes. Le témoignage de Schouten *(t)*, s'accorde avec celui de Pyrard au ſujet de l'éducation de ces animaux; « on en prend, dit-il, avec » des lacs, on les apprivoiſe, on leur » apprend à marcher ſur les pieds de » derrière & à ſe ſervir des pieds de » devant qui ſont à peu-près comme » des mains, pour faire certains ouvrages » & même ceux du ménage, comme » rincer des verres, donner à boire, » tourner la broche, &c. » J'ai vu à Java, dit le Guat *(u)*, « un ſinge fort » extraordinaire; c'étoit une femelle; » elle étoit de grande taille & marchoit

(ſſ) Euſ. Nieremberg. *Hiſt. nat. Peregrin.* lib. IX, cap. XLV.

(t) Voyage de Gaut. Schoutten aux Indes orientales. *Amſterd. 1707.*

(u) Voyage de Fr. le Guat, *Tome II, pages 96 & 97.*

ſouvent fort droit ſur ſes pieds de « derrière : alors elle cachoit d'une de « ſes mains l'endroit de ſon corps qui « diſtinguoit ſon ſexe ; elle avoit le « viſage ſans autre poil que celui des « ſourcils, & elle reſſembloit aſſez en « général à ces faces groteſques des « femmes Hottentotes que j'ai vues au « Cap : elle faiſoit tous les jours pro- « prement ſon lit, s'y couchoit la tête « ſur un oreiller & ſe couvroit d'une « couverture..... Quand elle avoit « mal à la tête, elle ſe ſerroit d'un « mouchoir, & c'étoit un plaiſir de la « voir ainſi coiffée dans ſon lit. Je « pourrois en raconter diverſes autres « petites choſes qui paroiſſent extrême- « ment ſingulières, mais j'avoue que je « ne pouvois pas admirer cela autant « que le faiſoit la multitude, parce que « n'ignorant pas le deſſein qu'on avoit « de porter cet animal en Europe pour « le faire voir, j'avois beaucoup de « penchant à ſuppoſer qu'on l'avoit « dreſſé à la plupart des ſingeries que « le peuple regardoit comme lui étant « naturelles : à la vérité c'étoit une ſup- «

» poſition. Il mourut à la hauteur du cap » de Bonne-eſpérance dans un vaiſſeau » ſur lequel j'étois; il eſt certain que la » figure de ce ſinge reſſembloit beaucoup à celle de l'homme, &c. » Gemelli Careri dit en avoir vu un qui ſe plaignoit comme un enfant, qui marchoit ſur les deux pieds de derrière, en portant ſa natte ſous ſon bras pour ſe coucher & dormir. Ces ſinges, ajoute-t-il, paroiſſent avoir plus d'eſprit que les hommes, à certains égards: car, quand ils ne trouvent plus de fruits ſur les montagnes, ils vont au bord de la mer où ils attrapent des crabes, des huîtres & autres choſes ſemblables. Il y a une eſpèce d'huîtres qu'on appelle *taclovo,* qui pèſent pluſieurs livres & qui ſont ſouvent ouvertes ſur le rivage; or le ſinge craignant que quand il veut les manger, elles ne lui attrapent la patte en ſe refermant, il jette une pierre dans la coquille qui l'empêche de ſe fermer, & enſuite il mange l'huître ſans crainte.

« Sur les côtes de la rivière de Gambie, » dit Froger *(x)*, les ſinges y ſont plus

(x) Relation du voyage de Gennes, par Froger, *pages 42 & 43.*

gros & plus méchans qu'en aucun « endroit de l'Afrique; les Nègres les « craignent & ils ne peuvent aller seuls « dans la campagne sans courir risque « d'être attaqués par ces animaux qui « leur présentent un bâton & les obligent « à se battre. . . . Souvent on les a vus « porter sur les arbres des enfans de sept « à huit ans qu'on avoit une peine in- « croyable à leur ôter; la plupart des « Nègres croient que c'est une nation « étrangère qui est venue s'établir dans « leur pays, & que s'ils ne parlent pas, « c'est qu'ils craignent qu'on ne les « oblige à travailler ».

« On se passeroit bien, dit un autre Voyageur *(y)*, de voir à Macacar un « aussi grand nombre de singes, car leur « rencontre est souvent funeste; il faut « toujours être bien armé pour s'en « défendre. . . . . Ils n'ont point de « queue, ils se tiennent toujours droits « comme des hommes, & ne vont ja- « mais que sur les deux pieds de der- « rière ».

(y) Description historique du royaume de Macacar, *Paris, 1688, page 51.*

Voilà du moins ; à très-peu-près, tout ce que les Voyageurs les moins crédules & les plus véridiques nous diſent de cet animal ; j'ai cru devoir rapporter leurs paſſages en entier, parce que tout peut paroître important dans l'hiſtoire d'une bête ſi reſſemblante à l'homme : & pour qu'on puiſſe prononcer avec encore plus de connoiſſance ſur ſa nature, nous allons expoſer auſſi toutes les différences qui éloignent cette eſpèce de l'eſpèce humaine, & toutes les conformités qui l'en approchent ; il diffère de l'homme à l'extérieur par le nez qui n'eſt pas proéminent, par le front qui eſt trop court, par le menton qui n'eſt pas relevé à la baſe ; il a les oreilles proportionnellement trop grandes, les yeux trop voiſins l'un de l'autre, l'intervalle entre le nez & la bouche eſt auſſi trop étendu ; ce ſont-là les ſeules différences de la face de l'orang-outang avec le viſage de l'homme. Le corps & les membres diffèrent en ce que les cuiſſes ſont relativement trop courtes, les bras trop longs, les pouces trop petits, la paume des mains trop longue & trop ſerrée,

es pieds plutôt faits comme des mains que comme des pieds humains ; les parties de la génération du mâle ne sont différentes de celles de l'homme, qu'en ce qu'il n'y a point de frein au prépuce ; les parties de la femelle sont à l'extérieur fort semblables à celles de la femme.

A l'intérieur, cette espèce diffère de l'espèce humaine par le nombre des côtes ; l'homme n'en a que douze, l'orang-outang en a treize ; il a aussi les vertèbres du cou plus courtes, les os du bassin plus serrés, les hanches plus plates, les orbites des yeux plus enfoncées ; il n'y a point d'apophyse épineuse à la première vertèbre du cou ; les reins sont plus ronds que ceux de l'homme, & les uretères ont une forme différente, aussi-bien que la vessie & la vésicule du fiel qui sont plus étroites & plus longues que dans l'homme ; toutes les autres parties du corps, de la tête & des membres, tant extérieures qu'intérieures, sont si parfaitement semblables à celles de l'homme, qu'on ne peut les comparer sans admiration, & sans être étonné que d'une conformation si

pareille & d'une organiſation qui eſt abſolument la même, il n'en réſulte pas les mêmes effets. Par exemple, la langue & tous les organes de la voix ſont les mêmes que dans l'homme, & cependant l'orang-outang ne parle pas ; le cerveau eſt abſolument de la même forme & de la même proportion, & il ne penſe pas : y a-t-il une preuve plus évidente que la matière ſeule, quoique parfaitement organiſée, ne peut produire ni la penſée ni la parole qui en eſt le ſigne, à moins qu'elle ne ſoit animée par un principe ſupérieur ! L'homme & l'orang-outang ſont les ſeuls qui aient des feſſes & des mollets, & qui par conſéquent ſoient faits pour marcher debout ; les ſeuls qui aient la poitrine large, les épaules aplaties & les vertèbres conformées l'un comme l'autre ; les ſeuls dont le cerveau, le cœur, les poumons, le foie, la rate, le pancréas, l'eſtomac, les boyaux ſoient abſolument pareils, les ſeuls qui aient l'appendice vermiculaire au cœcum ; enfin l'orang-outang reſſemble plus à l'homme qu'à aucun des animaux, plus même qu'aux babouins & aux guenons,

on-seulement par toutes les parties que
e viens d'indiquer, mais encore par la
irgeur du visage, la forme du crâne,
les mâchoires, des dents, des autres os
le la tête & de la face, par la grosseur
les doigts & du pouce, par la figure
les ongles, par le nombre des vertèbres
ombaires & sacrées, par celui des os
lu coccix, & enfin par la conformité
lans les articulations, dans la grandeur
& la figure de la rotule, dans celle du
ternum, &c; en sorte qu'en comparant
cet animal avec ceux qui lui ressemblent
e plus, comme avec le magot, le
babouin ou la guenon; il se trouve
encore avoir plus de conformité avec
l'homme qu'avec ces animaux, dont les
espèces cependant paroissent être si voi-
sines de la sienne, qu'on les a toutes
désignées par le même nom de *singes*:
ainsi les Indiens sont excusables de l'a-
voir associé à l'espèce humaine par le
nom d'*orang-outang*, homme sauvage,
puisqu'il ressemble à l'homme par le
corps plus qu'il ne ressemble aux autres
singes ou à aucun autre animal. Comme
quelques-uns des faits que nous venons

d'exposer, pourroient paroître suspects à ceux qui n'auroient pas vu cet animal; nous avons cru devoir les appuyer de l'autorité de deux célèbres Anatomistes, Tyson *(z)* & Cowper qui l'ont ensemble

(z) L'Orang-outang ressemble plus à l'homme qu'aux singes ou aux guenons; 1.° en ce qu'il a les poils des épaules dirigés en bas & ceux des bras dirigés en haut; 2.° par la face qui est plus semblable à celle de l'homme, étant plus large & plus aplatie que celle des singes; 3.° par la figure de l'oreille qui ressemble plus à celle de l'homme, à l'exception que la partie cartilagineuse est mince comme dans les singes; 4.° par les doigts qui sont proportionnellement plus gros que ceux des singes; 5.° en ce qu'il est à tous égards fait pour marcher debout, au lieu que les singes & les guenons ne sont pas conformés à cette fin; 6.° en ce qu'il a des fesses plus grosses que tous les autres singes; 7.° en ce qu'il a des mollets aux jambes; 8.° en ce que sa poitrine & ses épaules sont plus larges que celles des singes; 9.° son talon plus long; 10.° en ce qu'il a la membrane adipeuse, placée comme l'homme sous la peau; 11.° le péritoine entier & non percé ou allongé, comme il l'est dans les singes; 12.° les intestins plus longs que dans les singes; 13.° le canal des intestins de différent diamètre, comme dans l'homme & non pas égal ou à peu près égal comme il l'est dans les singes; 14.° en ce que le cœcum a l'appendice vermiculaire comme dans l'homme, tandis que cet appendice vermiculaire manque dans tous les autres singes, & aussi en ce que le commencement du colon n'est pas si

lifféqué avec une exactitude scrupuleuse, & qui nous ont donné les résultats

prolongé qu'il l'est dans les singes; 15.° en ce que l'insertion du conduit biliaire & du conduit pancréatique n'ont qu'un seul orifice commun dans l'homme & l'orang-outang, au lieu que ces insertions ont à deux pouces de distance dans les guenons; 16.° en ce que le colon est plus long que dans les singes; 17.° en ce que le foie n'est pas divisé en lobes comme dans les singes, mais entier & d'une seule pièce comme dans l'homme; 18.° en ce que les vaisseaux biliaires sont les mêmes que dans l'homme; 19.° la rate la même; 20.° le pancréas le même; 21.° le nombre des lobes du poumon le même; 22.° le péricarde attaché au diaphragme comme dans l'homme, & non pas comme il l'est dans les singes ou guenons; 23.° le cône du cœur plus émoussé que dans les singes; 24.° en ce qu'il n'a point d'abajoues ou poches au bas des joues comme les autres singes & guenons; 25.° en ce qu'il a le cerveau beaucoup plus grand que ne l'ont les singes, & dans toutes ses parties exactement conformé comme le cerveau de l'homme; 26.° le crâne plus arrondi & du double plus grand que dans les guenons; 27.° toutes les futures du crâne semblables à celles de l'homme; les os appelés *ossa triquetra Wormiana*, se trouvent dans la future lamboïde, ce qui n'est pas dans les autres singes ou guenons; 28.° il a l'os cribiforme & le *crista galli*, ce que les guenons n'ont pas; 29.° la selle *sella equina* comme dans l'homme, au lieu que dans les singes & guenons cette partie est plus élevée & plus proéminente; 30.° le *processus pterygoides* comme dans l'homme; cette partie manque aux singes

des comparaiſons qu'ils ont faites de

& guenons; 31.° les os des tempes & les os appelés *oſſa bregmatis* comme dans l'homme; ces os ſont d'une forme différente dans les ſinges & guenons; 32.° l'os zygomatique, petit, au lieu que dans les ſinges & guenons, cet os eſt grand; 33.° les dents ſont plus ſemblables à celles de l'homme qu'à celles des autres ſinges, ſur-tout les canines & les molaires; 34.° les apophyſes tranſverſes des vertèbres du cou, & les ſixième & ſeptième vertèbres reſſemblent plus à celles de l'homme qu'à celles des ſinges & des guenons; 35.° les vertèbres du cou ne ſont pas percées comme dans les ſinges pour laiſſer paſſer les nerfs, elles ſont pleines & ſans trou dans l'orang-outang comme dans l'homme; 36.° les vertèbres du dos & leurs apophyſes ſont comme dans l'homme; & dans les vertèbres du bas, il n'y a que deux apophyſes inférieures, au lieu qu'il y en a quatre dans les ſinges; 37.° il n'y a que cinq vertèbres lombaires comme dans l'homme, au lieu que dans les guenons il y en a ſix ou ſept; 38.° les apophyſes épineuſes des vertèbres lombaires ſont droites comme dans l'homme; 39.° l'os ſacrum eſt compoſé de cinq vertèbres comme dans l'homme, au lieu que dans les ſinges & guenons il n'eſt compoſé que de trois; 40.° le coccix n'a que quatre os, comme dans l'homme, & ces os ne ſont pas troués, au lieu que dans les ſinges & guenons le coccix eſt compoſé d'un plus grand nombre d'os, & ces os ſont troués; 41.° dans l'orang-outang, il n'y a que ſept vraies côtes *(coſtæ veræ)*, & les extrémités des fauſſes côtes *(nothæ)* ſont cartilagineuſes, & les côtes ſont articulées au corps des vertèbres; dans les ſinges

toutes les parties de son corps avec celui

& guenons, il y a huit vraies côtes, & les extrémités des fausses côtes sont osseuses, & leur articulation se trouve placée dans l'interstice entre les vertèbres; 42.° l'os du sternum dans l'orang-outang est large comme dans l'homme, & non pas étroit comme dans les guenons; 43.° les os des quatre doigts sont plus gros qu'ils ne le sont dans les singes; 44.° l'os de la cuisse, soit dans son articulation, soit à tous autres égards est semblable à celui de l'homme; 45.° la rotule est ronde & non pas longue, simple & non pas double comme elle l'est dans les singes; 46.° le talon, le tarse & le métatarse de l'orang-outang sont comme ceux de l'homme; 47.° le doigt du milieu dans le pied n'est pas si long qu'il l'est dans les singes; 48.° les muscles *obliquus inferior capitis*, *pyriformis* & *biceps femoris* sont semblables dans l'orang-outang & dans l'homme, tandis qu'ils sont différens dans les singes & guenons, &c.

L'orang-outang diffère de l'homme plus que des singes ou guenons; 1.° en ce que le pouce est plus petit à proportion que celui de l'homme; quoique cependant il soit plus gros que celui des autres singes; 2.° en ce que la paume de la main est plus longue & plus étroite que dans l'homme; 3.° il diffère de l'homme & approche des singes par la longueur des doigts des pieds; 4.° il diffère de l'homme en ce qu'il a le gros doigt des pieds éloigné à peu-près comme un pouce, étant plutôt quadrumane comme les autres singes que quadrupède; 5.° en ce qu'il a les cuisses plus courtes que l'homme; 6.° les bras plus longs; 7.° en ce qu'il n'a pas les bourses pendantes; 8.° l'épiploon plus

de l'homme. J'ai cru devoir traduire de

ample que dans l'homme; 9.° la véſicule du fiel longue & plus étroite; 10.° les reins plus ronds que dans l'homme & les uretères différens; 11.° la veſſie plus longue; 12.° en ce qu'il n'a point de frein au prépuce; 13.° les os de l'orbite de l'œil trop enfoncés; 14.° en ce qu'il n'a pas les deux cavités au-deſſus de la ſelle du turc *(ſella turcica)* comme dans l'homme; 15.° en ce que les *proceſſus maſtoïdes & ſtiloïdes* ſont très-petits & preſque nuls; 16.° en ce qu'il a les os du nez plats; 17.° il diffère de l'homme, en ce que les vertèbres du cou ſont courtes comme dans les ſinges, plates devant & non pas rondes, & que leurs apophyſes épineuſes ne ſont pas fourchues comme dans l'homme; 18.° en ce qu'il n'y a point d'apophyſe épineuſe dans la première vertèbre du cou; 19.° il diffère de l'homme en ce qu'il a treize côtes de chaque côté, & que l'homme n'en a que douze; 20.° en ce que les os des îles ſont parfaitement ſemblables à ceux des ſinges, étant plus longs, plus étroits & moins concaves que dans l'homme; 21.° il diffère de l'homme en ce que les muſcles ſuivans ſe trouvent dans le corps humain & manquent dans celui de l'orang-outang; ſavoir, *occipitales, frontales, dilatatores alarum naſi ſeu elevatores labii ſuperioris, interſpinales colli, glutæi minimi, extenſor digitorum pedis brevis & tranſverſalis pedis;* 22.° les muſcles qui ne paroiſſent pas ſe trouver dans l'orang-outang, & qui ſe trouvent quelquefois dans l'homme ſont ceux qu'on appelle *Pyramidales, caro Muſculoſa quadrata;* le long tendon & le corps charnu du muſcle *palmaire*, les muſcles *attolens & retrahens auriculam;* 23.° les muſcles élévateurs des clavicules ſont dans

l'Anglois, & préſenter ici cet article de leurs ouvrages, afin que tout le monde puiſſe mieux juger de la reſſemblance preſque entière de cet animal avec l'homme. J'obſerverai ſeulement, pour une plus grande intelligence de cette note, que les Anglois ne ſont pas réduits, comme nous à un ſeul nom pour déſigner les ſinges; il ont comme les Grecs, deux noms différens, l'un pour les ſinges ſans queue *(a)*, qu'ils appellent *ape*, & l'autre pour les ſinges à queue qu'ils appellent *monkie*. J'ai toujours traduit le mot *monkie* par celui de *guenon*, & le mot *ape* par celui de *ſinge*; & ces

l'orang-outang, comme dans les ſinges & non pas comme dans l'homme; 24.° les muſcles par leſquels l'orang-outang reſſemble aux ſinges, & diffère de l'homme ſont les ſuivans, *longus colli, pectoralis, latiſſimus dorſi, glutæus maximus & medius, Pſoas magnus & parvus, iliacus internus & gaſteronamius internus*; 25.° il differe encore de l'homme par la forme des muſcles, *deltoïdes, pronator radii teres & extenſor pollicis brevis*. Anatomie de l'orang-outang, par Tyſon. *Londres, 1699, in-4.°*

(a) Simiæ dividuntur in caudâ carentes quæ ſimiæ ſimpliciter dicuntur & caudatas quæ cercopitheci appellantur; quæ prioris generis ſunt Anglice Apes *dicuntur; quæ poſterioris* monkeys. Ray, *Synopſ. quadrup.* pag. 149.

ſinges que Tyſon déſigne par le mot *ape*, ne peuvent être que ceux que nous avons appelés le *pithèque* & le *magot*; & il y a même toute apparence que c'eſt au magot ſeul qu'on doit rapporter le nom *ape* ou *ſinge* de la comparaiſon de Tyſon. Je dois obſerver auſſi que cet Auteur donne quelques caractères de reſſemblance & de différence qui ne ſont pas aſſez fondés: j'ai cru devoir faire ſur cela quelques remarques; on trouvera peut-être que ce détail eſt long, mais il me ſemble qu'on ne peut pas examiner de trop près un être qui, ſous la forme d'un homme, n'eſt cependant qu'un animal.

1.° Tyſon donne comme un caractère particulier à l'homme & à l'orang-outang, d'avoir le poil des épaules dirigé en bas, & celui des bras dirigé en haut; il eſt vrai que la plupart des quadrupèdes ont le poil de toutes les parties du corps dirigé en bas ou en arrière, mais cela n'eſt pas ſans exception. Le pareſſeux & le fourmiller ont le poil des parties antérieures du corps dirigé en arrière, & celui de la croupe & des reins dirigé

en avant : ainſi ce caractère n'eſt pas d'un grand poids dans la comparaiſon de cet animal à l'homme.

2.° J'ai auſſi retranché dans ma traduction les quatre premières différences, qui, comme celles-ci, ſont trop légères ou mal fondées : la première, c'eſt la difference de la taille ; ce caractère eſt très-incertain & tout-à-fait gratuit, puiſque l'Auteur dit lui-même que ſon animal étoit fort jeune : les ſeconde, troiſième & quatrième ne roulent que ſur la forme du nez, la quantité du poil & ſur d'autres rapports auſſi petits. Il en eſt de même de pluſieurs autres que j'ai retranchées, par exemple, du vingt-unième caractère tiré du nombre des dents ; il eſt certain que cet animal & l'homme ont le même nombre de dents, & que s'il n'en avoit que vingt-huit, comme le dit l'Auteur, c'eſt qu'il étoit fort jeune, & l'on ſait que l'homme dans ſa jeuneſſe n'en a pas davantage.

3.° Le onzième caractère des différences de l'Auteur eſt auſſi très-équivoque ; les enfans ont les bourſes fort

relevées, cet animal étant fort jeune ne devoit pas les avoir pendantes.

4.° Le quarante-huitième caractère des reſſemblances, & les trente, trente-unième, trente-deuxième, trente-troiſième & trente-quatrième caractères des différences ne déſignant que la préſence ou la figure de certains muſcles, qui dans l'eſpèce humaine varient pour la plupart d'un individu à l'autre, ne doivent pas être conſidérés comme des caractères eſſentiels.

5.° Toutes les reſſemblances & différences tirées de parties trop petites, telles que les apophyſes des vertèbres, ou priſes de la poſition de certaines parties, de leur grandeur, de leur groſſeur, ne doivent auſſi être conſidérées que comme des caractères acceſſoires, en ſorte que tout le détail de cette table de Tyſon peut ſe réduire aux différences & aux reſſemblances eſſentielles que nous avons indiquées.

6.° Je crois devoir inſiſter ſur quelques caractères plus généraux, dont les uns ont été omis par Tyſon, & les autres mal indiqués. 1.° L'orang-outang eſt le ſeul

ul de tous les ſinges qui n'ait point
'abajoues, c'eſt-à-dire, de poches au
as des joues; toutes les guenons, tous
:s babouins, & même le magot & le
ibbon ont ces poches, où ils peuvent
arder leurs alimens avant de les avaler:
orang-outang ſeul a cette partie du de-
ans de la bouche faite comme l'homme.
.° Le gibbon, le magot, tous les ba-
ouins & toutes les guenons, à l'ex-
eption du douc, ont les feſſes plates
: des calloſités ſur ces parties; l'orang-
utang eſt encore le ſeul qui ait les
eſſes renflées & ſans calloſités; le douc
:s a auſſi ſans calloſités, mais elles ſont
lates & velues, en ſorte qu'à cet égard
: douc fait la nuance entre l'orang-
utang & les guenons, comme le gibbon
: le magot font cette même nuance à
égard des abajoues, & le magot ſeul
l'égard des dents canines & de l'alon-
:ement du muſeau. 3.° L'orang-outang
ſt le ſeul qui ait des mollets ou gras-
le-jambes & des feſſes charnues; ce
:aractère indique qu'il eſt de tous le
nieux conformé pour marcher debout:
eulement, comme les doigts de ſes pieds

ſont fort longs, & que ſon talon poſe plus difficilement à terre que celui de l'homme, il court plus facilement qu'il ne marche, & il auroit beſoin de talons artificiels plus élevés que ceux de nos ſouliers, ſi l'on vouloit le faire marcher aiſément & long-temps. 4.° Quoique l'orang-outang ait treize côtes, & que l'homme n'en ait que douze, cette différence ne l'approche pas plus des babouins ou des guenons, qu'elle l'éloigne de l'homme, parce que le nombre des côtes varie dans la plupart de ces eſpèces, & que les uns de ces animaux en ont douze, d'autres onze, & d'autres dix, &c; en ſorte que les ſeules différences eſſentielles entre le corps de cet animal & celui de l'homme, ſe réduiſent à deux, ſavoir la conformation des os du baſſin & la conformation des pieds; ce ſont-là les ſeules parties conſidérables par leſquelles l'orang-outang reſſemble plus aux autres ſinges qu'il ne reſſemble à l'homme.

D'après cet expoſé que j'ai fait avec toute l'exactitude dont je ſuis capable, on voit ce que l'on doit penſer de cet

animal ; s'il y avoit un degré par lequel on pût descendre de la nature humaine à celle des animaux, si l'essence de cette nature consistoit en entier dans la forme du corps & dépendoit de son organisation, ce singe se trouveroit plus près de l'homme que d'aucun animal : assis au second rang des êtres, s'il ne pouvoit commander en premier, il feroit au moins sentir aux autres sa supériorité, & s'efforceroit de ne pas obéir ; si l'imitation qui semble copier de si près la pensée en étoit le vrai signe ou l'un des résultats, ce singe se trouveroit encore à une plus grande distance des animaux & plus voisin de l'homme ; mais comme nous l'avons dit, l'intervalle qui l'en sépare réellement n'en est pas moins immense ; & la ressemblance de la forme, la conformité de l'organisation, les mouvemens d'imitation qui paroissent résulter de ces similitudes, ni ne le rapprochent de la nature de l'homme, ni même ne l'élèvent au-dessus de celle des animaux.

Caractères distinctifs de cette espèce.

L'orang-outang n'a point d'abajoues,

c'eſt-à-dire, point de poches au-dedans des joues, point de queue, point de calloſités ſur les feſſes; il les a renflées & charnues; il a toutes les dents & même les canînes ſemblables à celles de l'homme; il a la face plate, nue & baſanée; les oreilles, les mains, les pieds, la poitrine, le ventre auſſi nus; il a des poils ſur la tête qui deſcendent en forme de cheveux des deux côtés des tempes, du poil ſur le dos & ſur les lombes, mais en petite quantité; il a cinq ou ſix pieds de hauteur, & marche toujours droit ſur ſes deux pieds. Nous n'avons pas été à portée de vérifier ſi les femelles ſont ſujettes comme les femmes à l'écoulement périodique, mais nous le préſumons, & par analogie nous ne pouvons guère en douter.

Benard dir.

LE JOCKO.

LE PITHÈQUE (a).

« Il y a, dit Ariſtote, des animaux dont la nature eſt ambiguë, & tient « en partie de l'Homme & en partie du « quadrupède, tels que les *Pithèques*, « les *Kèbes* & les *Cynocéphales;* le kèbe « eſt un pithèque avec une queue ; le « cynocéphale eſt tout ſemblable au « pithèque, ſeulement il eſt plus grand «

(a) Pithèque. Πίθηκος, en Grec; *Simia* en Latin ; *Chinchin*, en Tartarie, ſelon Rubruquis; & *Sinſin*, à la Chine, ſelon le P. du Halde.

Pithecus, Ariſt. *Hiſt. Anim.* lib. II, cap. VIII.

Simia, Geſner, *Hiſt. quad.* pag. 847, fig. *ibid.* Icon. *quad.* pag. 92, fig. *ibid. NOTA.* C'eſt la même figure copiée.

Simia, Jonſton, *de quad.* tab. 59, *duæ figuræ.*

Simia ſimpliciter dicta, caudâ carens. Ray, *Syn. quad.* pag. 149.

Figura prima eſt earum ſimiarum quæ caudas non habent : hæ cæteris facilius & citius manſuefiunt : ceteriſque ſolertiori ingenio præſtant hilarioreſque & verſutiores exiſtunt. Proſp. Alpin. *Hiſtor. Ægypti*, lib. IV, tab. 20, fig. 1.

Simia unguibus omnibus planis & rotundatis . . . . Le ſinge. Briſſ. *regn. anim.* page 188.

» & plus fort, & il a le muſeau avancé, » approchant preſque de celui du do- » gue, & c'eſt de-là qu'on a tiré ſon » nom ; il eſt auſſi de mœurs plus fé- » roces, & il a les dents plus fortes que » le pithèque & plus reſſemblantes à celles du chien. » D'après ce paſſage, il eſt clair que le pithèque & le cynocéphale indiqués par Ariſtote n'ont ni l'un ni l'autre de queue, puiſqu'il dit que les pithèques qui ont une queue s'appellent *kèbes*, & que le cynocéphale reſſemble en tout au pithèque, à l'exception du muſeau qu'il a plus avancé & des dents qu'il a plus groſſes. Ariſtote fait donc mention de deux eſpèces de ſinges ſans queue, le pithèque & le cynocéphale & d'autres ſinges avec une queue qu'il appelle *kèbes*. Maintenant pour comparer ce que nous connoiſſons avec ce qui étoit connu d'Ariſtote, nous obſerverons que nous avons vu trois eſpèces de ſinges qui n'ont point de queue, ſavoir, l'orang-outang, le gibbon & le magot, & qu'aucune de ces trois eſpèces n'eſt le pithèque ; car les deux premières, c'eſt-à-dire, l'orang-

outang & le gibbon n'étoient certainement pas connues d'Ariſtote, puiſque ces animaux ne ſe trouvent que dans les parties méridionales de l'Afrique & des Indes qui n'étoient pas découvertes de ſon temps, & que d'ailleurs ils ont des caractères très-différens de ceux qu'il donne au pithèque; mais la troiſième eſpèce que nous appelons *magot*, eſt le *cynocéphale* d'Ariſtote; il en a tous les caractères, il n'a point de queue, il a le muſeau comme un dogue, & les dents canines groſſes & longues; d'ailleurs il ſe trouve communément dans l'Aſie mineure & dans les autres provinces de l'Orient qui étoient connues des Grecs; le pithèque eſt du même pays, mais nous ne l'avons pas vu, nous ne le connoiſſons que par le témoignage des Auteurs, & quoique depuis vingt ans que nous recherchons les ſinges, cette eſpèce ne ſe ſoit pas rencontrée ſous nos yeux, nous ne doutons cependant pas qu'elle n'exiſte auſſi réellement que celle du cynocéphale. Geſner & Jonſton ont donné des figures de ce ſinge pithèque; M. Briſſon l'a indiqué comme l'ayant

vu, il le diſtingue du cynocéphale ou magot, qu'il déſigne auſſi comme l'ayant vu, & il confirme ce que dit Ariſtote, en aſſurant que ces deux animaux *(b)* ſe reſſemblent à tous égards, à l'exception du muſeau qui eſt court dans le *pithèque* ou *ſinge* proprement dit, & alongé dans le cynocéphale. Nous avons dit que l'orang-outang, le pithèque, le gibbon & le magot ſont les ſeuls animaux auxquels on doive appliquer le nom générique de *ſinge*, parce qu'ils ſont les ſeuls qui n'ont point de

(b) Race première des ſinges, ceux qui n'ont point de queue, & qui ont le muſeau court; 1.° Le ſinge. J'ai vu pluſieurs ſinges qui ne différoient entr'eux que par la grandeur; leur face, leurs oreilles & leurs ongles ſont aſſez ſemblables au viſage, aux oreilles & aux ongles de l'homme; le poil qui couvre tout leur corps, excepté les feſſes qui ſont nues, eſt mêlé de verdâtre & de jaunâtre; le verdâtre domine dans la partie ſupérieure du corps, & le jaunâtre dans la partie inférieure. . . . . Race ſeconde des ſinges, ceux qui n'ont point de queue, & qui ont le muſeau alongé; 1.° le ſinge cynocéphale, il ne diffère du ſinge, que par ſon muſeau alongé, comme celui d'un chien, d'ailleurs il lui reſſemble en tout. J'en ai vu pluſieurs qui ne différoient entr'eux que par la grandeur, Briſſ. *regn. anim.* pag. 189 & 191.

queue, & les seuls qui marchent plus volontiers & plus souvent sur deux pieds que sur quatre : l'orang-outang & le gibbon sont très-différens du pithèque & du magot ; mais comme ceux-ci se ressemblent en tout, à l'exception de la grandeur des mâchoires & de la grosseur des dents canines, ils ont souvent été pris l'un pour l'autre ; on les a toujours indiqués par le nom commun de *singe*, & même dans les langues où il y a un nom pour les singes sans queue, & un autre nom pour les singes à queue, on n'a pas distingué le pithèque du magot ; on les appelle tous deux du même nom *aff*, en Allemand ; *ape*, en Anglois : ce n'est que dans la langue Grecque que ces deux animaux ont eu chacun leur nom ; encore le mot *cynocéphale* est plutôt une dénomination adjective qu'un substantif propre, & c'est par cette raison que nous ne l'avons pas adopté.

Il paroît par les témoignages des Anciens, que le pithèque est le plus doux, le plus docile de tous les singes qui leur étoient connus, & qu'il étoit commun en Asie aussi-bien que dans

la Lybie & dans les autres provinces de l'Afrique, qui étoient fréquentées par les Voyageurs Grecs & Romains; c'eſt ce qui me fait préſumer qu'on doit rapporter à cette eſpèce de ſinge les paſſages ſuivans de Léon l'Africain & de Marmol; ils diſent, que les ſinges à longue queue qu'on voit en Mauritanie, & que les Africains appellent *mones,* viennent du pays des Nègres, mais que les ſinges ſans queue ſont naturels & ſe trouvent en très-grande quantité dans les montagnes de Mauritanie, de Bugie & de Conſtantine; « ils ont, dit Marmol, les pieds, les » mains, & s'il faut ainſi dire, le viſage » de l'homme, avec beaucoup d'eſprit » & de malice; ils vivent d'herbes, de » blé & de toutes ſortes de fruits qu'ils » vont en troupes dérober dans les » jardins ou dans les champs, mais » avant que de ſortir de leur fort il y » en a un qui monte ſur une éminence, » d'où il découvre toute la campagne, » & quand il ne voit paroître perſonne, » il fait ſigne aux autres par un cri » pour les faire ſortir & ne bouge de

là, tandis qu'ils ſont dehors; mais « ſitôt qu'il voit venir quelqu'un, il jette « de grands cris, & ſautant d'arbre en « arbre tous ſe ſauvent dans les mon- « tagnes; c'eſt une choſe admirable que « de les voir fuir, car les femelles portent « ſur leur dos quatre ou cinq petits & « ne laiſſent pas avec cela de faire de « grands ſauts de branche en branche; « il s'en prend quantité par diverſes « inventions quoiqu'ils ſoient fort fins; « quand ils deviennent farouches, ils « mordent, mais pour peu qu'on les « flatte ils s'apprivoiſent aiſément; ils « font grand tort aux fruits & au blé, « parce qu'ils ne font autre choſe que « de cueillir, couper & jeter par terre, « ſoit qu'il ſoit mûr ou non, & en « perdent beaucoup plus qu'ils n'en « mangent & qu'ils n'en emportent; « ceux qui ſont apprivoiſés font des « choſes incroyables, imitant l'homme « en tout ce qu'ils voient *(c)* ». Kolbe rapporte les mêmes faits à peu près au ſujet des ſinges du cap de Bonne-eſpérance; mais on voit par la figure

(c) L'Afrique de Marmol, *tome I, page 57.*

& la description qu'il en donne, que ces singes sont des babouins, qui ont une queue courte, le museau alongé, les ongles pointus, &c. & qu'ils sont aussi beaucoup plus gros & plus forts que ces singes de Mauritanie *(d)*: on peut donc présumer que Kolbe a copié le passage de Marmol, & appliqué aux babouins du Cap les habitudes naturelles des pithèques de Mauritanie.

Le pithèque, le magot & le babouin que nous avons appelé *papion*, étoient tous trois connus des Anciens; aussi ces animaux se trouvent dans l'Asie mineure, en Arabie, dans la haute Égypte & dans toute la partie septentrionale de l'Afrique; on pourroit donc aussi appliquer ce passage de Marmol à tous trois; mais il est clair qu'il ne convient pas au babouin, puisqu'il y est dit que ces singes n'ont point de queue; & ce qui me fait présumer que ce n'est pas du magot, mais du pithèque dont cet Auteur a parlé, c'est que le magot n'est pas aisé à apprivoiser, qu'il ne produit ordinairement que deux petits & non pas

(d) Voyez ci-après l'article du papion.

quatre ou cinq comme le dit Marmol: au lieu que le pithèque qui eſt plus petit doit en produire davantage; d'ailleurs il eſt plus doux & plus docile que le magot qui ne s'apprivoiſe qu'avec peine & ne ſe prive jamais parfaitement: je me ſuis convaincu par toutes ces raiſons, que ce n'eſt point au magot, mais au pithèque qu'il faut appliquer ce paſſage des Auteurs Africains; il en eſt de même de celui de Rubruquis, où il eſt fait mention des ſinges du Cathay, il dit « qu'ils ont en toutes choſes la forme & les façons des hommes.... « qu'ils ne ſont pas plus hauts qu'une « coudée & tout couverts de poils; qu'ils « habitent dans des cavernes; que pour « les prendre on y porte des boiſſons « fortes & enivrantes.... qu'ils viennent « tous enſemble goûter de ce breuvage, « en criant *chinchin*, dont on leur a « donné le nom de *chinchin*, & qu'ils « s'enivrent ſi bien qu'ils s'endorment; « en ſorte que les chaſſeurs les prennent « aiſément *(e)* ». Ces caractères ne conviennent qu'au pithèque & point du

(e) Relation de Rubruquis, *page 176 & ſuiv.*

tout au magot : nous avons eu celui-ci vivant, & nous ne l'avons jamais entendu crier *chinchin ;* d'ailleurs il a beaucoup plus d'une coudée de hauteur & reſſemble moins à l'homme que ne le dit l'Auteur ; nous avons eu les mêmes raiſons pour appliquer au pithèque & non point au magot la figure & l'indication de Proſper Alpin, par laquelle il aſſure que les petits ſinges ſans queue qu'il a vus en Égypte s'apprivoiſent plus vîte & plus aiſément que les autres, qu'ils ont plus d'intelligence & d'induſtrie, & qu'ils ſont auſſi plus gais & plus plaiſans que tous les autres ; or le magot eſt d'une groſſe & aſſez grande taille, il eſt mauſſade, triſte, farouche & ne s'apprivoiſe qu'à demi ; les caractères que donne ici Proſper Alpin à ſon ſinge ſans queue, ne conviennent donc en aucune manière au magot & ne peuvent appartenir à un autre animal qu'au pithèque.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le pithèque n'a point de queue, il n'a point les dents canines plus grandes

à proportion que celles de l'homme, il a la face plate, les ongles plats auſſi, & arrondis comme ceux de l'homme; il marche ſur ſes deux pieds, il a environ une coudée, c'eſt-à-dire, tout au plus un pied & demi de hauteur; ſon naturel eſt doux, & on l'apprivoiſe aiſément. Les Anciens ont dit que la femelle eſt ſujette à l'écoulement périodique, & l'analogie ne nous permet pas d'en douter.

LE GIBBON (a).

LE Gibbon se tient toujours debout, lors même qu'il marche à quatre pieds, parce que ses bras sont aussi longs que son corps & ses jambes ; nous l'avons vu vivant, il n'avoit pas trois pieds de hauteur, mais il étoit jeune, il étoit en captivité : ainsi l'on doit présumer qu'il n'avoit pas encore acquis toutes ses

(a) Gibbon, c'est le nom sous lequel M. Dupleix nous a donné ce singe qu'il avoit apporté des Indes orientales ; j'ai d'abord cru que ce mot étoit Indien, mais en faisant des recherches sur la Nomenclature des singes, j'ai trouvé dans une note de Dalechamp sur Pline, que Strabon a désigné le *Cephus* par le mot *Keipon*, dont il est probable qu'on a fait *Guibon*, *Gibbon*. Voici le passage de Pline, avec la note de Dalechamp : *Pompeii magni, primùm ludi ostenderunt ex Æthiopiâ quas vocant* cephos* *quarum pedes posteriores pedibus humanis & cruribus, priores manibus fuere similes; hoc animal postea Roma non vidit.*

* *(Cephos) Strabo.* lib. 15. Κεῖπον *vocat, esseque tradit facie satyro similem. Dal.* Plin. *Hist. nat.* lib. VIII, cap. XIX. *Nota.* Il me paroît que le *Cebus* des Grecs, & le *Cephus* de Pline, qu'on doit prononcer *Kebus* & *Kephus* pourroient bien venir originairement de *Koph* ou *Kophin*, qui en Hébreu & en Chaldéen est le nom du singe.

dimenſions, & que dans l'état de nature, lorſqu'il eſt adulte, il parvient au moins à quatre pieds de hauteur : il n'a nulle apparence de queue ; mais le caractère qui le diſtingue évidemment des autres ſinges, c'eſt cette prodigieuſe grandeur de ſes bras qui ſont auſſi longs que le corps & les jambes pris enſemble, en ſorte que l'animal étant debout ſur ſes pieds de derrière, ſes mains touchent encore à terre & qu'il peut marcher à quatre pieds, ſans que ſon corps ſe penche ; il a tout autour de la face un cercle de poil gris, de manière qu'elle ſe préſente comme ſi elle étoit environnée d'un cadre rond, ce qui donne à ce ſinge un air très-extraordinaire ; ſes yeux ſont grands, mais enfoncés, ſes oreilles nues & bien bordées, ſa face eſt aplatie, de couleur tannée & aſſez ſemblable à celle de l'homme : le gibbon eſt après l'orang-outang & le pithèque, celui qui approcheroit le plus de la figure humaine, ſi la longueur exceſſive de ſes bras ne le rendoit pas difforme ; car dans l'état de nature l'homme auroit auſſi une mine bien étrange ; les cheveux

& la barbe, s'ils étoient négligés, formeroient autour de ſon viſage un cadre de poil aſſez ſemblable à celui qui environne la face du gibbon.

Ce ſinge nous a paru d'un naturel tranquille, & de mœurs aſſez douces, ſes mouvemens n'étoient ni trop bruſques ni trop précipités, il prenoit doucement ce qu'on lui donnoit à manger; on le nourriſſoit de pain, de fruits, d'amandes, &c. Il craignoit beaucoup le froid & l'humidité, & il n'a pas vécu long-temps hors de ſon pays natal: il eſt originaire des Indes orientales, particulièrement des terres de Coromandel, de Malaca & des îles Moluques *(b)*. Il

(b) Le P. le Comte dit avoir vu aux Moluques une eſpèce de ſinge, marchant naturellement ſur ſes deux pieds, ſe ſervant de ſes bras comme un homme, le viſage à peu près comme celui d'un Hottentot, mais le corps tout couvert d'une eſpèce de laine grife, étant exactement comme un enfant & exprimant parfaitement ſes paſſions & ſes appétits; il ajoute que ces ſinges ſont d'un naturel très-doux, que pour montrer leur affection aux perſonnes qu'ils connoiſſent, ils les embraſſent & les baiſent avec des tranſports ſinguliers; que l'un de ces ſinges qu'il a vu avoit au moins quatre pieds de hauteur, qu'il étoit extrêmement adroit & encore

paroît qu'il se trouve aussi dans des provinces moins méridionales, & qu'on doit rapporter au gibbon, le singe du royaume de Gannaure frontière de la Chine, que quelques Voyageurs ont indiqué sous le nom de *fefe (c)*; au reste cette espèce varie pour la grandeur & pour les couleurs du poil, il y en a deux au Cabinet, dont le second quoiqu'adulte est bien plus petit que le premier, & n'a que du brun dans tous les endroits où l'autre a du noir; mais comme ils se ressemblent parfaitement

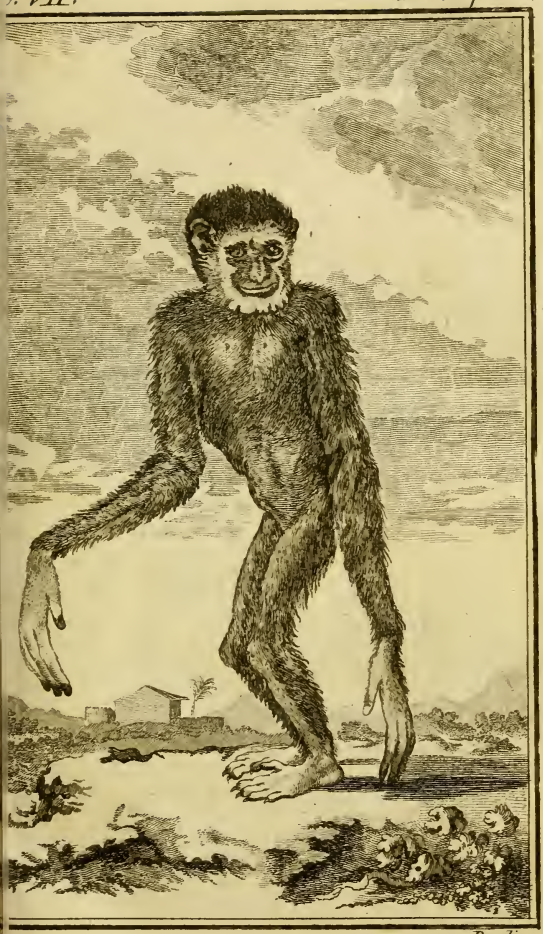
plus agile. *Mémoires sur la Chine, par Louis le Comte, page 510.*

(c) Dans le royaume de Gannaure, frontière de la Chine, il se trouve un animal qui est fort rare, qu'ils nomment *Fefé;* il a presque la forme humaine, les bras fort longs, le corps noir & velu, marche fort légèrement & fort vîte. *Recueil des Voyages, &c. Rouen, 1716, tome III, page 168. NOTA.* 1.° Ce caractère des bras fort longs n'appartient qu'à ce singe, & par conséquent indique assez clairement que le Fefé est le même que le Gibbon. *Nota.* 2.° On peut présumer que le mot *fefé* vient de *jefef* ou *sefef*, nom du babouin dans les provinces de l'Afrique, voisines de l'Arabie, & qu'on a transféré ce nom du babouin au gibbon; car le babouin n'a pas les bras plus longs que les autres singes.

à tous autres égards, nous ne doutons pas qu'ils ne ſoient tous deux d'une ſeule & même eſpèce.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le gibbon n'a point de queue, il a les feſſes pelées avec de légères callo-ſités; ſa face eſt plate, brune & environnée tout autour d'un cercle de poils gris; il a les dents canines plus grandes à proportion que celles de l'homme; il a les oreilles nues, noires & arrondies, le poil brun ou gris ſuivant l'âge ou la race; les bras exceſſivement longs: il marche ſur ſes deux pieds de derrière, il a deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur. La femelle eſt ſujette, comme les femmes, à un écoulement périodique de ſang.



B. dir.

LE GRAND GIBBON.

B. dir.

LE PETIT GIBBON.

LE MAGOT (a).

CET animal eſt de tous les Singes, c'eſt-à-dire, de tous ceux qui n'ont point

(a) *Magot*, nom ancien de ce Singe en françois, & que nous avons adopté. *Momenet*, ſelon Jonſton; on l'a auſſi appelé *Tartarin*, parce qu'il eſt fort commun dans la Tartarie méridionale.

Cynocephalos. Ariſtotelis. *Hiſt. anim.* lib. II, cap. VIII.

Cynocephalus primus. Jonſton, *fig.* tab. LIX.

Cynocephalus alter. Proſp. Alpin. *Ægypt.* vol. II, pag. 241, *fig.* tab. XVI.

Simia cynocephala omnibus unguibus planis & rotundatis.... Le ſinge cynocéphale. Briſſ. *Regn. anim.* pag. 191. *Nota.* Il nous paroît que M. Briſſon s'eſt trompé ſur la forme des ongles de ce ſinge: il eſt vrai que ceux des pouces des pieds de devant & des pieds de derrière ſont plats & arrondis à peu près comme ceux de l'homme; mais les ongles des autres doigts ſont courbés en forme de gouttière renverſée.

Sylvanus, ſimia ecaudata clunibus tuberoſocalloſis. Cercopithecus, Jonſton, *quad.* tab. LIX, *fig.* 5. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 25. *Nota.* Il nous paroît que M. Linnæus s'eſt trompé en rapportant cet animal au *Cercopithecus* de Jonſton, c'eſt plutôt le *Cynocephalus* de la même planche; mais il eſt

de queue *(b)*, celui qui s'accommode le mieux de la température de notre climat: nous en avons nourri un pendant pluſieurs années; l'été il ſe plaiſoit à l'air, & l'hiver on pouvoit le tenir dans une chambre ſans feu. Quoiqu'il ne fût pas délicat, il étoit toujours triſte & ſouvent mauſſade; il faiſoit également la grimace pour marquer ſa colère ou montrer ſon appétit: ſes mouvemens étoient bruſques, ſes manières groſſières & ſa phyſionomie encore plus laide que ridicule; pour peu qu'il fût agité de paſſion il montroit & grinçoit les dents en remuant la mâchoire; il rempliſſoit les poches de ſes joues de tout ce qu'on lui donnoit, & il mangeoit généralement de tout, à l'exception de la viande crue.

vrai qu'on pourroit regarder ce *Cynocephalus* & ce *Cercopithecus* comme le même animal, ſi le poil de ce dernier n'étoit pas trop épais & trop long.

(b) Nota. Il eſt certain que ce ſinge eſt ſans queue, quoiqu'il en ait une légère apparence formée par un petit appendice de peau d'environ un demi-pouce de longueur, qui ſe trouve au-deſſus de l'anus; mais cet appendice n'eſt point une queue avec des vertèbres, ce n'eſt qu'un bout de peau qui ne tient pas même plus particulièrement au coccix que le reſte de la peau.

du fromage & d'autres choſes fermentées : il aimoit à ſe jucher pour dormir, ſur un barreau, ſur une patte de fer; on le tenoit toujours à la chaîne, parce que malgré ſa longue domeſticité, il n'en étoit pas plus civiliſé, pas plus attaché à ſes maîtres; il avoit apparemment été mal éduqué : car j'en ai vu d'autres de la même eſpèce, qui en tout étoient mieux, plus connoiſſans, plus obéiſſans, même plus gais & aſſez dociles pour apprendre à danſer, à geſticuler en cadence, & à ſe laiſſer tranquillement vêtir & coiffer.

Ce ſinge peut avoir deux pieds & demi ou trois pieds de hauteur lorſqu'il eſt debout ſur ſes jambes de derrière; la femelle eſt plus petite que le mâle, il marche plus volontiers à quatre pieds qu'à deux : lorſqu'il eſt en repos, il eſt preſque toujours aſſis & ſon corps porte ſur deux callosités très-éminentes qui ſont ſituées au bas de la région où devroient être les feſſes; l'anus eſt plus élevé, ainſi il eſt aſſis plus bas que ſur le cul : auſſi ſon corps eſt plus incliné que celui d'un homme aſſis; il diffère

du *pithèque* ou *ſinge* proprement dit; 1.° en ce qu'il a le muſeau gros & avancé comme un dogue, au lieu que le pithèque a la face aplatie; 2.° en ce qu'il a de longues dents canines, tandis que le pithèque ne les a pas plus longues à proportion que l'homme; 3.° en ce qu'il n'a pas les ongles des doigts auſſi plats & auſſi arrondis, & enfin parce qu'il eſt plus grand, plus trapu & d'un naturel moins docile & moins doux.

Au reſte, il y a quelques variétés dans l'eſpèce du magot; nous en avons vu de différentes grandeurs & de poils plus ou moins foncés & plus ou moins fournis; il paroît même que les cinq animaux dont Proſper Alpin a donné les figures & les indications ſous le nom de *cynocéphales (c)*, ſont tous cinq des magots, qui ne diffèrent que par la grandeur & par quelques autres caractères trop légers pour qu'on doive en faire des eſpèces diſtinctes & ſéparées. Il paroît auſſi que l'eſpèce en eſt aſſez généralement répandue dans tous les

(c) Proſp. Alpin. *Hiſt. nat. Ægypt.* lib. IV tab. XV, *fig.* 1; tab. XVI, XVII, XVIII & XIX.

climat

climats chauds de l'ancien continent, & qu'on la trouve également en Tartarie, en Arabie, en Éthiopie, au Malabar *(d)*, en Barbarie, en Mauritanie & jusque dans les terres du cap de Bonne-espérance *(e)*.

(d) La troisième espèce de singe au Malabar est de couleur cendrée, sans queue, ou n'en ayant qu'une très-courte ; elle est familière, apprend aisément tout ce qu'on lui enseigne... on m'en avoit donné un, je m'avisai un jour de le battre, à ses cris, il en accourut une si grande quantité de sauvages, que crainte d'accident, je lui rendis sa liberté. *Voyage du P. Vincent Marie*, chap. XIII, page 405. *Trad. par M. le Marquis de Montmirail.*

(e) C'est vraisemblablement de cette espèce de singe dont parle Robert Lade, dans les termes suivans. « On nous fit traverser une grande montagne dans les terres du cap de Bonne-espérance, sur laquelle nous primes plaisir à chasser le gros singes qui y sont en abondance..... « Je ne puis représenter toutes les souplesses de ces animaux que nous poursuivions, ni avec combien de légèreté & d'impudence, ils revenoient sur leurs pas après avoir pris la fuite devant nous; quelquefois ils se laissoient approcher de si près & à si peu de distance, que m'arrêtant vis-à-vis d'eux pour prendre mes mesures, je me croyois presque certain de les saisir, mais d'un seul saut ils s'élançoient à dix pas de moi, en montant avec la même agilité sur un arbre; ils demeuroient ensuite tranquilles à nous regarder comme s'ils

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le magot n'a point de queue, quoiqu'il ait un petit bout de peau qui en ait l'apparence, il a des abajoues, de grosses callosités proéminentes sur les fesses; des dents canines beaucoup plus longues à proportion que celles de l'homme; la face relevée par le bas en

» eussent pris plaisir à se faire un spectacle de notre » étonnement; il y en avoit de si gros que si » notre Interprète ne nous eût pas assuré qu'ils » n'étoient pas d'une férocité dangereuse, notre » nombre ne nous auroit pas paru suffisant pour » nous garantir de leurs insultes; comme il nous » auroit été inutile de les tuer nous ne fimes aucun » usage de nos fusils: mais le Capitaine s'étant » avisé d'en coucher en joue un fort gros qui étoit » monté au sommet d'un arbre, après nous avoir » long-temps fatigué à le poursuivre; cette espèce de » menace dont il se souvenoit peut-être d'avoir vu » quelquefois l'exécution sur quelques-uns de ses » semblables, lui causa tant de frayeur, qu'il tomba » presqu'immobile à nos pieds, & dans l'étourdisse- » ment de sa chute nous n'eumes aucune peine à le » prendre; cependant lorsqu'il fut revenu à lui, nous » eumes besoin de toute notre adresse & de tous nos » efforts pour le conserver, en lui liant étroitement » les pattes; il se défendoit encore par ses morsures, » ce qui nous mit dans la nécessité de lui couvrir la tête & de la serrer avec nos mouchoirs ». *Voyage traduit de l'Anglois, tome I, pages 80 & 81.*

B. dir.

LE MAGOT.

B. dir.

MAGOT.

forme de muſeau, ſemblable à celui du dogue. Il a du duvet ſur la face; du poil brun-verdâtre ſur le corps & jaune-blanchâtre ſous le ventre. Il marche ſur ſes deux pieds de derrière & plus ſouvent à quatre, il a trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur, & il paroît qu'il y a dans cette eſpèce des races qui ſont encore plus grandes. Les femelles ſont, comme les femmes, ſujettes à un écoulement périodique de ſang.

LE PAPION (a).

OU BABOUIN *proprement dit.*

DANS l'Homme, la physionomie trompe, & la figure du corps ne décide pas de la forme de l'ame; mais

(a) Papion, mot dérivé de *Papio*, nom de cet animal en latin moderne, & que nous avons adopté pour le distinguer des autres Babouins. *Baboon*, en Anglois; *Pavyon*, en Allemand; *Choac-kama*, au cap de Bonne-espérance, selon Kolbe.

Papio. Gesner. Icon. *Quad.* pag. 76, *fig.* ibid. *NOTA.* 1.° Cette figure donnée par Gesner a été copiée par Aldrovande. *Quad. digit. pag. 260*, & par Jonston. *Quad.* tab. 61, sub nomine *papio primus. NOTA.* 2.° Gesner s'est beaucoup trompé en prenant cet animal pour l'Hyæne.

Babouin. Kolbe. *Description du cap de Bonne-espérance, tome III, page 63, figure 2.* Cette figure donnée par Kolbe est encore plus mauvaise que celle de Gesner, & cependant ce sont les deux seuls Auteurs qui aient donné la figure de cet animal.

Papio. Le *Babouin.* Briss. *regn. anim.* pag. 192.

Sphinx. *Simia semicaudata, ore vibrissato, unguibus acuminatis.* Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 25. *Nota.* M. Linnæus s'est trompé en donnant des moustaches, comme caractère distinctif à cet animal, c'est probablement d'après la figure de Gesner

dans les animaux, on peut juger du naturel par la mine, & de tout l'intérieur par ce qui paroît au dehors : par exemple, en jetant les yeux sur nos Singes & nos Babouins, il est aisé de voir que ceux-ci doivent être plus sauvages, plus méchans que les autres ; il y a les mêmes différences, les mêmes nuances dans les mœurs que dans les figures. L'orang-outang qui ressemble le plus à l'homme, est le plus intelligent, le plus grave, le plus docile de tous; le magot, qui commence à s'éloigner de la forme humaine, & qui approche par le museau & par les dents canines de celle des animaux, est brusque, désobéissant & maussade ; & les babouins, qui ne ressemblent plus à l'homme que par les mains, & qui ont une queue, des ongles aigus, de gros museaux, &c. ont l'air de bêtes féroces, & le sont en effet ; j'ai vu vivant celui dont nous donnons ici la figure, il n'étoit point hideux,

qu'il a pris cet indice, & cette figure pèche en cela ; car dans le réel le babouin n'a point de moustaches. *Voyez la figure que nous en avons fait dessiner d'après l'animal vivant.*

& cependant il faiſoit horreur: grinçant continuellement les dents, s'agitant, ſe débattant avec colère ; on étoit obligé de le tenir enfermé dans une cage de fer, dont il remuoit ſi puiſſamment les barreaux avec les mains, qu'il inſpiroit de la crainte aux ſpectateurs; c'eſt un animal trapu, dont le corps ramaſſé & les membres nerveux indiquent la force & l'agilité, qui couvert d'un poil épais & long paroît encore beaucoup plus gros qu'il n'eſt; mais, qui dans le réel, eſt ſi puiſſant & ſi fort qu'il viendroit aiſément à bout d'un ou de pluſieurs hommes, s'ils n'étoient point armés *(b)* : d'ailleurs, il paroît continuellement excité par cette paſſion, qui rend furieux les animaux les plus doux ; il eſt inſolemment lubrique, &

(b) C'eſt à cette eſpèce qu'il faut rapporter l'animal appelé *tré tré tré tré* à Madagaſcar ; il eſt (dit Flaccourt) gros comme un veau de deux ans, il a la tête ronde, & une face d'homme, les pieds de devant & de derrière comme un ſinge, le poil friſotté, la queue courte, les oreilles comme celles de l'homme ; il reſſemble au *tamach* décrit par Ambroiſe Paré : c'eſt un animal ſolitaire, les gens du pays en ont grand peur. *Voyage à Madagaſcar, page 151.*

affecte de se montrer en cet état, de se toucher, de se satisfaire seul aux yeux de tout le monde; & cette action, l'une des plus honteuses de l'humanité, & qu'aucun animal ne se permet, copiée par la main du babouin, rappelle l'idée du vice, & rend abominable l'aspect de cette bête que la Nature paroît avoir particulièrement vouée à cette espèce d'impudence; car dans tous les autres animaux, & même dans l'homme, elle a voilé ces parties; dans le babouin au contraire elles sont tout-à-fait nues & d'autant plus évidentes que le corps est couvert de longs poils; il a de même les fesses nues & d'un rouge couleur de sang, les bourses pendantes, l'anus découvert, la queue toujours levée; il semble faire parade de toutes ces nudités, présentant son derrière plus souvent que sa tête, sur-tout dès qu'il aperçoit des femmes pour lesquelles il déploie une telle effronterie, qu'elle ne peut naître que du desir le plus immodéré *(c)*. Le

(c) Papio, animal ad libidinem pronum, cum mulieres videt alacritatem suam ostendit . . . . . Papio quem vidi vivum, ad nutum haud secus, atque caput reliqua

magot & quelques autres ont bien les mêmes inclinations, mais comme ils ſont plus petits & moins pétulans, on les rend modeſtes à coups de fouet, au lieu que le babouin eſt non-ſeulement incorrigible ſur cela, mais intraitable à tous autres égards.

Quelque violente que ſoit la paſſion de ces animaux, ils ne produiſent pas dans les pays tempérés; la femelle ne fait ordinairement qu'un petit qu'elle porte entre ſes bras & attaché, pour ainſi dire, à ſa mamelle; elle eſt ſujette, comme la femme, à l'évacuation périodique, & cela lui eſt commun avec toutes les autres femelles de ſinges qui

animalia, anum vertebat frequentius populo oſtentans. Geſner. Icon. *Quad. pag. 77.* — Il y a aux Philippines des babouins très-lubriques, qui ne permettent pas aux femmes de s'éloigner de leurs maiſons. *Voyage de Gemelli Careri, tome V, page 409.* — Les babouins n'ont point de poils ſur les feſſes, elles ſont ſi pleines de cicatrices & d'égratignures, qu'il ſemble n'y avoir pas même de peau: ce ſont des animaux d'une laſciveté inexprimable. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, page 59.* — Papio, *animal libidinoſum, faminis facilè vim infert.* Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 25.

ont les fesses nues ; au reste, ces babouins, quoique méchans & féroces, ne sont pas du nombre des animaux carnassiers, ils se nourrissent principalement de fruits, de racines & de grains ; ils se réunissent *(d)* & s'entendent pour piller

(d) Les babouins aiment passionnément les raisins, les pommes & en général les fruits qui croissent dans les jardins..... Leurs dents & leurs griffes les rendent redoutables aux chiens, qui ne les vainquent qu'avec peine, à moins que quelque excès de raisin ne les ait rendus roides & engourdis.... J'ai vu qu'ils ne mangent ni poisson ni viande, si elle n'a été premièrement cuite & qu'elle ne soit accommodée de la manière dont les hommes la mangent, & qu'ils avalent fort avidement de la viande ou du poisson bien apprêtés..... Voici la manière dont ils pillent un verger, un jardin ou une vigne : ils sont pour l'ordinaire ces expéditions en troupes ; une partie entre dans l'enclos, tandis qu'une autre partie reste sur la cloison en sentinelle, pour avertir de l'approche de quelque danger ; le reste de la troupe est placé au dehors du jardin à une distance médiocre les uns des autres, & forme ainsi une ligne qui tient depuis l'endroit du pillage jusqu'à celui du rendez-vous ; tout étant ainsi disposé, les babouins commencent le pillage, & jettent à ceux qui sont sur la cloison les melons, les courges, les pommes, les poires, &c. à mesure qu'ils les cueillent ; ceux qui sont sur la cloison jettent ces fruits à ceux qui sont au bas, & ainsi de suite tout le long de la ligne, qui pour l'ordinaire finit sur quelque montagne ; ils sont si adroits, & ils ont

les jardins, ils ſe jettent les fruits de main en main, & par-deſſus les murs & font de grands dégâts dans toutes les terres cultivées.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le papion a des abajoues, & de larges calloſités ſur les feſſes, qui ſont nues & de couleur de ſang; il a la queue arquée & de ſept ou huit pouces de long; les dents canines, beaucoup plus longues & plus groſſes à proportion que celles de l'homme; le muſeau très-gros & très-long, les oreilles nues, mais point bordées, le corps maſſif & ramaſſé, les membres gros & courts, les parties génitales nues & couleur de chair; le poil long & touffu, d'un brun rouſsâtre & de couleur aſſez uniforme ſur tout le corps; il marche plus ſouvent

la vue ſi prompte & ſi juſte, que rarement ils laiſſent tomber ces fruits à terre en ſe les jetant les uns aux autres: tout cela ſe fait dans un profond ſilence & avec beaucoup de promptitude. Lorſque les ſentinelles aperçoivent quelqu'un, elles pouſſent un cri; à ce ſignal, toute la troupe s'enfuit avec une vîteſſe étonnante. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, pages 57 & ſuiv.*

B. dir.

GRAND PAPION.

B. dir.

PETIT PAPION.

à quatre qu'à deux pieds, il a trois ou quatre pieds de hauteur lorsqu'il est debout; il paroît qu'il y a dans cette espèce des races encore plus grandes & d'autres beaucoup plus petites. Le babouin que nous avons fait représenter est de la petite espèce, nous l'avons soigneusement comparé au grand *Babouin* ou *Papion*, & nous n'avons remarqué d'autres différences entr'eux que celle de la grandeur, & cette différence ne venoit pas de celle de l'âge; car le petit babouin nous a paru adulte comme le grand. Les femelles sont sujettes comme les femmes, à un écoulement périodique.

LE MANDRILL (a).

CE Babouin est d'une laideur désagréable & dégoûtante; indépendamment de son nez tout plat ou plutôt de deux

(a) Mandrill, nom que les Anglois qui fréquentent la côte de Guinée, ont donné à cet animal, & que nous avons adopté.

Espèce singulière, que les Blancs de ce pays de Guinée appellent *mandrill*. Je ne saurois trop dire l'origine de ce nom, que je n'avois jamais entendu auparavant; ceux même qui le nomment ainsi n'en peuvent indiquer la raison, à moins que ce ne soit à cause de la ressemblance de cet animal avec l'homme, pendant qu'il n'en a point du tout avec le singe. *(Man*, en Anglois, veut dire *homme)*. *Nouveau Voyage de Guinée, par Smith.* Paris, 1751, *tome I, page 104.*

Cercopithecus *cynocephalus parte corporis anteriore longis pilis obsita naso violaceo nudo*, le *Magot* ou *Tartarin.* Brisson, *reg. anim.* pag. 214. *Nota.* Il me paroît que M. Brisson s'est trompé, 1.° en donnant à ce singe le nom de *magot* ou de *tartarin* qu'il auroit dû appliquer à son singe cynocéphale; 2.° en rapportant cet animal au *cynocephalus* de Gesner. Icon. *fig. pag. 93*, au *cynocephalus secundus* de Jonston, *pag. 100, tab. 59*, & au *cynocephalus* de Clusius. *Exotic, page 370;* car les figures de ces trois Auteurs ne ressemblent point au babouin dont il est ici question, qu'il est cependant

naſeaux dont découle continuellement une morve qu'il recueille avec la langue; indépendamment de ſon très-gros & long muſeau, de ſon corps trapu, de ſes feſſes couleur de ſang & de ſon anus apparent, & placé, pour ainſi dire, dans les lombes; il a encore la face violette & ſillonnée des deux côtés, de rides profondes & longitudinales qui en augmentent beaucoup la triſteſſe & la difformité; il eſt auſſi plus grand & peut-être plus fort que le papion, mais il eſt en même temps plus tranquille & moins féroce, nous donnons ici la figure du mâle & de la femelle que nous avons vus vivans; ſoit qu'ils euſſent été mieux éduqués, ou que naturellement ils ſoient plus doux que le papion, ils nous ont paru plus traitables & moins impudens ſans être moins déſagréables.

Cette eſpèce de babouin ſe trouve à

aiſé de diſtinguer de tous les autres par les ſillons longitudinaux qu'il a ſur la face, & que M. Briſſon indique lui-même dans les termes ſuivans: « Son nez, dit il, eſt fort gros, dénué de poils, cannelé ſelon ſa longueur, & d'une couleur violette ». Or ces caractères ne conviennent point au cynocéphale de Cluſius, de Geſner & de Jonſton,

la côte d'Or & dans les autres provinces méridionales de l'Afrique, où les Nègres l'appellent *boggo* & les Européens *mandrill ;* il paroît qu'après l'orang-outang, c'eſt le plus grand de tous les ſinges & de tous les babouins. Smith *(b)*, raconte qu'on lui fit préſent d'une femelle man-

(b) Le corps du mandrill, lorſqu'il a pris ſa croiſſance, eſt auſſi gros en circonférence que celui d'un homme ordinaire, les jambes ſont beaucoup plus courtes, & les pieds plus longs; les bras & les mains ſont dans la même proportion, la tête eſt d'une groſſeur monſtrueuſe; la face large & plate, ſans autres poils qu'aux ſourcils, le nez eſt fort petit, la bouche large & les lèvres ſont très-minces; la face qui eſt couverte d'une peau blanche, eſt d'une laideur effroyable & toute ridée; les dents ſont larges & fort jaunes; les mains ſont ſans poil; tout le reſte du corps, à l'exception du viſage & des mains, eſt couvert de poil long & noir comme celui de l'ours; ces animaux ne marchent jamais ſur les quatre pattes comme les guenons; quand on les tourmente, ils crient préciſément comme les enfans: on prétend que les mâles cherchent ſouvent à violer les femmes blanches, quand ils les rencontrent ſeules dans les bois; ils ont preſque toujours le nez morveux, & ſe plaiſent à faire entrer la morve dans la bouche.... On me fit préſent à Skerbro d'un de ces mandrills: les gens du pays les appellent *boogoc;* c'étoit une femelle qui n'avoit que ſix mois, mais elle étoit déjà plus groſſe qu'un babouin, &c. *Nouveau voyage en Guinée, par Smith, traduit de*

drill, qui n'étoit âgée que de six mois, & qui étoit déjà aussi grande à cet âge qu'un babouin adulte: il dit aussi que ces mandrills marchent toujours sur deux pieds, qu'ils pleurent & qu'ils gémissent comme des hommes; qu'ils ont une violente passion pour les femmes, & qu'ils ne manquent pas de les attaquer avec succès lorsqu'ils les trouvent à l'écart.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le mandrill a des abajoues & des callosités sur les fesses; il a la queue

l'Anglois. Paris, 1751, *tome I, page 104.*
NOTA. Dans le même pays, l'on appelle donc *boogoc* ou *boggo* & *mandrill*, l'animal dont il est ici question, & l'on appelle aussi *pongo* & *drill*, *l'orang-outang*; ces noms se ressemblent, & sont vraisemblablement dérivés les uns des autres; & en effet le pongo & le boggo, ou si l'on veut, le drill & le mandrill ont plusieurs caractères communs; mais le premier est un singe sans queue & presque sans poil, qui a la face aplatie & ovale, au lieu que le second est un babouin avec une queue, de longs poils, & le museau gros & long. Le mot *man*, dans les langues Allemande, Angloise, &c. signifie l'*homme en général*; & le mot *drill*, dans le jargon de quelques-unes de nos provinces de France comme en Bourgogne, signifie un *homme rigoureux & libertin*; les payſans disent, *c'est un bon drill, c'est un maître drill.*

très-courte, & ſeulement de deux ou trois pouces de long ; les dents canines beaucoup plus groſſes & plus longues à proportion que celles de l'homme ; le muſeau très-gros & très-long, & ſillonné des deux côtés de rides longitudinales, profondes & très-marquées ; la face nue & de couleur bleuâtre, les oreilles nues, auſſi-bien que le dedans des mains & des pieds ; le poil long, d'un brun-rouſsâtre ſur le corps, & gris ſur la poitrine & le ventre ; il marche ſur deux pieds plus ſouvent que ſur quatre ; il a quatre ou quatre pieds & demi de hauteur lorſqu'il eſt debout ; il paroît même qu'il y en a d'encore plus grands. Les femelles ſont ſujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

B. dir.

MANDRILL MALE.

B. dir.

MANDRILL FEMELLE.

L'OUANDEROU (a) ET LE LOWANDO (b).

QUOIQUE ces deux animaux nous paroissent être d'une seule & même espèce, nous n'avons pas laissé de leur

(a) *Ouanderou, Wanderu*, nom de cet animal à Ceylan, & que nous avons adopté.

Simia ex Ægypto Venetias deducta. Prosp. Alpin. *Vol. II*, pag. 245, tab. 20.

Ouanderou, sorte de singe à Ceylan, dont il paroît qu'il y a deux espèces. *Relation de Ceylan, par Knox, tome I, pages 105 & 111.* fig. *ibid.*

Cercopithecus niger barba incanâ promissâ, Wanderu *Zeylanensibus.* Ray, *Syst. quad.* pag. 158.

Silenus simia caudata, barbata, corpore nigro; barbâ niveâ, prolixâ. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 26. *Nota.* Il me paroît que M. Linnæus s'est trompé en rapportant à cet animal le *simia calliciches magnitudine cynocephalorum* de Prosper Alpin, *page 242*, c'est évidemment celui de la *page 245*, que nous venons d'indiquer; il ne faut, pour s'en assurer, que comparer la figure que nous en donnons ici, avec celle de Prosper Alpin.

Cercopithecus barbatus niger, barbâ incanâ, singe noir à barbe blanche. Briss. *reg. anim.* pag. 207. *Nota.* Il nous paroît que le singe indiqué par M. Brisson sous le nom *de singe noir d'Égypte, p. 209*, est le même que celui-ci, d'autant plus qu'il y

conſerver à chacun le nom qu'ils portent dans leur pays natal, à Ceylan, parce qu'ils forment au moins deux races diſtinctes & conſtantes; l'ouanderou a le corps couvert de poils bruns & noirs, avec une large chevelure & une grande barbe blanche, au contraire le lowando a le corps couvert de poils blanchâtres avec la chevelure & la barbe noires: il y a encore dans le même pays une troiſième race ou variété qui pourroit bien être la tige commune des deux autres, parce qu'elle eſt d'une couleur uniforme & entièrement blanche, corps chevelure & barbe: ces trois animaux ne ſont pas des ſinges, mais des babouins; ils en ont tous les caractères

rapporte celui de Proſper Alpin, *page 245*, qu nous avons cité ci-deſſus.

(b) Lowando, Elwandu, nom de cet animal, Ceylan, & que nous avons adopté. *Nota.* 1.° l nous paroît n'être qu'une variété de l'ouanderou *Nota.* 2.° Il nous paroît qu'il y a une ſeconde va riété dans ces animaux; l'ouanderou a le corps noi & la barbe griſe, le lowando a le corps gris & l barbe noire, & il y en a d'autres de même eſpèc qui ſont tout blancs, corps & barbe.

Simia alba ſeu incanis pilis barbâ nigrâ promiſſ Elwandum *Zeylanenſibus.* Ray, *Syſt. quad.* pag. 15

tant pour la figure que pour le naturel; ils ſont farouches & même un peu féroces; ils ont le muſeau alongé, la queue courte, & ſont à peu près de la même grandeur & de la même force que les papions, ils ont ſeulement le corps moins ramaſſé, & paroiſſent plus foibles des parties de l'arrière du corps: celui dont nous donnons la figure nous avoit été préſenté ſous une fauſſe dénomination, tant pour le nom que pour le climat. Les gens auxquels il appartenoit, nous dirent qu'il venoit du continent de l'Amérique méridionale, & qu'on l'appeloit *cayouvaſſou.* Je reconnus bientôt que ce mot *cayouvaſſou* eſt un terme braſilien qui ſe prononce *ſajououaſſou,* & qui ſignifie *ſapajou,* & que par conſéquent ce nom avoit été mal appliqué, puiſque tous les ſapajous ont de très-longues queues, au lieu que l'animal dont il eſt ici queſtion, eſt un babouin à queue très-courte; d'ailleurs, non-ſeulement cette eſpèce, mais même aucune eſpèce de babouin, ne ſe trouve en Amérique, par conſéquent on s'étoit auſſi trompé ſur

l'indication du climat, & cela arriv
aſſez ordinairement, ſur-tout à ce
Montreurs d'ours & de ſinges, qui
lorſqu'ils ignorent le climat & le noi
d'un animal, ne manquent pas de li
appliquer une dénomination étrangère
laquelle vraie ou fauſſe eſt égalemer
bonne pour l'uſage qu'ils en font. A
reſte, ces babouins-ouanderous, lor
qu'ils ne ſont pas domptés, ſont
méchans qu'on eſt obligé de les ten
dans une cage de fer, où ſouvent i
s'agitent avec fureur; mais lorſqu'on l
prend jeunes, on les apprivoiſe aiſ
ment, & ils paroiſſent même être plu
ſuſceptibles d'éducation que les autr
babouins: les Indiens ſe plaiſent à le
inſtruire, & ils prétendent que les autr
ſinges, c'eſt-à-dire les guenons, re
pectent beaucoup ces babouins, q
ont plus de gravité & plus d'intelligenc
qu'elles. Dans leur état de liberté *(c)*, i

(c) On trouve au Malabar quatre eſpèces de ſing
la première toute noir, le poil luiſant, avec u
barbe blanche qui lui ceint le menton, & qui
une palme & plus de longueur; les autres ſing
ont tant de reſpect pour cette eſpèce, qu'ils s'h
milient en ſa préſence comme s'ils étoient capab

nt extrêmement sauvages, & se tiennent ns les bois *(d)*. Si l'on en croit les Voya- eurs, ceux qui sont tout blancs sont s plus forts & les plus méchans de tous ; ; sont très-ardens pour les femmes, assez forts pour les violer lorsqu'ils les ouvent seules *(e)*, & souvent ils les ıtragent jusqu'à les faire mourir.

reconnoître en elle quelque supériorité ; les inces & les Grands estiment beaucoup ces singes barbe, qui paroissent avoir plus de gravité & ntelligence que les autres, on les éduque pour s cérémonies & des jeux, & ils s'en acquittent parfaitement, que c'est une chose admirable. *yage du Père Vincent Marie*, ch. XIII, p. 405, *duit par M. le Marquis de Monmirail.*

(d) A Ceylan il se trouve des singes aussi grands e nos épagneuls, qui ont le poil gris, le visage ir avec une grande barbe blanche d'une oreille à utre.... On en voit d'autres de la même gros- ır, mais d'une couleur différente ; ils ont le corps, visage & la barbe d'une blancheur éclatante ; te différence de couleur ne paroissant pas changer spèce, on les appelle également *ouanderous ;* ils isent peu de mal aux terres cultivées, & se nnent ordinairement dans les bois où ils ne vent que de feuilles & de bourgeons, mais quand les prend, ils mangent de tout. *Relation de tox*, tome I, pages 107 & 111..... *Histoire nérale des Voyages*, tome VIII, page 545.

(e) Les singes blancs, qui sont quelquefois aussi nds & aussi méchans que les plus gros dogues

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

L'ouanderou a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, la queue de ſept ou huit pouces de long, les dents canines plus longues & plus groſſes que celles de l'homme, le muſeau gros & alongé, la tête environnée d'une large crinière & d'une grande barbe de poils rudes, le corps aſſez long & aſſez mince par le bas; il y a dans cette eſpèce des races qui varient par la couleur du poil; les uns ont celui du corps noir & la barbe blanche; les autres ont le poil du corps blanchâtre & la barbe noire. Ils marchent à quatre pieds plus ſouvent qu'à deux, & ils ont trois pieds ou trois pieds & demi de hauteur lorſqu'ils ſont debout. Les femelles ſont ſujettes à l'écoulement périodique.

d'Angleterre, ſont plus dangereux que les noirs; ils en veulent principalement aux femmes, & ſouvent après leur avoir fait cent outrages; ils finiſſent par les étrangler. Quelquefois ils viennent juſqu'aux habitations, mais les Macacarois qui ſont très-jaloux de leurs femmes, n'ont garde de permettre l'entrée de leurs maiſons à de ſi méchans galans: ils les chaſſent à coups de bâton. *Deſcription du Macacar, page 50.*

B. dir.

L'OUANDEROU.

LE MAIMON (a).

LES Singes, les Babouins & les Guenons forment trois troupes, qui laissent entr'elles deux intervalles; le premier est rempli par le Magot, & le second par le Maimon: celui-ci fait la nuance entre les babouins & les guenons, comme le magot la fait entre les singes & les babouins; en effet, le maimon ressemble encore aux babouins par son gros & large museau, par sa queue courte & arquée; mais il en diffère & s'approche des guenons par sa taille qui est fort au-dessous de celle des babouins, & par la douceur de son naturel. M. Edwards nous a donné la figure & la description de cet animal

(a) Maimon. *Maimonet*, nom que l'on a donné dans les derniers siècles aux singes à queue courte, que nous avons appliqué à celui-ci en attendant qu'on soit informé du nom qu'il porte dans son pays natal, à Sumatra & dans les autres provinces de l'Inde méridionale.

Le singe à queue de cochon. *Glanures d'Edwards, page 8, fig. ibid.*

ſous la dénomination de *ſinge à queue de cochon*, ce caractère particulier ſuffit pour le faire reconnoître, car il eſt le ſeul de tous les babouins & guenons qui ait la queue nue, menue & tournée comme celle du cochon. Il eſt à peu près de la grandeur du magot, & reſſemble ſi fort au macaque qu'on pourroit le prendre pour une variété de cette eſpèce, ſi ſa queue n'étoit pas tout-à fait différente; il a la face nue & baſanée, les yeux châtains, les paupières noires, le nez plat, les lèvres minces avec quelques poils roides, mais trop courts pour faire une mouſtache apparente. Il n'a pas, comme les ſinges & les babouins, les bourſes à l'extérieur & la verge ſaillante; le tout eſt caché ſous la peau, auſſi le maimon, quoique très-vif & plein de feu n'a rien de la pétulance impudente des babouins: il eſt doux, traitable & même careſſant: on le trouve à Sumatra & vraiſemblablement dans les autres provinces de l'Inde méridionale, auſſi ſouffre-t-il avec peine le froid de notre climat: celui

que

que nous avons vu à Paris, n'a vécu que peu de temps, & M. Edwards dit l'avoir gardé qu'un an à Londres celui qu'il a décrit *(b)*.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le maimon a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue nue, decoquillée & longue de cinq ou six pouces, les dents canines pas plus longues à proportion que celles de l'homme : le museau très-large, les orbites des yeux fort saillantes au-dessus, la face, les oreilles, les mains & les pieds nus, & de couleur de chair; le poil d'un noir-olive sur le corps & d'un jaune-roussâtre sur le ventre; il marche

(b) Le singe à queue de cochon de l'île de Sumatra dans la mer des Indes, fut apporté en Angleterre en 1752..... Il étoit extrêmement actif & plein d'action : il étoit approchant de la grosseur d'un chat domestique ordinaire..... C'étoit un mâle..... il a vécu un an entre mes mains ; je rencontrai une femelle de la même espèce qu'on montroit par curiosité à Londres, elle étoit de moitié plus grande que mon mâle ; ils parurent fort charmés de se voir ensemble, quoique ce fut leur première entrevue. *Glanures d'Edwards, pages 8 & 9.*

tantôt ſur deux pieds & tantôt ſur quatre : il a deux pieds ou deux pieds & demi de hauteur lorſqu'il eſt debout. La femelle eſt ſujette à l'écoulement périodique.

B. dir.

LE MAIMON

LE MACAQUE (a)

ET

L'AIGRETTE (b).

DE toutes les Guenons ou Singes longue queue, le Macaque eſt celui ui approche le plus des Babouins; il a omme eux, le corps court & ramaſſé,

(a) Macaque. *Macaquo*, nom de cet animal dans on pays natal, à Congo, & que nous avons dopté.

Cercopithecus Angolenſis major, in Congo vocatur Macaquo. Marcgr. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 227.

Cercopithecus cynocephalus ex viridiſcentibus & flacantibus pilis variegatus. Le cercopithèque cynocéhale. Briſſ. *Regn. anim.* pag. 213. *Nota* Il me mble que M. Briſſon a fait ici un double emoi, & que le ſinge qu'il indique dans l'article ivant par la dénomination de *cercopithecus cynocealus naribus biſidis, cluris, natibus calvis*, le maque, eſt le même animal.

Simia (Ægyptiaca) caudâ elongatâ, clunibus tuoſis nudis. Voyage d'Haſſelquiſt. Rotock, 1762. *Nota.* L'épithète *Ægyptiaca* a été mal appliquée

la tête grosse, le museau large, le nez plat, les joues ridées, & en même temps, il est plus gros & plus grand que la plupart des autres guenons; il est aussi d'une laideur hideuse, en sorte qu'on pourroit le regarder comme une petite espèce de babouin s'il n'en différoit

à ce singe, qui ne s'est trouvé en Égypte, que parce qu'il y avoit été apporté; ce que nous disons est d'autant mieux fondé que ce Voyageur se contredit lui-même; car après avoir appelé cet animal *singe d'Égypte*, il dit dans le même article qu'il vient d'Éthiopie; l'on sait d'ailleurs qu'il n'y a aucune espèce de singe qui soit naturelle au pays de l'Égypte, & que tous ceux qu'on y voit viennent d'ailleurs par la voie du commerce. *Et si in Ægypto* (dit Prosper Alpin) *nullum simiarum genus nascatur cujuslibet tamen generis & ex Arabiâ felici & ex Æthiopiâ immensæ mercaturæ causâ illuc convehuntur* Hist. Ægypt. lib. IV, pag. 240.

Cynamolgos. Simia caudata, imberbis, naribus bifidis, elatis, clunibus tuberosis. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 28.

(b) Aigrette, cette guenon ne nous paroît être qu'une variété du Macaque, nous l'avons appelé l'*Aigrette*, parce qu'elle a un grand épi de poil au-dessus de la tête; nous croyons que c'est le même que l'*Aigula* de M. Linnæus. *Syst. nat. edit. X, pag. 27*, indiqué par Osbeck, sous la dénomination *Simia caudata sub barbato grisea, cum ventre pilosâ verticis longitudinali.* Itiner. pag. 99.

pas par la queue qu'il porte en arc comme eux, mais qui eſt longue & bien touffue : au lieu que celle des babouins en général, eſt fort courte. Cette eſpèce eſt originaire de Congo & des autres parties de l'Afrique méridionale *(c)*, elle eſt nombreuſe & ſujette à pluſieurs variétés pour la grandeur, les couleurs & la diſpoſition du poil. Celui qu'Haſſelquiſt a décrit avoit le corps long de plus de deux pieds, & ceux que nous avons vus ne l'avoient guère que d'un pied & demi ; celui que nous appelons ici l'*Aigrette*, parce qu'il a ſur le ſommet de la tête un épi ou aigrette de poil, ne nous a paru qu'une variété du premier auquel il reſſemble en tout, à l'exception de cette différence & de quelques autres légères variétés dans le poil ; ils ont tous deux les mœurs douces & ſont aſſez dociles ; mais indépendamment d'une odeur de fourmi ou de faux muſc qu'ils répandent autour

(c) Cercopithecus Angolenſis Macaquo . . . . Caudam portat arcuatam . . . . . Clamat hah, hah ; *dentes habet albiſſimos . . . . . Perem habet humano ſimilem inſtar pueri,* Marcgr. *Hiſt. nat.* Braſil. pag. 227.

d'eux, ils ſont ſi mal-propres, ſi laids & même ſi affreux lorſqu'ils font la grimace qu'on ne peut les regarder ſans horreur & dégoût. Ces guenons vont ſouvent par troupes & ſe raſſemblent, ſur-tout, pour voler des fruits & des légumes. Boſman raconte qu'elles prennent dans chaque patte un ou deux pieds de milhio, autant ſous leurs bras & autant dans leur bouche, qu'elles s'en retournent ainſi chargées, ſautant continuellement ſur les pattes de derrière, & que quand on les pourſuit, elles jettent les tiges de milhio qu'elles tenoient dans les mains & ſous les bras, ne gardant que celles qui ſont entre leurs dents, afin de pouvoir fuir plus vîte ſur les quatre pieds; au reſte (ajoute ce Voyageur), elles examinent avec la dernière exactitude chaque tige de milhio qu'elles arrachent, & ſi elle ne leur plaît pas elles la rejettent à terre & en arrachent d'autres: en ſorte que par leur bizarre délicateſſe elles cauſent beaucoup plus de dommages encore que par leurs vols *(d)*.

(d) Voyage de Boſman, *Lettre XIV, pages 254 & ſuiv.*

Caractères distinctifs de ces espèces.

Le macaque a des abajoues & des callosités sur les fesses, il a la queue longue à peu-près comme la tête & le corps pris ensemble, d'environ dix-huit à vingt pouces; la tête grosse, le museau très-gros, la face nue, livide & ridée, les oreilles velues, le corps court & ramassé, les jambes courtes & grosses; le poil des parties supérieures est d'un cendré-verdâtre, & sur la poitrine & le ventre d'un gris-jaunâtre; il porte une petite crête de poil au-dessus de la tête; il marche à quatre & quelquefois à deux pieds, la longueur de son corps, y compris celle de la tête, est d'environ dix-huit ou vingt pouces. Il paroît qu'il y a dans cette espèce des races beaucoup plus grandes & d'autres plus petites, telle que celle qui suit.

L'aigrette ne nous paroît être qu'une variété du macaque, elle est plus petite d'environ un tiers dans toutes les dimensions: au lieu de la petite crête de poil qui se trouve au sommet de la tête du

macaque, l'aigrette porte un épi droit & pointu; elle semble différer encore du macaque par le poil du front qui est noir, au lieu que sur le front du macaque il est verdâtre; il paroît aussi que l'aigrette a la queue plus longue que le macaque, à proportion de la longueur du corps. Les femelles dans ces espèces sont sujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

B. dir.

LE MACAQUE

B. dir.

L'AIGRETTE

LE PATAS (a).

LE Patas est encore du même pays & à peu-près de la même grosseur que le Macaque ; mais il en diffère, en ce qu'il a le corps plus alongé, la face moins hideuse & le poil plus beau ; il est même remarquable par la couleur brillante de sa robe, qui est d'un roux si vif qu'elle paroît avoir été peinte ; nous avons vu deux de ces animaux qui font variété dans l'espèce, le premier porte un bandeau de poils noirs au-dessus des yeux, qui s'étend d'une oreille à l'autre ; le second ne diffère du premier que par la couleur de ce bandeau qui est blanc, tous deux ont du poil long

(a) Nom de cette espèce de guenon ou Singe à longue queue, dans son pays natal au Sénégal, & que nous avons adopté, on l'appelle vulgairement le *Singe rouge du Sénégal*.

En arrivant à Tabao, Brue trouva une nouvelle espèce de singe d'un rouge si vif qu'on l'auroit pris pour une peinture de l'art. . . . . Les Nègres les nomment *Patas*. Relation de Brue. *Histoire générale des voyages, tome 11, page 520.*

au-deſſous du menton & autour des joues, ce qui leur fait une belle barbe; mais le premier l'a jaune, & le ſecond l'a blanche: cette variété paroît en indiquer d'autres dans la couleur du poil, & je ſuis fort porté à croire que l'eſpèce de guenon couleur de chat ſauvage dont parle Marmol *(b)*, & qu'il dit venir du pays des Nègres, ſont des variétés de l'eſpèce du patas. Ces guenons ſont moins adroites que les autres, & en même temps elles ſont extrêmement curieuſes; « je les ai vues, dit Brue *(c)*, deſcendre » du haut des arbres juſqu'à l'extrémité » des branches pour admirer les barques » à leur paſſage; elles les conſidéroient » quelque temps & paroiſſant s'entre- » tenir de ce qu'elles avoient vu, elles » abandonnoient la place à celles qui » arrivoient après; quelques-unes de- » vinrent familières juſqu'à jeter des

(b) Les ſinges de couleur de chat ſauvage avec la queue longue & le muſeau blanc ou noir, qui s'appellent communément en Eſpagne, *Galos-paules*, viennent du pays des Nègres. *L'Afrique de Marmol, tome I, page 57.*

(c) Relation de Brue. *Hiſtoire générale des Voyages tome II, page 521.*

branches aux François, qui leur ré- « pondirent à coups de fusils; il en « tomba quelques-unes, d'autres de- « meurèrent blessées, & tout le reste « tomba dans une étrange consternation; « une partie se mit à pousser des cris « affreux, une autre à ramasser des « pierres pour les jeter à leurs ennemis; « quelques-unes se vidèrent le ventre « dans leur main & s'efforcèrent d'en- « voyer ce présent aux spectateurs, « mais s'apercevant à la fin que le com- « bat étoit du moins égal, elles prirent « le parti de se retirer ».

Il est à présumer que c'est de cette même espèce de guenon dont parle le Maire : « on ne sauroit exprimer, dit ce Voyageur, le dégât que les singes « font dans les terres du Sénégal lorsque « le mil & les grains dont ils se nour- « rissent, sont en maturité; ils s'assem- « blent quarante ou cinquante; l'un « d'eux demeure en sentinelle sur un « arbre, écoute & regarde de tous côtés « pendant que les autres font la récolte; « dès qu'il aperçoit quelqu'un, il crie « comme un enragé pour avertir les «

» autres, qui, au signal, s'enfuient avec » leur proie, sautant d'un arbre à l'autre » avec une prodigieuse agilité : les fe- » melles qui portent leurs petits contre » leur ventre, s'enfuient comme les » autres, & sautent comme si elles n'avoient rien *(d)* ».

Au reste, quoiqu'il y ait dans toutes les terres de l'Afrique un très-grand nombre d'espèces de singes, de babouins & de guenons, dont quelques-unes paroissent assez semblables, les Voyageurs *(e)* ont cependant remarqué qu'elles ne se mêlent jamais, & que pour l'ordinaire chaque espèce habite un quartier différent.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le patas a des abajoues & des callosités sur les fesses, sa queue est moins

(d) Voyages de le Maire, *pages 103 & 104.*

(e) On s'engageroit dans un détail infini si l'on vouloit décrire toutes les espèces de singes qui se trouvent depuis Arquin jusqu'à Sierra-Leona ; ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'elles ne se mêlent point & qu'on n'en voit jamais de deux sortes dans le même quartier. *Histoire générale des voyages, tome II, page 221.*

B. dir.

PATAS À BANDEAU-NOIR

B. dir.

PATAS A BANDEAU-BLANC.

longue que la tête & le corps pris ensemble; il a le sommet de la tête plat, le museau long, le corps alongé, les jambes longues; il a du poil noir sur le nez & un bandeau étroit de même couleur au-dessus des yeux, qui s'étend d'une oreille à l'autre; le poil de toutes les parties supérieures du corps est d'un roux presque rouge, & celui des parties de dessous, telles que la gorge, la poitrine & le ventre, est d'un gris-jaunâtre. Il y a variété dans cette espèce pour la couleur du bandeau qui est au-dessus des yeux, les uns l'ont noir & les autres blanc. Ils n'agitent pas leur mâchoire, comme le font les autres guenons lorsqu'elles sont en colère; ils marchent à quatre pieds plus souvent qu'à deux, & ils ont environ un pied & demi ou deux pieds, depuis le bout du museau jusqu'à l'origine de la queue. Il paroît, par le témoignage des Voyageurs, qu'il y en a de plus grands. Les femelles sont sujettes, comme les femmes, à un écoulement périodique.

LE MALBROUCK (a) ET LE *BONNET-CHINOIS (b).*

CES deux Guenons ou Singes à longue queue nous paroissent être de la

(a) Malbrouck, nom de cet animal dans son pays natal, à Bengale, & que nous avons adopté.

Cercopithecus primus, *Clusii Exotic.* page 371. *Nota.* Clusius est le seul qui ait donné la figure de ce singe, que Nieremberg & Jonston ont copiée: mais Clusius n'avoit pas vu l'animal, il en avoit seulement une figure enluminée qu'il dit même avoir fait corriger par son Peintre. Je ne fais cette observation que pour fonder un doute que je crois très-raisonnable, c'est que le flocon de poil qui est au bout de la queue est une imagination du dessinateur; de tous les singes à queue qui nous sont connus, il n'y a que le *Sagoin Marikina* ou *petit lion*, qui ait un flocon de poils au bout de la queue, encore cela n'est-il pas fort sensible: en ôtant donc ce flocon de poils qui me paroît imaginaire dans la figure donnée par Clusius, ce singe sera notre malbrouck.

Faunus. Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 26.

(b) Bonnet-chinois, nom que l'on a donné à cette espèce de guenon ou singe à longue queue,

même eſpèce, & cette eſpèce, quoique lifférente à quelques égards de celle du Macaque, ne laiſſe pas d'en être aſſez roiſine, pour que nous ſoyons dans le loute ſi le Macaque, l'Aigrette, le Malbrouck & le Bonnet-chinois ne ſont pas quatre variétés, c'eſt-à-dire, quatre aces conſtantes d'une ſeule & même ſpèce. Comme ces animaux ne proluiſent pas dans notre climat, nous n'avons pu acquérir par l'expérience ucune connoiſſance ſur l'unité ou la liverſité de leurs eſpèces, & nous ommes réduits à en juger par la différence de la figure & des autres attributs extérieurs. Le macaque & l'aigrette nous ont paru aſſez ſemblables pour préſumer qu'ils ſont de la même eſpèce; il en eſt le même du malbrouck & du bonnet-chinois, mais comme ils diffèrent plus les deux premiers qu'ils ne diffèrent ntr'eux, nous avons cru devoir les en éparer. Notre préſomption ſur la diverſité de ces deux eſpèces eſt fondée

parce qu'elle a le poil du ſommet de la tête diſpoſé en forme de calotte ou de bonnet plat, comme le ont les bonnets des Chinois.

1.° ſur la différence de la forme extérieure, 2.° ſur celle de la couleur & de la diſpoſition du poil, 3.° ſur les différences qui ſe trouvent dans les proportions du ſquelette de chacun de ces animaux, & enfin ſur ce que les deux premiers ſont natifs des contrées méridionales de l'Afrique, & que les deux dont il s'agit ici ſont du pays de Bengale : cette dernière conſidération eſt d'un auſſi grand poids qu'aucune autre ; car nous avons prouvé que dans les animaux ſauvages & indépendans de l'homme, l'éloignement du climat eſt un indice aſſez ſûr de celui des eſpèces : au reſte, le malbrouck & le bonnet-chinois ne ſont pas les ſeules eſpèces ou races de ſinges que l'on trouve à Bengale *(c)* ; il paroît, par le témoignage des

(c) Nota. Je crois qu'on peut rapporter au malbrouck de Bengale l'eſpèce de ſinge à poil grisâtre de Calicut dont parle Pyrard ; il eſt (dit ce Voyageur) défendu de tuer aucun ſinge dans ce pays ; ils ſont ſi importuns, ſi fâcheux & en ſi grand nombre qu'ils cauſent beaucoup de dommage, & que les habitans des villes & des campagnes ſont obligés de mettre des treillis à leurs fenêtres pour les empêcher d'entrer dans les maiſons. *Voyages de Fr Pyrard, tome 1, page 427.*

oyageurs, qu'il y en a quatre variétés, voir, des blancs, des noirs, des rouges des gris ; ils disent que les noirs sont s plus aisés à apprivoiser : ceux-ci oient d'un gris-roussâtre, & nous ont ru privés & même assez dociles.

« Ces animaux, disent les Voya- « eurs *(d)*, dérobent les fruits & sur- « ut les cannes de sucre ; l'un d'eux « it sentinelle sur un arbre, pendant « ue les autres se chargent du butin ; « l aperçoit quelqu'un ; il crie *houp,* « *up, houp,* d'une voix haute & dis- « ncte ; au moment de l'avis, tous « ttent les cannes qu'ils tenoient dans « main gauche, & ils s'enfuient en « ourant à trois pieds, & s'ils sont « vement poursuivis, ils jettent encore « qu'ils tenoient dans la main droite, « se sauvent en grimpant sur les « bres qui sont leurs demeures ordi- « aires ; ils sautent d'arbres en arbres ; « s femelles même chargées de leurs « etits, qui les tiennent étroitement « nbrassées, sautent aussi comme les «

(d) Voyage d'Innigo de Biervillas, *partie I.re page 172.*

» autres, mais tombent quelquefois. Ce
» animaux ne s'apprivoiſent qu'à demi
» il faut toujours les tenir à la chaîne
» ils ne produiſent pas dans leur éta
» de ſervitude, même dans leur pays
» il faut qu'ils ſoient en liberté dan
» leurs bois. Lorſque les fruits & le
» plantes ſucculentes leur manquent, i
» mangent des inſectes, & quelquefo
» ils deſcendent ſur les bords des fleuv
» & de la mer pour attraper des poiſſon
» & des crabes; ils mettent leur que
» entre les pinces du crabe, & d
» qu'elles ſerrent, ils l'enlèvent bru
» quement & l'emportent pour le man
» ger à leur aiſe. Ils cueillent les no
» de cocos, & ſavent fort bien en tir
» la liqueur pour la boire, & le noy
» pour le manger. Ils boivent auſſi
» *zari* qui degoutte par des *bamboch*
» qu'on met exprès à la cime des arbr
» pour en attirer la liqueur, & ils
» ſervent de l'occaſion. On les pre
» par le moyen des noix de cocos
» l'on fait une petite ouverture; ils
» fourent la patte avec peine, par
» que le trou eſt étroit, & les gens

ſont à l'affût les prennent avant qu'ils « ne puiſſent ſe dégager. Dans les pro- « vinces de l'Inde, habitées par les Bra- « mans, qui, comme l'on ſait, épargnent « la vie de tous les animaux, les ſinges, « plus reſpectés encore que tous les « autres, ſont en nombre infini; ils « viennent en troupe dans les villes, ils « entrent dans les maiſons à toute heure, « en toute liberté; en ſorte que ceux « qui vendent des denrées, & ſur-tout « les fruits, des légumes, &c. ont bien « de la peine à les conſerver ». Il y a dans Amadabad, capitale du Guzarate, deux ou trois hôpitaux d'animaux, où l'on nourrit les ſinges eſtropiés, invalides, & même ceux qui ſans être malades veulent y demeurer. Deux fois par ſe- maine les ſinges du voiſinage de cette ville ſe rendent, d'eux-mêmes, tous enſemble dans les rues, enſuite ils mon- ent ſur les maiſons qui ont chacune une petite terraſſe, où l'on va coucher pendant les grandes chaleurs; on ne manque pas de mettre ces deux jours- là ſur ces petites terraſſes du riz, du millet, des cannes de ſucre dans la ſaiſon,

& autres choſes ſemblables ; car ſi par haſard les ſinges ne trouvoient pas leur proviſion ſur ces terraſſes, ils romproient les tuiles dont le reſte de la maiſon eſt couvert, & feroient un grand déſordre. Ils ne mangent rien ſans le bien ſentir auparavant, & lorſqu'ils ſont repus, il rempliſſent pour le lendemain les poches de leurs joues. Les oiſeaux ne peuvent guère nicher ſur les arbres dans les endroits où il y a beaucoup de ſinges ; car ils ne manquent jamais de détruire les nids & de jeter les œufs par terre *(e)*.

Les ennemis les plus redoutables pour les ſinges ne ſont ni le tigre ni les autres bêtes féroces, car ils leur échappent aiſément par leur légèreté & par le choix de leur domicile au-deſſus des arbres où il n'y a que les ſerpens qui aillent les chercher & ſachent les ſurprendre.

(e) Voyez les voyages de la Boulaye-le-Gouz *page 253*; la relation de Thévenot, *tome I, page 20*; le voyage de Gemelli Careri, *tome page 164*; le recueil des voyages qui ont ſervi l'établiſſement de la Compagnie des Indes orientales *tome III, page 36*; le voyage d'Orient du Philippe, *page 312*; & le voyage de Taverni *tome III, page 64*.

« Les singes, dit un Voyageur, sont n possession d'être maîtres des forêts; « ar il n'y a ni tigres ni lions qui leur « isputent le terrein; ils n'ont rien à « raindre que les serpens, qui, nuit « c jour leur font la guerre; il y en a « e prodigieuse grandeur, qui tout « 'un coup avalent un singe; d'autres « oins gros, mais plus agiles, les vont « hercher jusque sur les arbres..... « s épient le temps où ils sont en- « ormis, &c. » *(f)*.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le malbrouck a des abajoues & des llosités sur les fesses, la queue à peu- rès longue comme la tête & le corps ris ensemble, les paupières couleur de air, la face d'un gris-cendré, les yeux rands, le museau large & relevé, les eilles grandes, minces & couleur de air: il porte un bandeau de poils gris, omme la mone; mais au reste il a le oil d'une couleur uniforme, d'un jaune- run sur les parties supérieures du corps, d'un gris-jaunâtre sur celles du dessous;

(f) Description historique du Macacar, *page 51*.

il marche à quatre pieds, & il a environ un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue.

Le bonnet-chinois paroît être une variété du malbrouck; il en diffère en ce qu'il a le poil du ſommet de la tête diſpoſé en forme de calotte ou de bonnet plat, & que ſa queue eſt plus longue à proportion du corps. Les femelles, dans ces deux races ſont ſujettes, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

B. dir.

LE MALBROUCK.

B. dir.

LE BONNET-CHINOIS.

LE MANGABEY(a).

NOUS avons eu deux individus de ette eſpèce de Guenons ou Singes à ongue queue ; tous deux nous ont té donnés ſous la dénomination de *inges de Madagaſcar :* il eſt facile de s diſtinguer de tous les autres par un aractère très-apparent. Les Mangabeys nt les paupières nues & d'une blanheur frappante ; ils ont auſſi le muſeau ros, large & alongé ; & un bourrelet illant autour des yeux. Ils varient pour s couleurs ; les uns ont le poil de la te noir, celui du cou & du deſſus du

(a) *Mangabey*, nom précaire que nous donnons cet animal, en attendant qu'on ſache ſon vrai m ; comme il ſe trouve à Madagaſcar, dans terres voiſines de Mangabey, cette dénomination rappellera l'idée aux Voyageurs qui ſeront à rtée de le voir & de s'informer du nom qu'il rte dans cette île qui eſt ſon pays natal.

Æthiops, ſimia caudata imberbis, vertice pilis arlis lunulâque frontis albis. . . corpus fuſcum, ſubtus um, cauda recta, ſubtus alba, ſupercilia ſeu lunula a tranſverſa, palpebra ſuperior nuda, alba, aures atiuſculæ. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 28.

corps, brun-fauve & le ventre blanc; les autres l'ont plus clair ſur la tête & ſur le corps, & ils diffèrent ſur-tout des premiers par un large collier de poils blancs qui leur environnent le cou & les joues : tous deux portent la queue relevée, & ont le poil long & touffu ils ſont du même pays que le vari; & comme ils lui reſſemblent par l'alongement du muſeau, par la longueur de la queue, par la manière de la porter & par les variétés de la couleur du poil ils me paroiſſent faire la nuance entre les makis & les guenons.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le Mangabey a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, la queue auſſi longue que la tête & le corps pris enſemble. Il a un bourrelet proémineant autour des yeux & la paupière ſupérieure d'une blancheur frappante. Son muſeau eſt gros & long, ſes ſourcils ſont d'un poil roide & hériſſé, ſes oreilles ſont noires & preſque nues; le poil des parties ſupérieures du corps eſt brun & celui des parties inférieures eſt gri-

Il y

B. dir.

LE MANGABEY.

B. dir.

E MANGABEY À COLLIER BLANC.

l y a variété dans cette eſpèce; les uns
:ant de couleur uniforme, & les autres
yant un cercle de poil blanc en forme
e collier autour du cou, & en forme
e barbe autour des joues. Ils marchent
quatre pieds, & ils ont à peu près
n pied & demi de longueur depuis le
out du muſeau juſqu'à l'origine de la
ieue. Les femelles, dans ces eſpèces
nt ſujettes, comme les femmes, à un
oulement périodique.

LA MONE (a).

LA Mone eſt la plus commune des guenons ou ſinges à longue queue; nous l'avons eu vivante pendant pluſieurs années; c'eſt, avec le magot l'eſpèce qui s'accommode le mieux d

(a) Mone, *Mona*, *Morina*, *Mounina*, eſt l noms des *Guenons* ou *Singes à longue queue*, dans le langues Moreique, Eſpagnole & Provenç le.... *Reperiuntur in Mauritaniæ ſilvis ſimiarum variæ ſpeciæ quarum quæ caudam gerunt Monæ dicuntur.* Leor Afric. *Deſc. Africæ*, Vol. II, pag. 757. — *Sim caudati & barbati qui vulgo* monichi *vocantur.* Proſp Alp. *Hiſt. Ægypt.* lib. I V, pag. 242. *Nota.* L nom *Monkie* que les Anglois ont donné aux gue nons ou ſinges à longue queue eſt dérivé de *Mo nichi*, & tous deux paroiſſent venir de *Mona* o *Mo nna*, nom primitif de ces animaux.

Kebos Ariſtotelis. *Kypor* Avicennæ. *Kebos* & *Kypo* ſont les noms par leſquels les Grecs & les Arab déſignoient les ſinges à longue queue, & dont l couleurs étoient variées; celui dont il eſt ici que tion a plus qu'aucun autre cette variété dans l couleurs, & par cette raiſon on l'appelle vulgair ment le *ſinge varié.*

Cercopithecus pilis ex nigro & rufo variegatis veſtitu pedibus nigris, caudâ cinereâ. Le ſinge varié. Bri *regn. anim.* pag. 198.

la température de notre climat: cela seul suffiroit pour prouver qu'elle n'est pas originaire des pays les plus chauds de l'Afrique & des Indes méridionales; & elle se trouve en effet en Barbarie, en Arabie, en Perse & dans les autres parties de l'Asie *(b)* qui étoient connues des Anciens; ils l'avoient désignée par le nom de *kebos, cebus, cæphus,* à cause de la variété de ses couleurs; elle a en effet la face brune, avec une espèce de barbe mêlée de blanc, de jaune & d'un peu de noir; le poil du dessus de la tête & du cou, mêlé de jaune & de noir; celui du dos mêlé de roux & de noir; le ventre blanchâtre aussi-bien que l'intérieur des cuisses & des jambes, l'extérieur des jambes & les pieds noirs, la queue d'un gris foncé, deux petites taches blanches, une de chaque côté de l'origine de la queue, un croissant de poil gris sur le front: une bande noire depuis les yeux jusqu'aux oreilles, &

(b) Monichi *simii caudati & barbati ex Æthiopiæ confiniis in Ægyptum deducuntur; sintque hujusmodum cicures & mundi.* Prosp. Alp. *Ægypt.* lib. IV, pag. 242.

depuis les oreilles juſqu'à l'épaule & au bras; quelques-uns l'ont appelée *nonne* par corruption de *mone;* d'autres à cauſe de ſa barbe griſe, l'ont appelé le *vieillard,* mais la dénomination vulgaire ſous laquelle la mone eſt la plus connue, eſt celle de *ſinge varié,* & cette dénomination répond parfaitement au nom *kebos* que lui avoient donné les Grecs, & qui par la définition d'Ariſtote déſigne une *guenon* ou *ſinge à longue queue, de couleur variée.*

En général, les guenons ſont d'un naturel beaucoup plus doux que les babouins, & d'un caractère moins triſte que les ſinges; elles ſont vives juſqu'à l'extravagance & ſans férocité, car elles deviennent dociles dès qu'on les fixe par la crainte; la mone en particulier eſt ſuſceptible d'éducation, & même d'un certain attachement pour ceux qui la ſoignent; celle que nous avons nourrie ſe laiſſoit toucher & enlever par les gens qu'elle connoiſſoit, mais elle ſe refuſoit aux autres & même les mordoit; elle cherchoit auſſi à ſe mettre en liberté on la tenoit attachée avec une longue chaîne; quand elle pouvoit ou la rompr

ou s'en délivrer, elle s'enfuyoit à la campagne, & quoiqu'elle ne revînt pas d'elle-même, elle se laissoit assez aisément reprendre par son maître : elle mangeoit de tout, de la viande cuite, du pain & sur-tout des fruits ; elle cherchoit aussi les araignées, les fourmis, les insectes *(c)*; elle rempliſſoit ses abajoues, lorsqu'on lui donnoit plusieurs morceaux de suite : cette habitude est commune à tous les babouins & guenons, auxquels la Nature a donné ces espèces de poches au bas des joues, où ils peuvent garder une quantité d'alimens assez grande pour se nourrir un jour ou deux.

Caractères distinctifs de cette espèce.

La Mone a des abajoues & des callosités sur les fesses, elle a la queue d'environ deux pieds de longueur, plus

(c) C'est vraisemblablement de cette espèce dont parle Ludolf, sous le nom de *singe de l'Abissinie :* « ils vont, dit-il, par grandes troupes : comme ils aiment extrêmement les fourmis & les vers, « il n'y a aucunes pierres qu'ils ne renversent ou « qu'ils ne remuent pour attraper les insectes qui « sont dessous ». *Histoire de l'Abissinie, page 41.*

longue d'un demi-pied que la tête & le corps pris enſemble; la tête petite & ronde, le muſeau gros & court, la face couleur de chair baſanée; elle porte un bandeau de poil gris ſur le front, une bande de poils noirs qui s'étend des yeux aux oreilles, & des oreilles juſqu'aux épaules & aux bras; elle a une eſpèce de barbe griſe formée par les poils de la gorge & du deſſous du cou qui ſont plus longs que les autres; ſon poil eſt d'un noir rouſsâtre ſur le corps, blanchâtre ſous le ventre; l'extérieur des jambes & les pieds ſont noirs, la queue eſt d'un gris-brun avec deux taches blanches de chaque côté de ſon origine; elle marche à quatre pieds, & la longueur de ſa tête & de ſon corps pris enſemble depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, eſt d'environ un pied & demi. La femelle eſt ſujette, comme les femmes, à l'écoulement périodique.

B. dir.

LA MONE.

LE CALLITRICHE (a).

CALLITRIX est un terme employé par Homère, pour exprimer en général la belle couleur du poil des animaux: ce n'est que plusieurs siècles après celui d'Homère que les Grecs ont en particulier appliqué ce nom à quelques espèces de *guenons* ou *singes à longue queue*, remarquables par la beauté des couleurs de leur poil; mais il doit appartenir de préférence à celui dont il est ici question. Il est d'un beau vert sur le corps, d'un beau blanc sur la gorge & le ventre, & il a la face d'un beau noir; d'ailleurs il

(a) *Cercopithecus ex cinereo flavescens, genis longis albis obsitis.* Le singe vert. *Briss. regn. anim.* pag. 204.

Le Singe de l'île Saint-Jacques; on donne souvent cet animal le nom de *Singe vert*, & nous le distinguons par ce nom; nos gens de mer l'appellent en général le *Singe de Saint-Jacques*, parce qu'il se trouve dans cette île du Cap-vert. *Glanures d'Edwards, pag. 10*, fig. *ibid.*

Aux îles du Cap-vert, il y a des singes à longue queue, qui ont le visage noir. *Voyage de Dampier, tome IV, page 34.*

se trouve en Mauritanie & dans les terres de l'ancienne Carthage : ainsi il y a toute apparence qu'il étoit connu des Grecs & des Romains, & que c'étoit l'une des *guenons* ou *singes à longue queue*, auxquels ils donnoient le nom de *callitrix ;* il y a d'autres guenons de couleur blonde dans les terres voisines de l'Égypte, soit du côté de l'Æthiopie, soit de celui de l'Arabie, que les Anciens ont aussi désignés par le nom générique de *callitrix*. Prosper Alpin & Pietro della Valle *(b)*, parlent de ces callitriches de couleur blonde ; nous n'avons pas vu cette espèce blonde, qui n'est peut-être qu'une variété de celle-ci ou de celle de la mone, qui est très-commune dans ces mêmes contrées.

(b) Simium Callitrichum Cairi in ædibus habuimus felem magnam quadamtenus magnitudine æmulantem prolixiori corporis figurâ, capite parvo erat & rotundo.. corpore circa illa graciliciſſimo, toto corpore rufo rutilov ſpectabatur, facies vero humanæ ſimilis fuit nigra, un dique barbata ſed barba albi erat coloris . . . caudamqu longam rutilamque habebat. Prosp. Alp. *Hist. Ægyp* lib. IV, pag. 244, fig. tab. XX, n.° 4. — J'ai v aussi dans le Caire plusieurs animaux vivans, comm des *Callitriches* ou *Guenons* de couleur blonde, *Voyag de Pietro della Valle, tome I, page 401.*

Au reſte, il paroît que le *callitriche* ou *ſinge vert* ſe trouve au Sénégal, auſſi-bien qu'en Mauritanie & aux îles du Cap-vert. M. Adanſon rapporte que les environs des bois de Podor, le long du fleuve Niger, ſont remplis de ſinges verts. « Je n'aperçus ces ſinges, dit cet Auteur, que par les branches qu'ils « caſſoient au haut des arbres, d'où « elles tomboient ſur moi: car ils étoient « d'ailleurs fort ſilencieux & ſi légers « dans leurs gambades, qu'il eût été « difficile de les entendre; je n'allai pas « plus loin, & j'en tuai d'abord un, « deux & même trois, ſans que les autres « paruſſent effrayés; cependant lorſque « la plupart ſe ſentirent bleſſés, ils com- « mencèrent à ſe mettre à l'abri; les « uns en ſe cachant derrière les groſſes « branches, les autres en deſcendant à « terre; d'autres enfin, & c'étoit le plus « grand nombre, s'élançoient de la « pointe d'un arbre ſur la cime d'un « autre.... Pendant ce petit manège, « je continuois toujours à tirer deſſus, « & j'en tuai juſqu'au nombre de vingt- « trois en moins d'une heure & dans un «

» espace de vingt toises, sans qu'aucun » d'eux eût jeté un seul cri: quoiqu'ils » se fussent plusieurs fois rassemblés par » compagnie en sourcillant, grinçant » des dents & faisant mine de vouloir m'attaquer ». *Voyage au Sénégal, par M. Adanson, page 178.*

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le callitriche a des abajoues & des callosités sur les fesses, la queue beaucoup plus longue que la tête & le corps pris ensemble; il a la tête petite, le museau alongé, la face noire aussi-bien que les oreilles; il porte une bande étroite au lieu de sourcils au bas du front, & cette bande est de longs poils noirs. Il est d'un vert vif mêlé d'un peu de jaune sur le corps, & d'un blanc-jaunâtre sur la poitrine & le ventre; il marche à quatre pieds, & la longueur de son corps, y compris celle de la tête, est d'environ quinze pouces. La femelle est sujette à l'écoulement périodique.

B. dir.

LE CALLITRICHE.

LE MOUSTAC (a).

LE Mouſtac nous paroît être du même pays que le Macacque, parce qu'il a, comme lui, le corps plus court & plus ramaſſé que les autres guenons ; c'eſt très-vraiſemblablement le même animal que les Voyageurs de Guinée ont appelé *Blanc-nez (b)*, parce qu'en effet, il a les lèvres au-deſſous du nez d'une blancheur éclatante, tandis que le reſte de ſa face eſt d'un bleu-noirâtre; il a auſſi deux toupets de poils jaunes au-

(a) Mouſtac. *Muſtax.* Mouſtache : comme la Guenon dont il eſt ici queſtion n'a point été nommée, nous lui avons donné ce nom, qui ſuffira pour la faire reconnoître & diſtinguer de toutes les autres ; elle eſt en effet très-remarquable par ſa lèvre ſupérieure, qui eſt nue & d'une blancheur d'autant plus frappante, que le reſte de ſa face eſt noir.

(b) Il y a d'autres Singes à la côte d'Or, que l'on nomme *Blancs-nez*, parce que c'eſt la ſeule partie de leur corps qui ſoit de cette couleur : ils ſont ſauvages & farouches. *Relation d'Artus, hiſtoire générale des voyages, tome IV, page 238.*

deſſous des oreilles, ce qui lui donne l'air très-ſingulier ; & comme il eſt en même temps d'aſſez petite taille, c'eſt de tous les ſinges à longue queue celui qui nous paru le plus joli.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le mouſtac a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, la queue beaucoup plus longue que la tête & le corps pris enſemble, elle a dix-neuf ou vingt pouces de longueur ; il a la face d'un noir-bleuâtre avec une grande & large marque blanche en forme de chevron au-deſſous du nez & ſur toute l'étendue de la lèvre ſupérieure, qui eſt nue dans toute cette partie ; elle eſt ſeulement bordée de poils noirs, auſſi-bien que la lèvre inférieure tout autour de la bouche : il a le corps court & ramaſſé ; il porte deux gros toupets de poil d'un jaune vif au-deſſous des oreilles ; il a auſſi un toupet de poil hériſſé au-deſſus de la tête ; le poil du corps eſt d'un cendré-verdâtre ; la poitrine & le ventre

B. dir.

LE MOUSTAC.

d'un cendré-blanchâtre ; il marche à quatre pieds, & il n'a qu'environ un pied de longueur, la tête & le corps compris. La femelle eſt ſujette à l'écoulement périodique.

LE TALAPOIN(a).

CETTE Guenon eſt de petite taille, & d'une aſſez jolie figure; ſon nom paroîtroit indiquer qu'elle ſe trouve à Siam & dans les autres provinces de l'Aſie orientale, mais nous ne pouvons l'aſſurer; ſeulement, il eſt certain qu'elle eſt originaire de l'ancien continent & qu'elle ne ſe trouve point dans le nouveau, parce qu'elle a des abajoues & des calloſités ſur les feſſes, & que ces deux caractères n'appartiennent ni aux ſagoins ni aux ſapajous, qui ſont les ſeuls animaux du nouveau monde qu'on puiſſe comparer aux guenons.

Ce qui me porte à croire indépendamment du nom, que cette guenon ſe trouve plus communément aux Indes orientales qu'en Afrique, c'eſt que les Voyageurs rapportent que la plupart des ſinges de cette partie de l'Aſie ont

(a) *Talapoin*, nom ſous lequel ce Singe nous a été donné, & que nous avons adopté.

e poil d'un vert-brun. « Les ſinges du Guzarate, diſent-ils, ſont d'un « vert brun, ils ont la barbe & les « ſourcils longs & blancs : ces animaux « que les Banianes laiſſent multiplier à « l'infini par un principe de religion, « ſont ſi familiers, qu'ils entrent dans « les maiſons à toute heure & en ſi « grand nombre que les marchands de « fruits & de confitures ont beaucoup « de peine à conſerver leurs marchan- « diſes *(b)* ».

M. Edwards a donné la figure & la deſcription d'une guenon, ſous le nom de *Singe noir de moyenne grandeur*, qui nous paroît approcher de l'eſpèce du talapoin plus que d'aucune autre. J'ai cru devoir en rapporter ici la deſcription *(c)*, & renvoyer à la figure, donnée

(b) Hiſtoire générale des voyages, *tome X, page 67.*

(c) Ce ſinge étoit à peu près de la taille d'un gros chat, il étoit d'un naturel doux, ne faiſant mal à perſonne..... c'étoit un mâle, & il étoit un peu vieux..... ſa tête étoit aſſez ronde, la peau de ſon viſage, étoit d'une couleur de chair rembrunie, couverte de poils noirs aſſez clair-ſemés; les oreilles étoient faites comme celles de l'homme; les yeux

par M. Edwards, pour qu'on puiſſe comparer ces animaux: on verra qu'à l'exception de la grandeur & de la couleur, ils ſe reſſemblent aſſez pour qu'on doive préſumer que ce ſont au moins deux eſpèces bien voiſines, ſi ce ne ſont pas des variétés de la même eſpèce: dans ce cas, comme nous ne ſommes pas ſûrs que notre talapoin ſoit natif des Indes orientales, & que M. Edwards aſſure que celui qu'il décrit venoit de Guinée; nous rendrions le talapoin à ce même climat, ou bien nous ſuppoſerions que cette eſpèce ſe trouve également dans les terres du midi de l'Afrique & de l'Aſie: c'eſt vraiſemblablement de

étoient d'une couleur de noiſette-rougeâtre avec les paupières noires; le poil étoit long au-deſſous des yeux, & les ſourcils ſe joignoient; il étoit long auſſi ſur les tempes & couvroit en partie les oreilles; la tête, le dos, les jambes de devant & de derrière & la queue étoient couverts d'aſſez longs poils d'un brun-noirâtre, qui n'étoit ni trop doux ni trop rude; la poitrine, le ventre, &c. étoient preſque ſans poil, d'une couleur de chair rembrunie, ayant des bouts de ſein à la poitrine. Les quatre pattes étoient faites à peu près comme la main de l'homme, étant couvertes d'une peau douce & noire preſque ſans poils; les ongles étoient plats. *Glanures d'Edwards, page 221.*

B. dir.

LE TALAPOIN

ette même eſpèce de ſinges noirs, lécrits par M. Edwards, dont parle Boſman, ſous le nom de *Baurdmannetjes*, & dont il dit que la peau fait une bonne ourrure *(d)*.

(d) On trouve en Guinée une troiſième eſpèce de inges parfaitement jolis, qui ont pour l'ordinaire eux pieds de hauteur; leur poil eſt extrêmement oir, de la longueur d'un doigt & davantage, avec ne barbe blanche, d'où les Hollandois les ont ppelés *Baurdmannetjes :* on fait des bonnets de leur eau, & chaque fourrure s'achette quatre écus. *Voyage de Boſman, page 258.*

LE DOUC (a).

LE Douc eſt le dernier de la claſſ des animaux, que nous avons appelé *Singes*, *Babouins* & *Guenons :* ſans êtr précitément d'aucun de ces trois genres il participe de tous; il tient des guenon par ſa queue longue, des babouins pa ſa grande taille, & des ſinges par ſa fac plate : il a de plus un caractère particu lier, & par lequel il paroît faire la nuanc entre les guenons & les ſapajous : ce deux familles d'animaux diffèrent entr elles, en ce que les guenons ont le feſſes pelées, & que tous les ſapajou les ont couvertes de poil; le douc eſt l ſeule des guenons qui ait du poil ſu

(a) *Douc*, nom de cet animal à la Cochinchine & que nous avons adopté: ce nom que nous ignorions nous a été donné par M. Poivre, auſſi-bie que l'animal même. *Sifac* à Madagaſcar.

Cercopithecus cinereus, genis longis pilis ex al flavicantibus obſitis, torque ex caſtanco purpuraſcent Le grand ſinge de la Cochinchine. Briſſ. *regn. ani.* pag. 205.

feſſes comme les ſapajous : il leur ſemble auſſi par l'aplatiſſement du nez : mais en tout, il approche infiniment plus des guenons que des sapajous deſquels il diffère, en ce qu'il n'a pas la queue prenante, & auſſi par pluſieurs autres caractères eſſentiels : d'ailleurs l'intervalle qui ſépare ces deux familles eſt immenſe, puiſque le douc avec toutes les guenons ſont de l'ancien continent, tandis que tous les ſapajous ne ſe trouvent que dans le nouveau : on pourroit dire auſſi, avec quelque raiſon, que le douc ayant une longue queue comme les guenons, & n'ayant pas comme elles des calloſités ſur les feſſes, il fait la nuance entre les orang-outangs & les guenons, comme le Sapajou la fait auſſi à un autre égard, n'ayant point de queue comme les orang-outangs, mais ayant des calloſités ſur les feſſes comme les guenons. Indépendamment de ces rapports généraux, le douc a des caractères particuliers, par leſquels il eſt très-remarquable & fort aiſé à diſtinguer de tous les ſinges, babouins, guenons ou ſapajous, même

au premier coup d'œil; ſa robe vari
de toutes couleurs, ſemble indiqu
l'ambiguité de ſa nature; & en mên
temps différencier ſon eſpèce d'u
manière évidente. Il porte autour du c
un collier d'un brun-pourpre; auto
des joues une barbe blanche; il a l
lèvres & le tour des yeux noirs, la fa
& les oreilles rouges; le deſſus de
tête & le corps gris, la poitrine &
ventre jaune, les jambes blanches
bas, noires en haut; la queue blanc
avec une large tache de même coule
ſur les lombes; les pieds noirs av
pluſieurs autres nuances de couleur.
me paroît que cet animal qu'on no
a aſſuré venir de la Cochinchine
trouve auſſi à Madagaſcar, & que c'
le même que Flaccourt indique ſous
nom de *ſifac* dans les termes ſuivan
« à Madagaſcar, il y a, dit-il, une aut
» eſpèce de guenuche blanche, qui
» un chaperon tanné, & qui ſe tie
» le plus ſouvent ſur les pieds de de
» rière; elle a la queue blanche & de
» taches tannées ſur les flancs, elle
» plus grande que le *vari* (mococ

ıis plus petite que le *varicoſſi* (vari) ; « tte eſpèce s'appelle *ſifac*, elle vit « fèves; il y en a beaucoup vers « ıdrivoure, Dambourlomb & Rana- « ulchy *(b)* ». Le chaperon ou collier ıné, la queue blanche, les taches ſur flancs ſont des caractères qui indi- ıent aſſez clairement que ce ſifac de adagaſcar eſt de la même eſpèce que douc de la Cochinchine.

Les Voyageurs aſſurent que les grands ıges des parties méridionales de l'Aſie, oduiſent des bézoards qu'on trouve ns leur eſtomac, & dont la qualité eſt périeure à celle des bézoards, des ièvres & des gazelles; ces grands ıges des parties méridionales de l'Inde, nt l'ouanderou & le douc; nous oyons donc que c'eſt à ces eſpèces l'il faut rapporter la production des ézoards : on prétend que ces bézoards : ſinge ſont toujours d'une forme nde, au lieu que les autres bézoards nt de différentes figures *(c)*.

(b) Voyage de Flaccourt, *page 153*.

(c) Comme les ſinges, auſſi-bien que les chèvres, ıngent les boutons de certains arbriſſeaux, il ſe

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce

Le douc n'a point de calloſités ſ
les feſſes, il les a garnies de poil pa
tout; ſa queue, quoique longue, n
l'eſt pas autant que la tête & le cor
pris enſemble; il a la face rouge
couverte d'un duvet roux, les oreil
nues & de même couleur que la fac
les lèvres brunes, auſſi-bien que l
orbites des yeux; le poil de couleu
très-vives & très-variées; il porte u
bandeau & un collier d'un brun
pourpre; il a du blanc ſur le front, ſ
la tête, ſur le corps, les bras, les jambe

produit dans leur ventre des pierres de bézoard : en trouve ſouvent dans leurs excrémens, que la p qu'ils ont d'être battus leur fait lâcher en couran ces pierres de bézoard ſont les plus chères & les p eſtimées de toutes celles qui ſe trouvent dans Indes, elles ſont auſſi plus rondes que les autre & ont bien plus de force : on a éprouvé quelqu fois qu'un grain de celles-ci avoit autant d'effet q deux de celles qui viennent des chèvres. *Deſcript hiſtorique de Macacar*, page 51. *Nota.* En cor parant ce paſſage avec celui de Knox, que no avons rapporté à l'article de l'Ouanderou, il pare que ce ſont les ouanderous qui vivent de bouto d'arbres, & que par conſéquent ce ſont eux q produiſent le plus communément des bézoards.

B. dir.

LE DOUC.

c. une eſpèce de barbe d'un blanc-
unâtre : il a du noir au-deſſus du front
: à la partie ſupérieure des bras ; les
arties du deſſous du corps ſont d'un
ris-cendré & d'un jaune-blanchâtre ; la
ueue eſt blanche, auſſi-bien que le
as des lombes : il marche auſſi ſouvent
ır deux pieds que ſur quatre, & il a
ois pieds & demi ou quatre pieds de
auteur lorſqu'il eſt debout. J'ignore ſi
s femelles dans cette eſpèce ſont ſujettes
l'écoulement périodique.

DE LA
DÉGÉNÉRATION
DES ANIMAUX.

DÈS que l'homme a commencé à changer de ciel, & qu'il s'eſt répandu de climats en climats, ſa nature a ſubi des altérations : elles ont été légères dans les contrées tempérées, que nous ſuppoſons voiſines du lieu de ſon origine : mais elles ont augmenté à meſure qu'il s'en eſt éloigné; & lorſqu'après des ſiècles écoulés, des continens traverſés & des générations déjà dégénérées par l'influence des différentes terres, il a voulu s'habituer dans les climats extrêmes, & peupler les ſables du Midi & les glaces du Nord; les changemens ſont devenus ſi grands & ſi ſenſibles, qu'il y auroit lieu de croire que le Nègre, le Lappon & le Blanc forment des eſpèces différentes, ſi d'un côté l'on n'étoit aſſuré qu'il n'y a eu qu'un ſeul Homme

lomme de créé, & de l'autre que ce
lanc, ce Lappon & ce Nègre, ſi
ſſemblans entr'eux, peuvent cependant
unir enſemble & propager en commun
grande & unique famille de notre
enre humain : ainſi leurs taches ne ſont
oint originelles ; leurs diſſemblances
étant qu'extérieures, ces altérations de
ture ne ſont que ſuperficielles, & il
: certain que tous ne ſont que le
ême homme qui s'eſt verni de noir
us la zone torride, & qui s'eſt tanné,
oetiſſé par le froid glacial du Pôle de
ſphère. Cela ſeul ſuffiroit pour nous
montrer qu'il y a plus de force, plus
étendue, plus de flexibilité dans la
ture de l'homme que dans celle de
ıs les autres êtres ; car les végétaux,
preſque tous les animaux ſont confinés
acun à leur terrein, à leur climat : &
te étendue dans notre nature vient
oins des propriétés du corps que de
les de l'ame ; c'eſt par elle que
omme a cherché les ſecours qui étoient
ceſſaires à la délicateſſe de ſon corps ;
ſt par elle qu'il a trouvé les moyens
braver l'inclémence de l'air, & de

vaincre la dureté de la terre. Il s'eſt, pour ainſi dire, ſoumis les élémens; par un ſeul rayon de ſon intelligence, il a produit celui du feu qui n'exiſtoit pas ſur la ſurface de la terre; il a ſu ſe vêtir, s'abriter, ſe loger; il a compenſé par l'eſprit toutes les facultés qui manquent à la matière; & ſans être ni ſi fort, ni ſi grand, ni ſi robuſte que la plupart des animaux, il a ſu les vaincre, les dompter, les ſubjuguer, les confiner, les chaſſer & s'emparer des eſpaces que la Nature ſembloit leur avoir excluſivement départis.

La grande diviſion de la terre eſt celle des deux continens, elle eſt plus ancienne que tous nos monumens, cependant l'homme eſt encore plus ancien; car il s'eſt trouvé le même dans ces deux mondes: l'Aſiatique, l'Européen, le Nègre produiſent également avec l'Américain; rien ne prouve mieux qu'ils ſont iſſus d'une ſeule & même ſouche, que la facilité qu'ils ont de ſe réunir à la tige commune: le ſang eſt différent, mais le germe eſt le même; la peau, les cheveux, les traits, la taille

ont varié sans que la forme intérieure
uit changé ; le type en est général &
commun : & s'il arrivoit jamais, par des
révolutions qu'on ne doit pas prévoir,
mais seulement entrevoir dans l'ordre
général des possibilités, que le temps
peut toutes amener ; s'il arrivoit, dis-je,
que l'homme fût contraint d'abandonner
es climats qu'il a autrefois envahis pour
e réduire à son pays natal, il reprendroit avec le temps ses traits originaux,
a taille primitive & sa couleur naturelle : le rappel de l'homme à son climat
mèneroit cet effet, le mélange des races
amèneroit aussi & bien plus promptement ; le Blanc avec la Noire, ou le
Noir avec la Blanche produisent également un Mulâtre dont la couleur est
rune, c'est-à-dire, mêlée de blanc &
e noir ; ce Mulâtre avec un Blanc
roduit un second Mulâtre moins brun
ue le premier ; & si ce second Mulâtre
unit de même à un individu de race
lanche, le troisième Mulâtre n'aura
lus qu'une nuance légère de brun qui
isparoîtra tout-à-fait dans les générations suivantes ; il ne faut donc que cent

cinquante ou deux cents ans pour laver la peau d'un Nègre par cette voie du mélange avec le ſang du Blanc, mais il faudroit peut-être un aſſez grand nombre de ſiècles pour produire ce même effet par la ſeule influence du climat. Depuis qu'on tranſporte des Nègres en Amérique; c'eſt-à-dire depuis environ deux cents cinquante ans, l'on ne s'eſt pas aperçu que les familles noires qui ſe ſont ſoutenues ſans mélange, aient perdu quelques nuances de leur teinte originelle; il eſt vrai que ce climat de l'Amérique méridionale étant par lui-même aſſez chaud pour brunir ſes habitans, on ne doit pas s'étonner que les Nègres y demeurent noirs: pour faire l'expérience du changement de couleur dans l'eſpèce humaine, il faudroit tranſporter quelques individus de cette race noire du Sénégal en Danemarck, où l'homme ayant communément la peau blanche, les cheveux blonds, les yeux bleus, la différence du ſang & l'oppoſition de couleur eſt la plus grande. Il faudroit cloîtrer ces Nègres avec leurs femelles, & conſerver

ſcrupuleuſement leur race ſans leur permettre de la croiſer; ce moyen eſt le ſeul qu'on puiſſe employer pour ſavoir combien il faudroit de temps pour réintégrer à cet égard la nature de l'homme; & par la même raiſon, combien il en a fallu pour la changer du blanc au noir.

C'eſt-là la plus grande altération que e ciel ait fait ſubir à l'homme, & l'on oit qu'elle n'eſt pas profonde; la coueur de la peau, des cheveux & des eux, varie par la ſeule influence du limat, les autres changemens tels que eux de la taille, de la forme des traits de la qualité des cheveux, ne me aroiſſent pas dépendre de cette ſeule auſe; car dans la race des Nègres, ſquels, comme l'on ſait, ont pour la lupart la tête couverte d'une laine épue, le nez épaté, les lèvres épaiſſes, n trouve des nations entières avec de ngs & vrais cheveux, avec des traits guliers; & ſi l'on comparoit dans la ce des Blancs le Danois au Calmouue; ou ſeulement le Finlandois au appon dont il eſt ſi voiſin, on trouroit entr'eux autant de différence pour

les traits & la taille, qu'il y en a dans la race des Noirs: par conſéquent il faut admettre pour ces altérations qui ſont plus profondes que les premières, quelques autres cauſes réunies avec celle du climat: la plus générale & la plus directe eſt la qualité de la nourriture; c'eſt principalement par les alimens que l'homme reçoit l'influence de la terre qu'il habite, celle de l'air & du cie agit plus ſuperficiellement; & tandi qu'elle altère la ſurface la plus extérieur en changeant la forme de la peau, l nourriture agit ſur la forme intérieur par ſes propriétés qui ſont conſtammen relatives à celles de la terre qui la pro duit. On voit dans le même pays de différences marquées entre les homme qui en occupent les hauteurs, & ceu qui demeurent dans les lieux bas; l habitans de la montagne ſont toujou mieux faits, plus vifs & plus beaux qu ceux de la vallée; à plus forte raiſo dans des climats éloignés du climat pr mitif, dans des climats où les herbe les fruits, les grains & la chair d animaux ſont de qualité & même

ſubſtance différentes, les hommes qui s'en nourriſſent doivent devenir différens. Ces impreſſions ne ſe font pas ſubitement ni même dans l'eſpace de quelques années ; il faut du temps pour que l'homme reçoive la teinture du ciel, il en faut encore plus pour que la terre lui tranſmette ſes qualités ; & il a fallu les ſiècles joints à un uſage toujours conſtant des mêmes nourritures, pour influer ſur la forme des traits, ſur la grandeur du corps, ſur la ſubſtance des cheveux, & produire ces altérations intérieures, qui s'étant enſuite perpétuées par la génération, ſont devenues les caractères généraux & conſtans, auxquels on reconnoît les races & même les nations différentes qui compoſent le genre humain.

Dans les animaux, ces effets ſont plus prompts & plus grands ; parce qu'ils tiennent à la terre de bien plus près que l'homme ; parce que leur nourriture étant plus uniforme, plus conſtamment la même, & n'étant nullement préparée, la qualité en eſt plus décidée & l'influence plus forte ; parce

que d'ailleurs les animaux ne pouvant ni ſe vêtir, ni s'abriter, ni faire uſage de l'élément du feu pour ſe réchauffer, ils demeurent nuement expoſés, & pleinement livrés à l'action de l'air & à toutes les intempéries du climat: & c'eſt par cette raiſon que chacun d'eux a ſuivant ſa nature, choiſi ſa zone & ſa contrée; c'eſt par la même raiſon qu'il y ſont retenus, & qu'au lieu de s'étendre ou de ſe diſperſer comme l'homme, il demeurent pour la plupart concentré dans les lieux qui leur conviennent le mieux. Et lorſque par des révolution ſur le globe ou par la force de l'homme ils ont été contraints d'abandonner leu terre natale; qu'ils ont été chaſſés o relégués dans des climats éloignés, leu nature a ſubi des altérations ſi grande & ſi profondes, qu'elle n'eſt pas recor noiſſable à la première vue, & que pou la juger il faut avoir recours à l'inſpectio la plus attentive, & même aux expé riences & à l'analogie. Si l'on ajoute ces cauſes naturelles d'altération dans le animaux libres, celle de l'empire d l'homme ſur ceux qu'il a réduits e

vitude, on sera surpris de voir jusqu'à
uel point la tyrannie peut dégrader,
figurer la Nature; on trouvera sur tous
animaux esclaves, les stigmates de leur
ptivité & l'empreinte de leurs fers;
verra que ces plaies sont d'autant
us grandes, d'autant plus incurables,
'elles sont plus anciennes, & que dans
tat où nous les avons réduits, il ne
oit peut-être plus possible de les
nabiliter, ni de leur rendre leur forme
imitive, & les autres attributs de na-
e que nous leur avons enlevés.

La température du climat, la qualité
la nourriture & les maux d'esclavage,
ilà les trois causes de changement,
ltération & de dégénération dans les
maux. Les effets de chacune méritent
tre considérés en particulier, & leurs
ports vus en détail nous présenteront
tableau au-devant duquel on verra
Nature telle qu'elle est aujourd'hui,
dans le lointain, on apercevra ce
'elle étoit avant sa dégradation.

Comparons nos chétives brebis avec
moufflon dont elles sont issues; celui-
grand & léger comme un cerf,

armé de cornes défenſives & de ſabot épais, couvert d'un poil rude ne crain ni l'inclémence de l'air, ni la voracit du loup : il peut non-ſeulement évit ſes ennemis par la légèreté de ſa courſe mais il peut auſſi leur réſiſter par la forc de ſon corps, & par la ſolidité d armes dont ſa tête & ſes pieds ſo munis : quelle différence de nos bre auxquelles il reſte à peine la facul d'exiſter en troupeau, qui même peuvent ſe défendre par le nombre, q ne ſoutiendroient pas ſans abri le fro de nos hivers, enfin qui toutes périroie ſi l'homme ceſſoit de les ſoigner & les protéger ! Dans les climats les pl chauds de l'Afrique & de l'Aſie, moufflon qui eſt le père commun toutes les races de cette eſpèce, par avoir moins dégénéré que par-t ailleurs ; quoique réduit en domeſtici il a conſervé ſa taille & ſon poil, ſe lement il a beaucoup perdu ſur grandeur & la maſſe de ſes armes ; brebis du Sénégal & des Indes ſo les plus grandes des brebis domeſtiqu & celles de toutes dont la nature eſt

oins dégradée : les brebis de la Barrie, de l'Égypte, de l'Arabie, de la erſe, de l'Arménie, de la Calmouie, &c. ont ſubi de plus grands angemens ; elles ſe ſont relativement nous, perfectionnées à certains égards viciées à d'autres ; mais, comme ſe erfectionner ou ſe vicier eſt la même oſe relativement à la Nature, elles ſe n toujours dénaturées ; leur poil rude eſt changé en une laine fine ; leur ieue s'étant chargée d'une maſſe de aiſſe, a pris un volume incommode ſi grand, que l'animal ne peut la ûner qu'avec peine ; & en même mps qu'il s'eſt bouffi d'une matière perflue, & qu'il s'eſt paré d'une belle iſon, il a perdu ſa force, ſon agilité, grandeur & ſes armes ; car ces brebis longues & larges queues n'ont guère ie la moitié de la taille du moufflon ; es ne peuvent fuir le danger ni réſiſter l'ennemi, elles ont un beſoin continuel s ſecours & des ſoins de l'homme our ſe conſerver & ſe multiplier : la gradation de l'eſpèce originaire eſt core plus grande dans nos climats ;

de toutes les qualités du moufflon, i
ne reſte rien à nos brebis, rien à notre
bélier, qu'un peu de vivacité, mais ſ
douce, qu'elle cède encore à la houlett
d'une bergère : la timidité, la foibleſſe
& même la ſtupidité & l'abandon d
ſon être ſont les ſeuls & triſtes reſtes d
leur nature dégradée. Si l'on vouloit l
relever pour la force & la taille, il fau
droit unir le moufflon avec notre brebi
Flandrine, & ceſſer de propager le
races inférieures ; & ſi, comme choſ
plus utile, nous voulons dévouer cett
eſpèce à ne nous donner que de l
bonne chair & de la belle laine, il fau
droit au moins, comme l'ont fait no
Voiſins, choiſir & propager la race de
brebis de Barbarie, qui tranſportée e
Eſpagne & même en Angleterre a très
bien réuſſi. La force du corps & l
grandeur de la taille ſont des attribut
maſculins, l'embonpoint & la beauté d
la peau ſont des qualités féminines ; i
faudroit donc dans le procédé des mé
langes obſerver cette différence ; donne
à nos béliers des femelles de Barbari
pour avoir de belles laines, & donne

e moufflon à nos brebis pour en relever
a taille.

Il en ſeroit à cet égard de nos chèvres
omme de nos brebis; on pourroit en
es mêlant avec la chèvre d'Angora,
hanger leur poil & le rendre auſſi utile
que la plus belle laine. L'eſpèce de la
hèvre en général, quoique fort dégé-
nérée, l'eſt cependant moins que celle
le la brebis dans nos climats; elle paroît
être davantage dans les pays chauds de
Afrique & des Indes; les plus petites
& les plus foibles de toutes les chèvres
ont celles de Guinée, de Juda, &c. &
lans ces mêmes climats l'on trouve au
:ontraire les plus grandes & les plus
ortes brebis.

L'eſpèce du bœuf eſt celle de tous
es animaux domeſtiques ſur laquelle la
nourriture paroît avoir la plus grande
nfluence; il devient d'une taille prodi-
gieuſe dans les contrées où le pâturage
eſt riche & toujours renaiſſant; les An-
:iens ont appelé *taureau-éléphans* les
œufs d'Éthiopie & de quelques autres
provinces de l'Aſie, où ces animaux
pprochent en effet de la grandeur de

l'éléphant; l'abondance des herbes, & leur qualité ſubſtantielle & ſucculente produiſent cet effet; nous en avons la preuve même dans notre climat; un bœuf nourri ſur les têtes des montagnes vertes de Savoie ou de Suiſſe, acquiert le double du volume de celui de nos bœufs, & néanmoins ces bœufs de Suiſſe ſont comme les nôtres enfermés dans l'étable & réduits au fourrage pendant la plus grande partie de l'année: mais ce qui fait cette grande différence, c'eſt qu'en Suiſſe on les met en pleine pâture, dès que les neiges ſont fondues; au lieu que dans nos provinces on leur interdit l'entrée des prairies juſqu'après la récolte de l'herbe qu'on réſerve aux chevaux: ils ne ſont donc jamais ni largement ni convenablement nourris, & ce ſeroit une attention bien néceſſaire, bien utile à l'État que de faire un règlement à cet égard, par lequel on aboliroit les vaines pâtures en permettant les enclos. Le climat a auſſi beaucoup influé ſur la nature du bœuf: dans les terres du Nord des deux continens, il eſt couvert d'un poil long & doux comme de la fine

aine; il porte auſſi une groſſe loupe ſur les épaules, & cette difformité ſe trouve également dans tous les bœufs de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique; il n'y a que ceux d'Europe qui ne ſoient pas boſſus; cette race d'Europe eſt cependant la race primitive à laquelle les races boſſues remontent par le mélange dès la première ou la ſeconde génération; & ce qui prouve encore que cette race boſſue n'eſt qu'une variété de la première, c'eſt qu'elle eſt ſujette à de plus grandes altérations & à des dégradations qui paroiſſent exceſſives; car il y a dans ces bœufs boſſus des différences énormes pour la taille; le petit zébu de l'Arabie a tout au plus la dixième partie du volume du *taureau-éléphant* d'Éthiopie.

En général, l'influence de la nourriture eſt plus grande, & produit des effets plus ſenſibles ſur les animaux qui ſe nourriſſent d'herbes ou de fruits; ceux au contraire qui ne vivent que de proie, varient moins par cette cauſe que par l'influence du climat; parce que la chair eſt un aliment préparé & déjà

aſſimilé à la nature de l'animal carnaſſier qui la dévore ; au lieu que l'herbe étant le premier produit de la terre, elle en a toutes les propriétés, & tranſmet immédiatement les qualités terreſtres à l'animal qui s'en nourrit.

Auſſi le chien, ſur lequel la nourriture ne paroît avoir que de légères influences, eſt néanmoins celui de tous les animaux carnaſſiers dont l'eſpèce eſt la plus variée ; il ſemble ſuivre exactement dans ſes dégradations les différences du climat ; il eſt nu dans les pays les plus chauds, couvert d'un poil épais & rude dans les contrées du Nord, paré d'une belle robe ſoyeuſe en Eſpagne, en Syrie, où la douce température de l'air change le poil de la plupart des animaux, en une ſorte de ſoie ; mais indépendamment de ces variétés extérieures qui ſont produites par la ſeule influence du climat, il y a d'autres altérations dans cette eſpèce qui proviennent de ſa condition, de ſa captivité, ou, ſi l'on veut, de l'état de ſociété du chien avec l'homme. L'augmentation ou la diminution de la taille viennent des

ins que l'on a pris d'unir enſemble les
us grands ou les plus petits individus;
ccourciſſement de la queue, du mu-
au, des oreilles, provient auſſi de la
ain de l'homme; les chiens auxquels
génération en génération on a coupé
s oreilles & la queue, tranſmettent ces
fauts en tout ou en partie à leurs deſ-
ndans. J'ai vu des chiens nés ſans
ueue, que je pris d'abord pour des
onſtres individuels dans l'eſpèce; mais
me ſuis aſſuré depuis, que cette race
iſte & qu'elle ſe perpétue par la géné-
ation. Et les oreilles pendantes qui ſont
ſigne le plus général & le plus certain
e la ſervitude domeſtique, ne ſe trou-
ent-elles pas dans preſque tous les
hiens! Sur environ trente races diffé-
ntes, dont l'eſpèce eſt aujourd'hui
ompoſée, il n'y en a que deux ou trois
ui aient conſervé leurs oreilles primi-
ves; le chien de berger, le chien-loup
: les chiens du Nord ont ſeuls les oreilles
roites. La voix de ces animaux a ſubi
omme tout le reſte d'étranges muta-
ons; il ſemble que le chien ſoit devenu
iard avec l'homme, qui de tous les

êtres qui ont une langue eſt celui q
en uſe & abuſe le plus : car dans l'ét
de nature le chien eſt preſque muet,
n'a qu'un hurlement de beſoin par acc
aſſez rares ; il a pris ſon aboiement da
ſon commerce avec l'homme, ſur-to
avec l'homme policé ; car lorſqu'on
tranſporte dans des climats extrêmes
chez des peuples groſſiers tels que l
Lappons & les Nègres, il perd ſo
aboiement, reprend ſa voix naturelle q
eſt le hurlement & devient même que
quefois abſolument muet. Les chiens
oreilles droites & ſur-tout le chien c
berger, qui de tous eſt celui qui a
moins dégénéré, eſt auſſi celui qui donn
le moins de voix : comme il paſſe
vie ſolitairement dans la campagne
qu'il n'a de commerce qu'avec les mou
tons & quelques hommes ſimples,
eſt comme eux ſérieux & ſilencieux
quoiqu'en même temps il ſoit très-v
& fort intelligent ; c'eſt de tous les chien
celui qui a le moins de qualités acquiſe
& le plus de talens naturels, c'eſt le plu
utile pour le bon ordre & pour la gard
des troupeaux, & il ſeroit plus avan

geux d'en multiplier, d'en étendre la ce que celles des autres chiens, qui ne rvent qu'à nos amusemens, & dont le ombre est si grand qu'il n'y a point de lles où l'on ne pût nourrir un nombre : familles des seuls alimens que les iens consomment.

L'état de domesticité a beaucoup conibué à faire varier la couleur des aniaux, elle est en général originairement uve ou noire; le chien, le bœuf, la nèvre, la brebis, le cheval ont pris outes sortes de couleurs; le cochon a hangé du noir au blanc, & il paroît ue le blanc, pur & sans aucune tache st à cet égard le signe du dernier degré e dégénération, & qu'ordinairement il st accompagné d'imperfections ou de éfauts essentiels: dans la race des hommes lancs, ceux qui le sont beaucoup plus ue les autres & dont les cheveux, les ourcils, la barbe, &c. sont naturellenent blancs, ont souvent le défaut d'être ourds, & d'avoir en même temps les eux rouges & foibles: dans la race des oirs, les Nègres blancs sont encore l'une nature plus foible & plus défec-

tueuſe. Tous les animaux abſolum
blancs ont ordinairement ces mêi
défauts de l'oreille dure & des yc
rouges; cette ſorte de dégénératic
quoique plus fréquente dans les anima
domeſtiques, ſe montre auſſi quelqu
fois dans les eſpèces libres, comme d
celles des éléphans, des cerfs, des dair
des guenons, des taupes, des ſouris;
dans toutes, cette couleur eſt toujo
accompagnée de plus ou moins
foibleſſe de corps & d'hébétation
ſens.

Mais l'eſpèce ſur laquelle le poids
l'eſclavage paroît avoir le plus appu
& fait les impreſſions les plus profond
c'eſt celle du chameau, il naît avec
loupes ſur le dos, & des calloſités
la poitrine & ſur les genoux: ces call
ſités ſont des plaies évidentes occaſio
nées par le frottement, car elles ſc
remplies de pus & de ſang corromp
comme il ne marche jamais qu'avec u
groſſe charge, la preſſion du fardeau
commencé par empêcher la libre exte
ſion & l'accroiſſement uniforme des pa
ties muſculeuſes du dos, enſuite elle

gonfler la chair aux endroits voisins: comme lorsque le chameau veut se oser ou dormir, on le contraint d'a- d à s'abattre sur ses jambes repliées, que peu à peu il en prend l'habi- e de lui-même, tout le poids de corps porte pendant plusieurs heures suite, chaque jour sur sa poitrine & genoux; & la peau de ces parties ſée, frottée contre la terre se dépile, oisse, se durcit & se déſorganise. Le a qui, comme le chameau, passe ie sous le fardeau, & ne se repose i qu'en s'abattant sur la poitrine, a emblables callosités qui se perpétuent même par la génération. Les babouins les guenons dont la posture la plus inaire est d'être assis, soit en veillant, en dormant, ont aussi des callosités dessous de la région des fesses, & e peau calleuse est même devenue érente aux os du derrière contre les- ls elle est continuellement pressée le poids du corps: mais ces callo- s des babouins & des guenons sont hes & saines, parce qu'elles ne pro- ment pas de la contrainte des entraves

ni du faix accablant d'un poids étrange
& qu'elles ne sont au contraire que
effets des habitudes naturelles de l'a
mal qui se tient plus volontiers & pl
long-temps assis que dans aucune au
situation: il en est de ces callosités c
guenons comme de la double semelle
peau que nous portons sous nos pie
cette semelle est une callosité nature
que notre habitude constante à marc
ou rester debout rend plus ou mo
épaisse, ou plus ou moins dure, sel
le plus ou moins de frottement c
nous faisons éprouver à la plante de
pieds.

Les animaux sauvages n'étant
immédiatement soumis à l'empire
l'homme, ne sont pas sujets à d'a
grandes altérations que les anim
domestiques; leur nature paroît va
suivant les différens climats, mais m
part elle n'est dégradée. S'ils étoi
absolument les maîtres de choisir l
climat & leur nourriture, ces altérati
seroient encore moindres: mais com
de tout temps ils ont été chassés, re
gués par l'homme, ou même par c

ntr'eux qui ont le plus de force & méchanceté, la plupart ont été conts de fuir, d'abandonner leur pays al & de s'habituer dans des terres ins heureuſes : ceux dont la nature t trouvée aſſez flexible pour ſe prêter ette nouvelle ſituation ſe ſont réidus au loin, tandis que les autres nt eu d'autre reſſource que de ſe ıfiner dans les déſerts voiſins de leur s. Il n'y a aucune eſpèce d'animal, comme celle de l'homme ſe trouve ıéralement par-tout ſur la ſurface de erre ; les unes, & en grand nombre t bornées aux terres méridionales de cien continent ; les autres, aux parméridionales du nouveau monde ; ıtres, en moindre quantité, ſont ıfinées dans les terres du Nord, & au de s'étendre vers les contrées du di ; elles ont paſſé d'un continent à tre par des routes juſqu'à ce jour onnues ; enfin, quelques autres eſes n'habitent que certaines montagnes certaines vallées, & les altérations de nature ſont en général d'autant moins ſibles qu'elles ſont plus confinées.

Le climat & la nourriture ayant pe
d'influence ſur les animaux libres, é
l'empire de l'homme en ayant encoı
moins, leurs principales variétés vien
nent d'une autre cauſe ; elles ſont rela
tives à la combinaiſon du nombre dai
les individus, tant de ceux qui produ
ſent, que de ceux qui ſont produit
Dans les eſpèces, comme celle du ch
vreuil où le mâle s'attache à ſa femel
& ne la change pas, les petits démon
trent la conſtante fidélité de leurs pare
par leur entière reſſemblance entr'eux
dans celles, au contraire, où les femell
changent ſouvent de mâle, comme da
celle du cerf, il ſe trouve des variét
aſſez nombreuſes ; & comme dans tou
la Nature il n'y a pas un ſeul indivic
qui ſoit parfaitement reſſemblant à u
autre, il ſe trouve d'autant plus de v
riétés dans les animaux, que le nomb
de leur produit eſt plus grand & pl
fréquent. Dans les eſpèces où la femel
produit cinq ou ſix petits, trois c
quatre fois par an, de mâles différen
il eſt néceſſaire que le nombre des v
riétés ſoit beaucoup plus grand q
da

lans celles où le produit eſt annuel & unique ; auſſi les eſpèces inférieures, les petits animaux qui tous produiſent plus ſouvent & en plus grand nombre que ceux des eſpèces majeures, ſont-elles ujettes à plus de variétés. La grandeur u corps qui ne paroît être qu'une uantité relative, a néanmoins des attriuts poſitifs & des droits réels dans l'ordonnance de la Nature ; le grand y eſt ıſſi fixe que le petit y eſt variable : on ourra s'en convaincre aiſément par l'énuération que nous allons faire des variétés es grands & des petits animaux.

Le ſanglier a pris en Guinée des oreilles ès-longues & couchées ſur le dos ; à Chine, un gros ventre pendant & es jambes fort courtes ; au Cap-vert dans d'autres endroits, des défenſes ès-groſſes & tournées comme des ornes de bœuf ; dans l'état de domeſcité, il a pris par-tout des oreilles à emi-pendantes, & des ſoies blanches ns les pays froids ou tempérés. Je ne mpte ni le pecari ni le babirouſſa dans variétés de l'eſpèce du ſanglier, parce u'ils ne ſont ni l'un ni l'autre de cette

eſpèce, quoiqu'ils en approchent de
plus près que d'aucune autre.

Le cerf, dans les pays montueux
ſecs & chauds, tels que la Corſe & la
Sardaigne, a perdu la moitié de ſa taille
& a pris un pelage brun avec un boi
noirâtre; dans les pays froids & humides
comme en Bohème & aux Ardennes
ſa taille s'eſt agrandie, ſon pelage & ſo
bois ſont devenus d'un brun preſqu
noir, ſon poil s'eſt alongé au point d
former une longue barbe au menton
dans le Nord de l'autre continent, l
bois du cerf s'eſt étendu & ramifié p
des andouillers courbes. Dans l'état d
domeſticité, le pelage change du fau
au blanc; & à moins que le cerf ne ſo
en liberté & dans de grands eſpaces
ſes jambes ſe déforment & ſe courber
Je ne compte pas l'axis dans les variét
de l'eſpèce du cerf, il approche pl
de celle du daim & n'en eſt peut-êt
qu'une variété.

On auroit peine à ſe décider ſur l'
rigine de l'eſpèce du daim; il n'eſt nul
part entièrement domeſtique, ni nul
part abſolument ſauvage, il varie aſſ

ndifféremment, & par-tout du fauve au
ɔie & du pie au blanc ; ſon bois & ſa
queue ſont auſſi plus grands & plus
ongs ſuivant les différentes races, & ſa
hair eſt bonne ou mauvaiſe ſelon le
ɛrrein & le climat : on le trouve comme
ɛ cerf dans les deux continens, & il
aroît être plus grand en Virginie & *Virginia.*
ans les autres provinces de l'Amérique
ɛmpérée, qu'il ne l'eſt en Europe. Il
ɪ eſt de même du chevreuil, il eſt
lus grand dans le nouveau que dans
ncien continent, mais au reſte toutes
s variétés ſe réduiſent à quelques dif-
rences dans la couleur du poil qui
ange du fauve au brun ; les plus
ands chevreuils ſont ordinairement
uves, & les plus petits ſont bruns.
es deux eſpèces, le chevreuil & le
im, ſont les ſeuls de tous les animaux
ɔmmuns aux deux continens, qui ſoient
us grands & plus forts dans le nouveau
ɪe dans l'ancien.

L'âne a ſubi peu de variétés, même
ns ſa condition de ſervitude la plus
ɪre ; car ſa nature eſt dure auſſi, &
ſiſte également aux mauvais traitemens

& aux incommodités d'un climat fâcheux & d'une nourriture groſſière : quoiqu'il ſoit originaire des pays chauds, il peut vivre, & même ſe multiplier ſans les ſoins de l'homme dans les climats tempérés ; autrefois il y avoit des onagres *ou* ânes ſauvages dans tous les déſerts de l'Aſie mineure, aujourd'hui ils y ſont plus rares, & on ne les trouve en grand quantité que dans ceux de la Tartarie. Le mulet de Daurie *(a)*, appelé *czigithai* par les Tartares Mongoux, eſt probablement le même animal que l'onagre des autres provinces de l'Aſie ; il n'en diffère que par la longueur & les couleurs du poil, qui, ſelon M. Bell, paroît ondé de brun & de blanc *(b)* : ces onagres

(a) Mulus Dauricus fœcundus, Czigithai, *Mongalorum in Dauria.* Muſ. *Petropolitanum*, pag. 335.

(b) In the foreſts near Kuznetsky on the River Tomo of the ſources of the River Oby in Lat. 51 & 52 Wild aſſes. I have ſeen many of their Skins; they in all reſpects the Shape of the ead, tail and hoofs the common aſs, but their skin is Waved and undula withe and brown. Bell's travels to China. NOTA. Il ſe pourroit que M. Bell, qui dit n'avoir obſer que les peaux de ces animaux, ait vu des peaux zèbre; car les autres Voyageurs ne diſent pas c les *czigithais* ou *onagres* de Daurie ſoient comme

zigithais se trouvent dans les forêts de
a Tartarie jusqu'au cinquante-unième
& cinquante-deuxième degré, & il ne
aut pas les confondre avec les zèbres,
ont les couleurs sont bien plus vives &
ien autrement tranchées, & qui d'ailleurs
orment une espèce particulière presque
ussi différente de celle de l'âne que de
elle du cheval. La seule dégénération
emarquable dans l'âne en domesticité,
'est que sa peau s'est ramollie & qu'elle
perdu les petits tubercules qui se
ouvent semés sur la peau de l'onagre,
e laquelle les Levantins font le cuir
renu qu'on appelle *chagrin*.

Le lièvre est d'une nature flexible &
rme en même temps, car il est répandu
ns presque tous les climats de l'ancien
ontinent, & par-tout il est à très-peu
ès le même : seulement son poil blan-
it pendant l'hiver dans les climats très-
oids, & il reprend en été sa couleur
turelle, qui ne varie que du fauve

ore, rayés de brun & de blanc ; d'ailleurs, il y a
Cabinet de Pétersbourg des peaux de zèbre &
peaux de czigithais, qu'on montre également
Voyageurs.

au roux : la qualité de la chair varie de même ; les lièvres les plus rouges ſont toujours les meilleurs à manger. Mais le lapin, ſans être d'une nature auſſi flexible que le lièvre, puiſqu'il eſt beaucoup moins répandu, & que même il paroît confiné à de certaines contrées eſt néanmoins ſujet à plus de variétés parce que le lièvre eſt ſauvage par-tout au lieu que le lapin eſt preſque par-tou à demi-domeſtique. Les lapins clapier ont varié par la couleur du fauve a gris, au blanc, au noir ; ils ont auſſ varié par la grandeur, la quantité, l qualité du poil : cet animal qui eſt ori ginaire d'Eſpagne a pris en Tartarie un queue longue, en Syrie du poil touff & pelotonné comme du feutre, &c. O trouve quelquefois des lièvres noirs dan les pays froids ; on prétend auſſi qu'il a dans la Norwège & dans quelqu autres provinces du Nord des lièvres q ont des cornes. M. Klein *(c)* a fait grav deux de ces lièvres cornus : il eſt ai de juger à l'inſpection des figures qu

(c) Klein, *de quadrup.* pag. 52, tab. III, f *ad. §. XXI.*

es cornes ſont des bois ſemblables au
ois du chevreuil : cette variété, ſi elle
xiſte, n'eſt qu'individuelle & ne ſe mani-
eſte probablement que dans les endroits
ù le lièvre ne trouve point d'herbes,
: ne peut ſe nourrir que de ſubſtances
gneuſes, d'écorce, de boutons, de
euilles d'arbres, de lichens, &c.

L'élan dont l'eſpèce eſt confinée dans
: Nord des deux continens, eſt ſeu-
ment plus petit en Amérique qu'en *Amerique.*
Europe, & l'on voit par les énormes
ois que l'on a trouvés ſous terre en
Canada, en Ruſſie, en Sibérie, &c.
u'autrefois ces animaux étoient plus
rands qu'ils ne le ſont aujourd'hui :
eut-être cela vient-il de ce qu'ils
ouiſſoient en toute tranquillité de leurs
prêts, & que n'étant point inquiétés par
homme qui n'avoit pas encore pénétré
ans ces climats, ils étoient maîtres de
hoiſir leur demeure dans les endroits où
ir, la terre & l'eau leur convenoit le
ieux. Le renne que les Lappons ont
ndu domeſtique, a par cette raiſon
lus changé que l'élan, qui n'a jamais
é réduit en ſervitude : les rennes ſau-

vages, ſont plus grands, plus forts & d'un poil plus noir que les rennes domeſtiques : ceux-ci ont beaucoup varié pour la couleur du poil, & auſſi pour la grandeur & la groſſeur du bois ; cette eſpèce de lichen ou de grande mouſſe blanche qui fait la principale nourriture du renne, ſemble contribuer beaucoup par ſa qualité à la formation & à l'accroiſſement du bois, qui proportionnellement eſt plus grand dans le renne que dans aucune autre eſpèce ; & c'eſt peut-être cette même nourriture, qui dans ce climat, produit du bois ſur la tête du lièvre, comme ſur celle de la femelle du renne; car dans tous les autres climats, il n'y a ni lièvres cornus, ni aucun animal dont la femelle porte du bois comme le mâle.

L'eſpèce de l'éléphant eſt la ſeule ſur laquelle l'état de ſervitude ou de domeſticité n'a jamais influé, parce que dans cet état il refuſe de produire, & par conſéquent de tranſmettre à ſon eſpèce les plaies ou les défauts occaſionnés par ſa condition ; il n'y a dans l'éléphant que des variétés légères & preſque

ıdividuelles ; ſa couleur naturelle eſt le oir, cependant il s'en trouve de roux : de blancs, mais en très-petit nombre. ,'éléphant varie auſſi pour la taille ſui- ant la longitude plutôt que la latitude u climat; car ſous la Zone torride dans quelle il eſt, pour ainſi dire, renfermé ſous la même ligne il s'élève juſqu'à ainze pieds de hauteur dans les contrées ientales de l'Afrique; tandis que dans ; terres occidentales de cette même rtie du monde il n'atteint guère qu'à hauteur de dix ou onze pieds; ce qui ouve que quoique la grande chaleur it néceſſaire au plein développement ſa nature, la chaleur exceſſive la reſ- int & la réduit à de moindres dimen- ns. Le rhinocéros paroît être d'une lle plus uniforme & d'une grandeur oins variable; il ſemble ne différer de -même que par le caractère ſingulier ui le fait différer de tous les animaux, r cette grande corne qu'il porte ſur nez; cette corne eſt ſimple dans les inocéros de l'Aſie, & double dans ux de l'Afrique.

Je ne parlerai point ici des variétés

qui ſe trouvent dans chaque eſpèce d'a-
nimal carnaſſier, parce qu'elles ſont très
légères, attendu que de tous les animaux
ceux qui ſe nourriſſent de chair ſont le
plus indépendans de l'homme, & qu'a
moyen de cette nourriture déjà préparé
par la Nature, ils ne reçoivent preſqu
rien des qualités de la terre qu'ils hab
tent; que d'ailleurs ayant tous de la forc
& des armes, ils ſont les maîtres du choi
de leur terrein, de leur climat, &c. e
que par conſéquent les trois cauſes c
changement, d'altération & de dégén
ration dont nous avons parlé, ne peuve
avoir ſur eux que de très-petits effets.

Mais après le coup d'œil que l'c
vient de jeter ſur ces variétés qui no
indiquent les altérations particulières c
chaque eſpèce, il ſe préſente une co
ſidération plus importante & dont la v
eſt bien plus étendue; c'eſt celle c
changement des eſpèces mêmes, c'e
cette dégénération plus ancienne & c
tout temps immémoriale, qui par
s'être faite dans chaque famille, ou
l'on veut, dans chacun des genres ſo
leſquels on peut comprendre les eſpèc

voisines & peu différentes entr'elles : nous n'avons dans tous les animaux terrestres, que quelques espèces isolées, qui, comme celle de l'homme, fassent en même temps espèce & genre ; l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe forment des genres ou des espèces simples qui ne se propagent qu'en ligne directe & n'ont aucunes branches collatérales ; toutes les autres paroissent former des familles dans lesquelles on remarque ordinairement une souche principale & commune, de laquelle semblent être sorties des tiges différentes & d'autant plus nombreuses que les individus dans chaque espèce ont plus petits & plus féconds.

Sous ce point de vue, le cheval, le zèbre & l'âne sont tous trois de la même famille ; si le cheval est la souche ou le tronc principal, le zèbre & l'âne seront les tiges collatérales : le nombre de leurs ressemblances entr'eux étant infiniment plus grand que celui de leurs différences, on peut les regarder comme ne faisant qu'un même genre, dont les principaux caractères sont clairement énoncés &

communs à tous trois : ils ſont les ſeuls qui ſoient vraiment ſolipèdes, c'eſt-à-dire, qui aient la corne des pieds d'une ſeule pièce ſans aucune apparence de doigts ou d'ongles; & quoiqu'ils forment trois eſpèces diſtinctes, elles ne ſont cependant pas abſolument ni nettement ſéparées, puiſque l'âne produit avec la jument, le cheval avec l'âneſſe; & qu'il eſt probable que ſi l'on vient à bout d'apprivoiſer le zèbre, & d'aſſoupir ſa nature ſauvage & récalcitrante, il produiroit auſſi avec le cheval & l'âne, comme ils produiſent entr'eux.

Et ce mulet qu'on a regardé de tout temps comme une production viciée, comme un monſtre compoſé de deux natures, & que par cette raiſon l'on a jugé incapable de ſe reproduire lui-même & de former lignée, n'eſt cependant pas auſſi profondément léſé qu'on ſe l'imagine d'après ce préjugé, puiſqu'il n'eſt pas réellement infécond, & que ſa ſtérilité ne dépend que de certaines circonſtances extérieures & particulières. On ſait que les mulets ont ſouvent produit dans les pays chauds; l'on en

même quelques exemples dans nos limats tempérés ; mais on ignore si cette énération est jamais provenue de la imple union du mulet & de la mule, u plutôt si le produit n'en est pas dû l'union du mulet avec la jument, ou ncore à celle de l'âne avec la mule. Il a deux sortes de mulets, le premier st le grand mulet ou mulet simplement it, qui provient de la jonction de l'âne la jument ; le second est le petit mulet rovenant du cheval & de l'ânesse, que ous appellerons *bardeau* pour le distinuer de l'autre. Les Anciens les conoissoient & les distinguoient comme ous par deux noms différens, ils apeloient *mulus* le mulet provenant de âne & de la jument, & ils donnoient es noms de Ἵννος, *hinnus, burdo* au mulet rovenant du cheval & de l'ânesse ; s ont assuré que le mulet, *mulus (d)* roduit avec la jument un animal auquel

(d) Mulus equâ conjunctus mulum procreavit. . . . Mula quoque jam facta gravida est, sed non quoad erficeret atque ederet prolem. Arist. *Hist. anim.* lib. VI, ap. 24. . . . *Est in annalibus nostris mulas peperisse epe ; verum prodigii loco habitum,* Plin. *Hist. nat.* b. VIII, cap. 44.

ils donnoient auſſi le nom de *ginnus* ou *hinnus (e)*: ils ont aſſuré de même que la mule, *mula*, conçoit aſſez aiſément, mais qu'elle ne peut que rarement perfectionner ſon fruit; & ils ajoutent que quoiqu'il y ait des exemples aſſez fréquens de mules qui ont mis bas, il faut néanmoins regarder cette production comme un prodige. Mais qu'eſt-ce qu'un prodige dans la Nature, ſinon un effet plus rare que les autres? Le mule peut donc engendrer, & la mule peut concevoir, porter & mettre bas dans de certaines circonſtances; ainſi il ne s'agiroit que de faire des expériences pour ſavoir quelles ſont ces circonſtances, & pour acquérir de nouveaux faits dont on pourroit tirer de grandes lumières ſur la dégénération des eſpèces par le mélange, & par conſéquent ſur l'unité ou la diverſité de chaque genre; il faudroit, pour réuſſir à ces expériences,

(e) Nota. Le mot *Ginnus* a été employé par Ariſtote en deux ſens; le premier pour déſigner généralement un animal imparfait, un avorton, un mulet-nain, provenant quelquefois du cheval avec l'ânesſe, ou de l'âne avec la jument; & le ſecond pour ſignifier le produit particulier du mulet & de la jument.

donner le mulet à la mule, à la jument & à l'ânesse, faire la même chose avec le bardeau, & voir ce qui résulteroit de ces six accouplemens différens : il faudroit aussi donner le cheval & l'âne à la mule, & faire la même chose pour la petite mule ou femelle du bardeau : ces épreuves, quoiqu'assez simples, n'ont jamais été tentées dans la vue d'en tirer les lumières ; & je regrette de n'être pas à portée de les exécuter, je suis persuadé qu'il en résulteroit des connoissances que je ne fais qu'entrevoir, & que je ne puis donner que comme des présomptions. Je crois, par exemple, que de tous ces accouplemens, celui du mulet & de la femelle bardeau, & celui du bardeau & de la mule pourroient bien manquer absolument ; que celui du mulet & de la mule, & celui du bardeau & de sa femelle pourroient peut-être réussir, quoique bien rarement ; mais en même temps, je présume que le mulet produiroit avec la jument plus certainement qu'avec l'ânesse & le bardeau, plus certainement avec l'ânesse qu'avec la jument ; qu'enfin le cheval &

l'âne pourroient peut-être produire avec les deux mules, mais l'âne plus ſûrement que le cheval : il faudroit faire ces épreuves dans un pays auſſi chaud, pour le moins, que l'eſt notre Provence, & prendre des mulets de ſept ans, des chevaux de cinq & des ânes de quatre ans, parce qu'il y a cette différence dans ces trois animaux pour les âges de la pleine puberté.

Voici les raiſons d'analogie ſur leſquelles ſont fondées les préſomptions que je viens d'indiquer. Dans l'ordonnance commune de la Nature, ce ne ſont pas les mâles, mais les femelles, qui conſtituent l'unité des eſpèces ; nous ſavons par l'exemple de la brebis qui peut ſervir à deux mâles différens & produire également du bouc & du bélier, que la femelle influe beaucoup plus que le mâle ſur le ſpécifique du produit, puiſque de ces deux mâles différens il ne naît que des agneaux, c'eſt-à-dire, des individus ſpécifiquement reſſemblans à la mère ; auſſi le mulet reſſemble-t-il plus à la jument qu'à l'âne, & le bardeau plus à l'âneſſe qu'au cheval : dès-lors *le*

ulet doit produire plus ſûrement avec la ment qu'avec l'âneſſe, & le bardeau us ſûrement avec l'âneſſe qu'avec la ju- ent : de même le cheval & l'âne *pour- ient peut-être produire avec les deux ules*, parce qu'étant femelles elles ont, uoique viciées, retenu chacune plus e propriétés ſpécifiques que les mulets âles ; *mais l'âne doit produire avec elles us certainement que le cheval*, parce u'on a remarqué que l'âne a plus de uiſſance pour engendrer, même avec jument, que n'en a le cheval, car il orrompt & détruit la génération de elui-ci : on peut s'en aſſurer en donnant 'abord le cheval-étalon, à des jumens, : en leur donnant le lendemain, ou ême quelques jours après, l'âne au eu du cheval ; ces jumens produiront reſque toujours des mulets & non pas es chevaux. Cette obſervation qui mé- teroit bien d'être conſtatée dans toutes es circonſtances, paroît indiquer que : ſouche ou tige principale de cette mille pourroit bien être l'âne & non as le cheval, puiſque l'âne le domine ans la puiſſance d'engendrer, même

avec ſa femelle ; d'autant que le contraire n'arrive pas, lorſqu'on donne l'âne en premier & le cheval en ſecond, à la jument; celui-ci ne corrompt pas la génération de l'âne, car le produit eſt preſque toujours un mulet; d'autre côté la même choſe n'arrive pas, quand on donne l'âne en premier & le cheval en ſecond à l'ânesſe, car celui-ci ne corrompt ni ne détruit la génération de l'âne. Et à l'égard des accouplemens des mulets entr'eux, je les ai préſumé ſtériles parce que de deux natures déjà léſées pour la génération, & qui par leur mélange ne pourroient manquer de ſe léſer davantage, on ne doit attendre qu'un produit tout-à-fait vicié ou abſolument nul.

Par le mélange du mulet avec la jument, du bardeau avec l'ânesſe, & par celui du cheval & de l'âne avec les mules, on obtiendroit des individus qui remonteroient à l'eſpèce & ne ſeroient plus que des demi-mulets, leſquels non-ſeulement auroient, comme leurs parens, la puiſſance d'engendrer avec ceux de leur eſpèce originaire, mais peut-être

ême auroient la faculté de produire
ntr'eux, parce que n'étant plus léſés
n'à demi, leur produit ne ſeroit pas
us vicié que le ſont les premiers mu-
ts ; & ſi l'union de ces demi-mulets
oit encore ſtérile, ou que le produit
n fût & rare & difficile, il me paroît
rtain qu'en les rapprochant encore d'un
egré de leur eſpèce originaire, les in-
vidus qui en réſulteroient & qui ne
roient plus léſés qu'au quart, pro-
uiroient entr'eux, & formeroient une
ouvelle tige, qui ne ſeroit préciſément
i celle du cheval ni celle de l'âne. Or,
omme tout ce qui peut être a été amené
ar le temps, & ſe trouve ou s'eſt trouvé
ans la Nature, je ſuis tenté de croire
ue le mulet fécond dont parlent les
nciens, & qui, du temps d'Ariſtote
xiſtoit en Syrie dans les terres au de-là
e celles des Phéniciens, pouvoit bien
re une race de ces demi-mulets ou de
es quarts de mulets, qui s'étoit formée
ar les mélanges que nous venons d'in-
iquer ; car Ariſtote dit expreſſément
ue ces mulets féconds reſſembloient en
out, & autant qu'il eſt poſſible, aux

mulets inféconds *(f)*; il les distingue aussi très-clairement des *onagres* ou *ânes sauvages* dont il fait mention dans le même chapitre, & par conséquent on ne peut rapporter ces animaux qu'à des mulets peu viciés, & qui auroient conservé la faculté de reproduire. Il se pourroit encore que le mulet fécond de Tartarie le *czigithais* dont nous avons parlé, ne fût pas l'*onagre* ou *âne sauvage*, mais ce même mulet de Phénicie, dont la race s'est peut-être maintenue jusqu'à ce jour; le premier Voyageur qui pourra les comparer, confirmera ou détruira cette conjecture. Et le zèbre lui-même qui ressemble plus au mulet qu'au cheval & qu'à l'âne, pourroit bien avoir eu

(f) In terrâ Syriâ super Phenicem Mulæ & coeunt & pariunt; sed id genus diversum quanquam simile. Arist. *Hist. anim.* lib. VI, cap. 24..... *Sunt in Syriâ quos mulos appellant genus diversum ab eo quod coïtu equæ & asini procreatur; sed simile facie, quomodo asini silvestres similitudine quadam nonnen urbanorum accepere, & quidem ut asini illi feri sic muli præstant celeritate. Procreant ejusmodi mulæ suo in genere. Cujus rei argumento illæ sunt quæ tempore Pharnacæ patris Pharnazabim in terram Phrygiam venerunt quæ adhuc extant. Tres tamen ex novem quos numero olim fuisse aiunt, servantur hoc tempore.* Idem, cap. 36.

ne pareille origine; la régularité con-
uinte & ſymétrique des couleurs de ſon
oil, qui ſont alternativement toujours
ſpoſées par bandes noires & blanches,
roît indiquer qu'elles proviennent de
ux eſpèces différentes, qui dans leur
élange ſe ſont ſéparées autant qu'il
oit poſſible; car dans aucun de ſes
uvrages la Nature n'eſt auſſi tranchée
auſſi peu nuancée que ſur la robe du
bre, où elle paſſe bruſquement &
ernativement du blanc au noir & du
oir au blanc ſans aucun intermède dans
ute l'étendue du corps de l'animal.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain par
ut ce que nous venons d'expoſer, que
s mulets en général qu'on a toujours
cuſés d'impuiſſance & de ſtérilité, ne
nt cependant ni réellement ſtériles, ni
énéralement inféconds; & que ce n'eſt
ue dans l'eſpèce particulière du mulet
rovenant de l'âne & du cheval, que
ette ſtérilité ſe manifeſte, puiſque le
ulet qui provient du bouc & de la
rebis, eſt auſſi fécond que ſa mère
u ſon père; puiſque dans les oiſeaux
plupart des mulets qui proviennent

d'eſpèces différentes ne ſont point in-
féconds ; c'eſt donc dans la nature par-
ticulière du cheval & de l'âne, qu'il fau
chercher les cauſes de l'infécondité de
mulets qui en proviennent ; & au lieu
de ſuppoſer la ſtérilité comme un défau
général & néceſſaire dans tous les mulets
la reſtreindre au contraire au ſeul mule
provenant de l'âne & du cheval, & en
core donner de grandes limites à cett
reſtriction, attendu que ces mêmes mulet
peuvent devenir féconds dans de cer
taines circonſtances, & ſur-tout en ſ
rapprochant d'un degré de leur eſpèc
originaire.

Les mulets qui proviennent du chev
& de l'âne, ont les organes de la géné
ration tout auſſi complets que les autre
animaux ; il ne manque rien au mâle
rien à la femelle, ils ont une grand
abondance de liqueur ſéminale ; & comm
l'on ne permet guère aux mâles de s'ac
coupler, ils ſont ſouvent ſi preſſés de l
répandre, qu'ils ſe couchent ſur le ventr
pour ſe frotter entre leurs pieds de devan
qu'ils replient ſous la poitrine : ces ani
maux ſont donc pourvus de tout ce qu

t néceſſaire à l'acte de la génération ;
ſont même très-ardens, & par con-
quent très-indifférens ſur le choix ; ils
it à peu-près la même véhémence de
ôût pour la mule, pour l'âneſſe & pour
jument ; il n'y a donc nulle difficulté
ur les accouplemens ; mais il faudroit
s attentions & des ſoins particuliers, ſi
n vouloit rendre ces accouplemens
olifiques : la trop grande ardeur, ſur-
it dans les femelles, eſt ordinairement
vie de la ſtérilité, & la mule eſt au
oins auſſi ardente que l'âneſſe : or l'on
t que celle-ci rejette la liqueur ſémi-
le du mâle, & que pour la faire retenir
produire, il faut lui donner des coups
lui jeter de l'eau ſur la croupe, afin
calmer les convulſions d'amour qui
oſiſtent après l'accouplement, & qui
nt la cauſe de cette réjaculation. L'â-
ſſe & la mule tendent donc toutes deux
r leur trop grande ardeur à la ſtérilité.
âne & l'âneſſe y tendent encore par
e autre cauſe, comme ils ſont origi-
ires des climats chauds, le froid s'op-
ſe à leur génération, & c'eſt par cette
ſon qu'on attend les chaleurs de l'été

pour les faire accoupler ; lorſqu'on le laiſſe joindre dans d'autres temps & ſur tout en hiver, il eſt rare que l'impregnation ſuive l'accouplement, même réitéré ; & ce choix du temps qui eſt néceſſaire au ſuccès de leur génération l'eſt auſſi pour la conſervation du produit ; il faut que l'ânon naiſſe dans un temps chaud, autrement il périt ou languit ; & comme la geſtation de l'ânesſe eſt d'un an, elle met bas dans la même ſaiſon qu'elle a conçu : ceci prouve aſſez combien la chaleur eſt néceſſaire, non ſeulement à la fécondité, mais même à la pleine vie de ces animaux ; c'eſt encore par cette même raiſon de la trop grande ardeur de la femelle qu'on lui donne le mâle, preſque immédiatement après qu'elle a mis bas ; on ne lui laiſſe que ſept ou huit jours de repos ou d'intervalle entre l'accouchement & l'accouplement ; l'ânesſe, affoiblie par ſa couche eſt alors moins ardente, les parties n'ont pas pu dans ce petit eſpace de temps reprendre toute leur roideur ; au moyen de quoi la conception ſe fait plus ſûrement que quand elle eſt en pleine force

& qu

que ſon ardeur la domine : on prétend que dans cette eſpèce, comme dans celle du chat, le tempérament de la femelle eſt encore plus ardent & plus fort que celui du mâle ; cependant l'âne fait un grand exemple en ce genre, il peut aiſément faillir ſa femelle ou une autre pluſieurs jours de ſuite & pluſieurs fois par jour ; les premières jouiſſances, loin d'éteindre ne font qu'allumer ſon ardeur ; on en a vu s'excéder ſans y être excités autrement que par la force de leur petit naturel, on en a vu mourir ſur le champ de bataille, après onze ou douze conflits réitérés preſque ſans intervalle, ne prendre pour ſubvenir à cette prompte & rapide dépenſe que quelques pintes d'eau. Cette même chaleur qui le conſume eſt trop vive pour être durable ; l'âne-étalon bientôt eſt hors de combat & même de ſervice, & c'eſt peut-être par cette raiſon que l'on a prétendu que la femelle eſt plus forte & dure plus long-temps que le mâle ; ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'avec les ménagemens que nous avons indiqués, elle peut vivre trente ans, & produire

tous les ans pendant toute ſa vie; au lieu que le mâle, lorſqu'on ne le contraint pas à s'abſtenir de femelles, abuſe de ſes forces au point de perdre en peu d'années la puiſſance d'engendrer.

L'âne & l'ânesſe tendent donc tous deux à la ſtérilité par des propriétés communes, & auſſi par des qualités différentes; le cheval & la jument tendent de même par d'autres voies. On peut donner l'étalon à la jument neuf ou dix jours après qu'elle a mis bas, & elle peut produire cinq ou ſix ans de ſuite mais après cela elle devient ſtérile; pour entretenir ſa fécondité, il faut mettre un intervalle d'un an entre chacune de ſes portées, & la traiter différemment de l'ânesſe; au lieu de lui donner l'étalon après qu'elle a mis bas, il faut le lui réſerver pour l'année ſuivante, & attendre le temps où ſa chaleur ſe manifeſte par les humeurs qu'elle jette; & même avec ces attentions, il eſt rare qu'elle ſoit fé conde au-delà de l'âge de vingt ans. D'autre côté, le cheval, quoique moins ardent & plus délicat que l'âne, conſerve néanmoins plus long-temps la faculté

l'engendrer. On a vu de vieux chevaux qui n'avoient plus la force de monter la ument ſans l'aide du Palfrenier, trouver ur vigueur dès qu'ils étoient placés, & ngendrer à l'âge de trente ans. La li- ueur ſéminale eſt non-ſeulement moins ondante, mais beaucoup moins ſtimu- nte dans le cheval que dans l'âne ; car uvent le cheval s'accouple ſans la ré- ndre, ſur-tout ſi on lui préſente la ment avant qu'il ne la cherche ; il roît triſte dès qu'il a joui, & il lui ut d'aſſez grands intervalles de temps our que ſon ardeur renaiſſe. D'ailleurs, s'en faut bien que dans cette eſpèce us les accouplemens, même les plus nſommés, ſoient prolifiques ; il y a s jumens naturellement ſtériles, & utres en plus grand nombre qui ſont s-peu fécondes ; il y a auſſi des éta- ns, qui, quoique vigoureux en appa- nce, n'ont que peu de puiſſance réelle. ous pouvons ajouter à ces raiſons par- ulières une preuve plus évidente & us générale du peu de fécondité dans eſpèces du cheval & de l'âne ; ce ſont tous les animaux domeſtiques ceux

dont l'eſpèce, quoique la plus ſoignée, eſt la moins nombreuſe; dans celles du bœuf, de la brebis, de la chèvre, & ſur-tout dans celles du cochon, du chien & du chat, les individus ſont dix & peut-être cent fois plus nombreux que dans celles du cheval & de l'âne; ainſi leur peu de fécondité eſt prouvée par le fait, & l'on doit attribuer à toutes ces cauſes la ſtérilité des mulets qui proviennent du mélange de ces deux eſpèces naturellement peu fécondes. Dans les eſpèces au contraire qui, comme celle de la chèvre & celle de la brebis, ſont plus nombreuſes & par conſéquent plus fécondes, les mulets provenant de leur mélange ne ſont pas ſtériles, & remontent pleinement à l'eſpèce originaire dès la première génération; au lieu qu'il faudroit deux, trois & peut-être quatre générations, pour que le mulet provenant du cheval & de l'âne pût parvenir à ce même degré de réhabilitation de nature.

On a prétendu que de l'accouplement du taureau & de la jument, il réſultoit une autre ſorte de mulet: Columelle eſt

e crois, le premier qui en ait parlé ; Gesner le cite, & ajoute qu'il a entendu lire qu'il se trouvoit de ces mulets auprès le Grenoble, & qu'on les appelle en rançois, *jumars*. J'ai fait venir un de ces umars de Dauphiné ; j'en ai fait venir n autre des Pyrénées, & j'ai reconnu, nt par l'inspection des parties extéeures que par la dissection des parties ntérieures, que ces jumars n'étoient que es bardeaux, c'est-à-dire des mulets rovenans du cheval & de l'ânesse : je ois donc être fondé, tant par cette bservation que par l'analogie, à croire ue cette sorte de mulet n'existe pas, que le mot *jumar* n'est qu'un nom himérique & qui n'a point d'objet réel. a nature du taureau est trop éloignée e celle de la jument, pour qu'ils puissent roduire ensemble ; l'un ayant quatre tomacs, des cornes sur la tête, le pied urchu, &c. l'autre étant solipède & sans ornes, & n'ayant qu'un seul estomac. t les parties de la génération étant très-fférentes tant par la grosseur que pour proportions, il n'y a nulle raison préſumer qu'ils puissent se joindre

avec plaiſir, & encore moins avec ſuccès. Si le taureau avoit à produire avec quelqu'autre eſpèce que la ſienne, ce ſeroit avec le buffle qui lui reſſemble par la conformation & par la plupart des habitudes naturelles; cependant nous n'avons pas entendu dire qu'il ſoit jamais né des mulets de ces deux animaux, qui néanmoins ſe trouvent dans pluſieurs lieux, ſoit en domeſticité, ſoit en liberté. Ce que l'on raconte de l'accouplement, & du produit du cerf & de la vache, m'eſt à peu près auſſi ſuſpect que l'hiſtoire des jumars, quoique le cerf ſoit beaucoup moins éloigné, par ſa conformation, de la nature de la vache, que le taureau ne l'eſt de celle de la jument.

Ces animaux qui portent des bois, quoique ruminans & conformés à l'intérieur comme ceux qui portent des cornes, ſemblent faire un genre, une famille à part, dans laquelle l'élan eſt la tige majeure, & le renne, le cerf, l'axis, le daim & le chevreuil ſont les branches mineures & collatérales; car il n'y a que ces ſix eſpèces d'animaux, dont la tête ſoit armée d'un bois branchu qui

mbe & ſe renouvelle tous les ans ; & dépendamment de ce caractère géné- que qui leur eſt commun, ils ſe reſ- mblent encore beaucoup par la con- rmation & par toutes les habitudes turelles ; on obtiendroit donc plutôt s mulets du cerf ou du daim mêlé ec le renne & l'axis, que du cerf & la vache.

On ſeroit encore mieux fondé à re- rder toutes les brebis & toutes les èvres comme ne faiſant qu'une même mille, puiſqu'elles produiſent enſemble s mulets qui remontent directement, dès la première génération, à l'eſpèce la brebis ; on pourroit même joindre cette nombreuſe famille des brebis & s chèvres, celle des gazelles & celle s bubales qui ne ſont pas moins nom- reuſes. Dans ce genre qui contient plus trente eſpèces différentes, il paroît ue le mouflon, le bouquetin, le cha- ois, l'antilope, le bubale, le con- oma, &c. ſont les tiges principales, que les autres n'en ſont que des anches acceſſoires, qui toutes ont tenu les caractères principaux de la

ſouche dont elles ſont iſſues, mais qui ont en même temps prodigieuſement varié par les influences du climat & les différentes nourritures, auſſi-bien que par l'état de ſervitude & de domeſticité auquel l'homme a réduit la plupart de ces animaux.

Le chien, le loup, le renard, le chacal & l'iſatis forment un autre genre, dont chacune des eſpèces eſt réellement ſi voiſine des autres & dont les individus ſe reſſemblent ſi fort, ſur-tout par la conformation intérieure & par les parties de la génération, qu'on a peine à concevoir pourquoi ces animaux ne produiſent point enſemble; il m'a paru par les expériences que j'ai faites ſur le mélange du chien avec le loup & avec le renard, que la répugnance à l'accouplement venoit du loup & du renard plutôt que du chien, c'eſt-à-dire, de l'animal ſauvage & non pas de l'animal domeſtique; car les chiennes que j'ai miſes à l'épreuve, auroient volontiers ſouffert le renard & le loup, au lieu que la louve & la femelle renard n'ont jamais voulu ſouffrir les approches du chien;

:tat de domeſticité ſemble rendre les
imaux plus libertins, c'eſt-à-dire,
oins fidèles à leur eſpèce; il les rend
ıſſi plus chauds & plus féconds; car la
ienne peut produire & produit même
ſez ordinairement deux fois par an, au
u que la louve & la femelle renard ne
›rtent qu'une fois dans une année; &
eſt à préſumer que les chiens ſauvages,
eſt-à-dire, les chiens qui ont été aban-
›nnés dans des pays déſerts, & qui ſe
nt multipliés dans l'île de Juan-Fer-
ndès, dans les montagnes de Saint-
›mingue, &c. ne produiſent qu'une
is par an comme le renard & le loup;
fait, s'il étoit conſtaté, confirmeroit
einement l'unité du genre de ces trois
imaux, qui ſe reſſemblent ſi fort par la
›nformation, qu'on ne doit attribuer
ı'à quelques circonſtances extérieures
ur répugnance à ſe joindre.

Le chien paroît être l'eſpèce moyenne
commune entre celles du renard & du
up; les Anciens nous ont tranſmis
›mme deux faits certains, que le chien,
ns quelques pays & dans quelques
rconſtances, produit avec le loup &

avec le renard *(g)*. J'ai voulu le vérifier & quoique je n'aie pas réussi dans les épreuves que j'ai faites à ce sujet, on n'en doit pas conclure que cela soit impossible ; car je n'ai pu faire ces essais que sur des animaux captifs, & l'on sait que dans la plupart d'entr'eux la captivité seule suffit pour éteindre le desir & pour les dégoûter de l'accouplement, même avec leurs semblables ; à plus forte raison cet état forcé doit les empêcher de s'unir avec des individus d'une espèce étrangère, mais je suis persuadé que dans l'état de liberté & de célibat, c'est-à-dire, de privation de sa femelle, le chien peut en effet s'unir au loup & au renard, sur-tout si devenu sauvage, il a perdu son odeur de domesticité, & s'est en même temps rapproché des mœurs & des habitudes

(g) In Cyrenensi agro Lupi cum Canibus coeunt & Laconici *canes ex vulpe & cane generantur.* Aristo. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 28. . . . . *Coeunt animalia generis ejusdem secundum naturam, sed ea etiam quorum genus diversum quidem, sed natura non multum distat si modò par magnitudo sit & tempora æquent gravidi tatis, raro id fit, sed tamen id fieri & in Canibus & in Vulpibus & in Lupis certum est.* Idem. *de gener. anim.* lib. II, cap. 5.

naturelles de ces animaux. Il n'en eſt pas de même de l'union du renard avec le loup, je ne la crois guère poſſible ; du moins dans la nature actuelle le contraire paroît démontré par le fait, puiſque ces deux animaux ſe trouvent enſemble dans le même climat & dans les mêmes terres, & que ſe ſoutenant chacun dans leur eſpèce ſans ſe chercher, ſans ſe mêler, il faudroit ſuppoſer une dégénération plus ancienne que la mémoire des hommes pour les réunir à la même eſpèce : c'eſt par cette raiſon que j'ai dit que celle du chien étoit moyenne entre celles du renard & du loup, elle eſt auſſi commune puiſqu'elle peut ſe mêler avec toutes deux ; & ſi quelque choſe pouvoit indiquer qu'originairement toutes trois ſont ſorties de la même ſouche, c'eſt ce rapport commun qui rapproche le renard du loup, & me paroît en réunir les eſpèces le plus près que tous les autres rapports de conformité dans la figure & l'organiſation. Pour réduire ces deux eſpèces à l'unité, il faut donc remonter à un état de nature plus ancien : mais dans l'état actuel, on doit regarder le loup & le

renard comme les tiges majeures du genre des cinq animaux que nous avons indiqués ; le chien, le chacal & l'iſatis n'en ſont que les branches latérales, & elles ſont placées entre les deux premières ; le chacal participe du chien & du loup, & l'iſatis du chacal & du renard : auſſi paroît-il par un aſſez grand nombre de témoignages, que le chacal & le chien produiſent aiſément enſemble ; & l'on voit par la deſcription de l'iſatis & par l'hiſtoire de ſes habitudes naturelles, qu'il reſſemble preſqu'entièrement au renard par la figure & par le tempérament, qu'il ſe trouve également dans les pays froids ; mais qu'en même temps il tient du chacal le naturel, l'aboiement continu, la voix criarde & l'habitude d'aller toujours en troupe.

Le chien de berger, que j'ai dit être la ſouche première de tous les chiens, eſt en même temps celui qui approche le plus de la figure du renard ; il eſt de la même taille, il a comme lui, les oreilles droites, le muſeau pointu, la queue droite & traînante ; il approche auſſi du renard par la voix, par l'intelligence &

par la fineſſe de l'inſtinct ; il ſe peut donc que ce chien ſoit originairement iſſu du renard, ſinon en ligne droite, u moins en ligne collatérale. Le chien, qu'Ariſtote appelle *canis-laconicus*, & qu'il aſſure provenir du mélange du renard & du chien, pourroit bien être e même que le chien de berger, ou du moins avoir plus de rapport avec lui u'avec aucun autre chien : on ſeroit orté à imaginer que l'épithète *laconicus* u'Ariſtote n'interprète pas, n'a été onnée à ce chien que par la raiſon u'il ſe trouvoit en Laconie, province e la Grèce, dont Lacédémone étoit la ille principale ; mais ſi l'on fait attention l'origine de ce chien Laconic, que le ême Auteur dit venir du renard & du ien ; on ſentira que la race n'en étoit as bornée au ſeul pays de Laconie, & u'elle devoit ſe trouver également dans ous les pays où il y avoit des renards, c'eſt ce qui me fait préſumer que épithète *laconicus* pourroit bien avoir é employée par Ariſtote dans le ſens oral, c'eſt-à-dire, pour exprimer la ièveté ou le ſon aigu de la voix ; il

aura appelé *chien laconic*, ce chien provenant du renard, parce qu'il n'aboioit pas comme les autres chiens, & qu'il avoit la voix courte & glapiſſante comme celle du renard: or notre chien de berger eſt le chien qu'on peut appeler *laconic* à plus juſte titre; car c'eſt celui de tous les chiens dont la voix eſt la plus brève & la plus rare; d'ailleurs les caractères que donne Ariſtote à ſon chien laconic conviennent aſſez au chien de berger, & c'eſt ce qui a achevé de me perſuader que c'étoit le même chien; j'ai cru devoir rapporter les paſſages d'Ariſtote en entier, afin qu'on juge ſi ma conjecture eſt fondée *(h)*.

(h) Laconici canes ex Vulpe & Cane generantur. Hiſt. anim. lib. VIII, cap. 28. . . . . *Canum genera plura ſunt. Coït Laconicum menſe ſuæ ætatis octavo & crus jam circa id tempus attollentes nonnulli uriùam reddunt.... Gerunt Laconicæ canes uterum parte ſextâ anni, hoc eſt, ſexagenis diebus aut uno vel altero, plus minuſve. Catelli cæci gignuntur, nec ante duodecimum diem viſum accipiunt. Coeunt canes poſteaquam parerunt ſexto menſe nec citiùs. Sunt quæ parte quintâ anni uterum ferunt, hoc eſt, duobus & ſeptuaginta diebus, quarum catelli duodecim diebus luce carent: nonnullæ quartâ parte anni, hoc eſt, tribus menſibus ferunt, quarum catelli diebus decem & ſeptem luce carent. Lac ante diebus quinque*

Le genre des animaux cruels eſt l'un

quàm pariant, habent canes magnâ ex parte; verùm nonnullis etiam ſeptem aut quatuor diebus anticipat: utile latim ut pepererint eſt, genus laconicum poſt coïtum diebus triginta habere lac incipit. . . . . parit canis duodecim complurimùm, ſed magnâ ex parte quinque aut ex. Unum etiam aliquam peperiſſe certum eſt: laconicæ magnâ ex parte octo pariunt. Coeunt quandiu vivunt & nares & fœminæ: peculiare generis laconici eſt ut um laborarint coïre meliùs quàm per otium poſſint; vivit n hoc eodem genere mas ad annos decem, fœmina ad uodecim: cæteri canes maximâ quidem ex parte ad nnos quatuordecim: ſed nonnulli vel ad viginti protraunt vitam. . . . . Laconici ſanè generis fœminas, quia inus laborant quàm mares, vivaciores maribus ſunt: at erò in cæteris, & ſi non latè admodum conſtat, tamen nares vivaciores ſunt. Idem, lib. VI, cap. 20. . . . . *Fœminam & marem natura diſtinxit moribus; ſunt enim fœminæ moribus mollioribus, miteſcunt celeriùs & manum facilius patiuntur: diſcunt etiam imitanturque ingenioſiùs, t in genere canum laconico fœminas eſſe ſagaciores quàm nares apertum eſt. Moloticum etiam genus venaticum hilo a cæteris diſcrepat, ac pecuarium longè & magitudine & fortitudine contra belluas præſtat: inſignes erò animo & induſtriâ qui ex utroque moloticum dico & conicum prodierint.* Idem, lib. IX, cap. 1.

Nota. Il faut obſerver que le mot *genus* ne doit as s'interpréter ici par celui d'*eſpèce*, mais par le ot *race*. Ariſtote y diſtingue trois races de chiens; *Laconicus, Moloticus* & *Pecuarius*; le *Moloticus* qu'il ppelle auſſi *Venaticus*, eſt vraiſemblablement notre évrier, qui dans la Grèce & l'Aſie mineure eſt chien de chaſſe ordinaire; le *Pecuarius* qu'il dit xcéder de beaucoup les autres chiens par la gran-

des plus nombreux & des plus variés ; le mal ſemble, ici comme ailleurs, ſe reproduire ſous toutes ſortes de formes & ſe revêtir de pluſieurs natures. Le lion & le tigre, comme eſpèces iſolées, ſont en première ligne ; toutes les autres, ſavoir,

deur & par la forme, eſt ſans doute le mâtin, dont on ſe ſert pour la garde & la défenſe du bétail contre les bêtes féroces ; & le *Laconicus*, duquel il ne déſigne pas l'emploi, & qu'il dit ſeulement être un chien de travail & d'induſtrie, & qui eſt de plus petite taille que le *Pecuarius*, ne peut être que le chien de berger, qui travaille en effet beaucoup à ranger, contenir & conduire les moutons, & qui eſt plus induſtrieux, plus attentif & plus ſoigneux que tous les autres chiens : mais ce n'eſt pas là ce qu'il y a de plus difficile à entendre dans ces paſſages d'Ariſtote, c'eſt ce qu'il dit de la différente durée de la geſtation dans les différentes races de chiens, dont, ſelon lui, les uns portent deux mois, les autres portent deux mois & demi, & les autres trois mois : car tous nos chiens de quelque race qu'ils ſoient ne portent également que pendant environ neuf ſemaines, c'eſt-à-dire, ſoixante-un, ſoixante-deux ou ſoixante-trois jours, & je ne ſache pas qu'on ait remarqué de plus grandes différences de temps que celle de ces trois ou quatre jours : mais Ariſtote pouvoit en ſavoir ſur cela plus que nous, & ſi ces faits qu'il a avancés ſont vrais, il en réſulteroit un rapprochement bien plus grand de certains chiens, avec le loup : car les chaſſeurs aſſurent que la louve porte trois mois ou trois mois & demi.

es panthères, les onces, les léopards, s guépards, les lynx, les caracals, les guars, les couguars, les ocelots, les rvals, les margais & les chats ne font u'une même & méchante famille, dont s différentes branches ſe ſont plus ou oins étendues, & ont plus ou moins rié ſuivant les différens climats : tous es animaux ſe reſſemblent par le na- rel, quoiqu'ils ſoient très-différens our la grandeur & par la figure ; ils nt tous les yeux étincelans, le muſeau ourt, & les ongles aigus, courbés & tractibles ; ils ſont tous nuiſibles, fé- ces, indomptables ; le chat qui en eſt dernière & la plus petite eſpèce, quoi- ue réduit en ſervitude, n'en eſt ni moins erfide ni moins volontaire ; le chat ſau- ge a conſervé le caractère de la famille ; eſt auſſi cruel, auſſi méchant, auſſi éprédateur en petit, que ſes conſan- ins le ſont en grand ; ils ſont tous galement carnaſſiers, également ennemis es autres animaux. L'homme avec toutes s forces n'a jamais pu les détruire ; on de tout temps employé contre eux le u, le fer, le poiſon, les piéges ; mais

comme tous les individus multiplient beaucoup, & que les eſpèces elles-mêmes ſont fort multipliées, les efforts de l'homme ſe ſont bornés à les faire reculer & à les reſſerrer dans les déſerts, dont ils ne ſortent jamais ſans répandre la terreur & cauſer autant de dégât que d'effroi; un ſeul tigre échappé de ſa forêt ſuffit pour alarmer tout un peuple & le forcer à s'armer, que ſeroit-ce ſi ces animaux ſanguinaires arrivoient en troupe & s'ils s'entendoient comme les chiens ſauvages ou les chacals dans leurs projets de déprédation? La Nature a donné cette intelligence aux animaux timides, mais heureuſement les animaux fiers ſont tous ſolitaires; ils marchent ſeuls & ne conſultent que leur courage; c'eſt-à-dire, la confiance qu'ils ont en leur force. Ariſtote avoit remarqué avant nous, que de tous les animaux qui ont des griffes, c'eſt-à-dire, des ongles crochus & rétractibles, aucun n'étoit ſocial, aucun n'alloit en troupe *(i)*: cette obſervation qui ne portoit alors que ſur quatre ou

(i) Nullum animal cui ungues adunci, gregatile eſt perpendimus. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. I, cap. 1.

nq eſpèces, les ſeules de ce genre qui ıſſent connues de ſon temps, s'eſt endue & trouvée vraie ſur dix ou ɔuze autres eſpèces qu'on a découertes depuis; les autres animaux carıſſiers, tels que les loups, les renards, s chiens, les chacals, les iſatis, qui ont point de griffes, mais ſeulement ɛs ongles droits, vont pour la plupart ı troupes, & ſont tous timides & même ches.

En comparant ainſi tous les animaux les rappelant chacun à leur genre, ɔus trouverons que les deux cents eſɛèces dont nous avons donné l'hiſtoire, ɛuvent ſe réduire à un aſſez petit nomɛe de familles ou ſouches principales, ɛſquelles il n'eſt pas impoſſible que utes les autres ſoient iſſues.

Et pour mettre de l'ordre dans cette *Genres.* duction, nous ſéparerons d'abord les ıimaux des deux continens; & nous ɔſerverons qu'on peut réduire à quinze ɛnres & à neuf eſpèces iſolées, nonulement tous les animaux qui ſont ɔmmuns aux deux continens, mais ıcore tous ceux qui ſont propres &

particuliers à l'ancien. Ces genres ſon
1.° celui des ſolipèdes proprement dits
qui contient le cheval, le zèbre, l'âne
avec les mulets féconds & inféconds
2.° Celui des grands pieds-fourchus
cornes creuſes, ſavoir, le bœuf & l
buffle avec toutes leurs variétés. 3.° L
grande famille des petits pieds-fourchu
à cornes creuſes, tels que les brebis, le
chèvres, les gazelles, les chevrotains &
toutes les autres eſpèces qui participen
de leur nature. 4.° Celle des pieds-four
chus à cornes pleines ou bois ſolides
qui tombent & qui ſe renouvellent tou
les ans; cette famille contient l'élan, l
renne, le cerf, le daim, l'axis & le che
vreuil. 5.° Celle des pieds-fourchus am
bigus, qui eſt compoſée du ſanglier &
de toutes les variétés du cochon, telle
que celui de Siam à ventre pendant, celu
de Guinée à longues oreilles pointue
& couchées ſur le dos, celui des Cana
ries à groſſes & longues défenſes, &c
6.° le genre très-étendu des fiſſipède
carnaſſiers à griffes, c'eſt-à-dire, à ongle
crochus & rétractibles, dans lequel on
doit comprendre les panthères, les léo

rds, les guépards, les onces, les ſervals les chats, avec toutes leurs variétés. ° Celui des fiſſipèdes carnaſſiers à gles non rétractibles, qui contient le ıp, le renard, le chacal, l'iſatis & le ien, avec toutes leurs variétés. 8.° Celui s fiſſipèdes caarnaſſiers à ongles non réctibles, avec une poche ſous la queue ; genre eſt compoſé de l'hyæne, de la vette, du zibet, de la genette, du blaiu, &c. 9.° Celui des fiſſipèdes carſſiers à corps très-alongé avec cinq igts à chaque pied, & le pouce ou emier ongle ſéparé des autres doigts ; genre eſt compoſé des fouines, martes, ıtois, furets, mangouſtes, belettes, nſires, &c. 10.° La nombreuſe famille s fiſſipèdes, qui ont deux grandes nts inciſives à chaque mâchoire & oint de piquans ſur le corps ; elle eſt mpoſée des lièvres, des lapins & de ıtes les eſpèces d'écureuils, de loirs, marmottes & de rats. 11.° Celui des ſſipèdes, dont le corps eſt couvert de quans, tels que les porc-épics & les riſſons. 12.° Celui des fiſſipèdes courts d'écailles, les pangolins & les

phatagins. 13.° Le genre des fissipèdes amphibies, qui contient la loutre, le castor, le desman, les morses & les phoques. 14.° Le genre des quadrumanes, qui contient les singes, les babouins, les guenons, les makis, les loris, &c. 15.° Enfin celui des fissipèdes ailés, qui contient les rousettes & les chauve-souris, avec toutes leurs variétés. Les neuf espèces isolées, sont l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, le chameau, le lion, le tigre, l'ours & la taupe, qui toutes sont aussi sujettes à un plus ou moins grand nombre de variétés.

De ces quinze genres & de ces neuf espèces isolées, deux espèces & sept genres sont communs aux deux continens; les deux espèces sont, l'ours & la taupe; & les sept genres sont, 1.° celui des grands pieds-fourchus à cornes creuses; car le bœuf se retrouve en Amérique sous la forme du bison. 2.° Celui des pieds-fourchus à bois solides; car l'élan se trouve au Canada, sous le nom d'*orignal;* le renne sous celui de *caribou* & l'on trouve aussi dans presque toutes les provinces de l'Amérique septentrio-

ale des cerfs, des daims & des che-
reuils. 3.° Celui des fiſſipèdes carnaſſiers
ongles non rétractibles; car le loup &
renard ſe trouvent dans le nouveau
onde comme dans l'ancien. 4.° Celui
es fiſſipèdes à corps très-alongé, la
uine, la marte, le putois ſe trouvent en
mérique comme en Europe. 5.° L'on
trouve auſſi une partie du genre des
ſipèdes qui ont deux grandes dents
ciſives à chaque mâchoire, les écu-
uils, les marmottes, les rats, &c.
° Celui des fiſſipèdes amphibies; les
orſes, les phoques, les caſtors & les
utres exiſtent dans le nord du nouveau
ntinent, comme dans celui de l'ancien.
° Le genre des fiſſipèdes ailés y exiſte
ſſi en partie, car on y trouve des
auve-ſouris & des vampires, qui ſont
s eſpèces de rouſſettes.

Il ne reſte donc que huit genres &
nq eſpèces iſolées, qui ſoient propres
particuliers à l'ancien continent: ces
uit genres ou familles ſont, 1.° celle des
ſipèdes proprement dits; car on n'a
ouvé ni chevaux, ni ânes, ni zèbres, ni
ulets dans le nouveau monde. 2.° Celle

des petits pieds-fourchus à cornes creuſes, car il n'exiſtoit en Amérique ni brebis, ni chèvres, ni gazelles, ni chevrotains. 3.° La famille des cochons; car l'eſpèce du ſanglier ne s'eſt point trouvée dans le nouveau monde, & quoique le pecari avec ſes variétés doivent ſe rapporter à cette famille, il en diffère cependant par des caractères aſſez remarquables, pour qu'on puiſſe l'en ſéparer. 4.° Il en eſt de même de la famille des animaux carnaſſiers à ongles rétractibles; on n'a trouvé en Amérique ni panthère, ni léopards, ni guépards, ni onces, ni ſervals; & quoique les jaguars, couguars, ocelots & margais paroiſſent être de cette famille, il n'y a aucune de ces eſpèces du nouveau monde qui ſe trouve dans l'ancien continent, & réciproquement aucune eſpèce de l'ancien continent qui ſe ſoit trouvée dans le nouveau. 5.° Il en eſt encore de même du genre des fiſſipèdes dont le corps eſt couvert de piquans; car, quoique le coendou & l'urſon ſoient très-voiſins de ce genre, ces eſpèces ſont néanmoins très-différentes de celles des porc-épics & des hériſſons. 6.° L

5.° Le genre des fissipèdes carnassiers à ongles non rétractibles, avec une poche sous la queue; car l'hyæne, les civettes & les blaireaux n'existoient point en Amérique. 7.° Les genres des quadrumanes; car l'on n'a trouvé en Amérique ni singes, ni babouins, ni guenons, ni makis; & les sapajous, sagoins, sarigues, marmoses, &c. quoique quadrumanes, diffèrent de tous ceux de l'ancien continent. 8.° Celui des fissipèdes couverts d'écailles, le pangolin ni le phatagin ne sont point trouvés en Amérique; & les fourmillers auxquels on peut les comparer, sont couverts de poil, & en different trop pour qu'on puisse les réunir à la même famille.

Des neuf espèces isolées, sept; savoir, l'éléphant, le rhinocéros, l'hippopotame, la giraffe, le chameau, le lion & le tigre, ne se trouvent que dans l'ancien monde; & deux, savoir, l'ours & la taupe sont communes aux deux continens.

Si nous faisons de même le dénombrement des animaux propres & particuliers au nouveau monde, nous trouverons qu'il y en a environ cinquante espèces

différentes, que l'on peut réduire à dix genres & quatre espèces isolées ; ces quatre espèces sont le tapir, le cabiai, le lama & le pecari, encore n'y a-t-il que l'espèce du tapir qui soit absolument isolée, car celle du pecari a des variétés, & l'on peut réunir la vigogne au lama, & peut-être le cochon d'Inde au cabiai Les dix genres sont 1.° les sapajous huit espèces ; 2.° les sagoins, six espèces ; 3.° les philandres ou sarigues, marmoses cayopollins, phalangers, tarsiers, &c 4.° les jaguars, couguars, ocelots, margais, &c ; 5.° les coatis, trois ou quatre espèces ; 6.° les mouffettes, quatre ou cinq espèces ; 7.° Le genre de l'agout dans lequel je comprends l'acouchi, l paca : l'aperea & le tapeti ; 8.° celui de tatous, qui est composé de sept ou hu espèces ; 9.° les fourmiliers, deux o trois espèces ; & 10.° les paresseux, dor nous connoissons deux espèces, savo l'unau & l'aï.

Or ces dix genres & ces quatre e pèces isolées, auxquels on peut réduir les cinquante espèces d'animaux qui so particuliers au nouveau monde, quoiqu

outes différentes de celles de l'ancien ontinent, ont cependant des rapports loignés, qui paroiſſent indiquer quelque hoſe de commun dans leur formation, qui nous conduiſent à remonter à des auſes de dégénération plus grandes & eut-être plus anciennes que toutes les utres. Nous avons dit qu'en général tous s animaux du nouveau monde étoient eaucoup plus petits que ceux de l'ancien ontinent; cette grande diminution dans grandeur, quelle qu'en ſoit la cauſe, t une première ſorte de dégénération, ui n'a pu ſe faire ſans beaucoup influer ur la forme, & il ne faut pas perdre de ue ce premier effet dans les comparai-ns que l'on voudra faire de tous ces nimaux.

Le plus grand eſt le tapir, qui, quoi-u'il ne ſoit que de la taille d'un âne, e peut cependant être comparé qu'à éléphant, au rhinocéros & à l'hippo-otame; il eſt dans ſon continent le remier pour la grandeur, comme l'é-phant l'eſt dans le ſien; il a, comme rhinocéros, la lèvre ſupérieure muſ-uleuſe & avancée, & comme l'hippo-

potame, il se tient souvent dans l'eau. Seul, il les représente tous trois à ces petits égards, & sa forme qui en tout tient plus de celle de l'âne que d'aucune autre, semble être aussi dégradée que sa taille est diminuée. Le cheval, l'âne, le zèbre, l'éléphant, le rhinocéros & l'hippopotame n'existoient point en Amérique, & n'y avoient même aucun représentant, c'est-à-dire, qu'il n'y avoit dans ce nouveau monde aucun animal qu'on pût leur comparer, ni pour la grandeur ni pour la forme; le tapir est celui dont la nature sembleroit être la moins éloignée de tous, mais en même temps elle paroît si mêlée & elle approche si peu de chacun en particulier, qu'il n'est pas possible d'en attribuer l'origine à la dégénération de telle ou telle espèce; & que malgré les petits rapports que cet animal se trouve avoir avec le rhinocéros, l'hippopotame & l'âne, on doit le regarder non-seulement comme étant d'une espèce particulière, mais même d'un genre singulier & différent de tous les autres.

Ainsi le tapir n'appartient ni de près

ui de loin à aucune eſpèce de l'ancien ontinent, & à peine porte-t-il quelques aractères qui l'approchent des animaux uxquels nous venons de le comparer. e cabiai ſe refuſe de même à toute comaraiſon, il ne reſſemble à l'extérieur à ucun autre animal, & ce n'eſt que par s parties intérieures qu'il approche du ochon d'Inde, qui eſt de ſon même ontinent, & tous deux ſont d'eſpèces olument différentes de toutes celles e l'ancien continent.

Le lama & la vigogne paroiſſent avoir es ſignes plus ſignificatifs de leur anenne parenté, le premier avec le chaeau, & le ſecond avec la brebis. Le ma a, comme le chameau, les jambes utes, le cou fort long, la tête légère, lèvre ſupérieure fendue; il lui reſmble auſſi par la douceur du naturel, r l'eſprit de ſervitude, par la ſobriété, r l'aptitude au travail; c'étoit chez les méricains le premier & le plus utile leurs animaux domeſtiques, ils s'en voient comme les Arabes ſe ſervent chameau pour porter des fardeaux: illà bien des convenances dans la nature

de ces deux animaux, & l'on peut encore y ajouter celle des ſtigmates du travail, car quoique le dos du lama ne ſoit pas déformé par des boſſes comme celui du chameau, il a néanmoins des calloſités naturelles ſur la poitrine, parce qu'il a la même habitude de ſe repoſer ſur cette partie de ſon corps. Malgré tous ces rapports, le lama eſt une eſpèce très-diſtincte & très-différente de celle du chameau; d'abord il eſt beaucoup plus petit & n'a pas plus du quart ou du tiers du volume du chameau; la forme de ſon corps, la qualité & la couleur de ſon poil ſont auſſi fort différentes; le tempérament l'eſt encore plus; c'eſt un animal pituiteux, & qui ne ſe plaît que dans les montagnes, tandis que le chameau eſt d'un tempérament ſec, & habite volontiers dans les ſables brûlans: en tout, il y a peut-être plus de différences ſpécifiques entre le chameau & le lama qu'entre le chameau & la giraffe; ces trois animaux ont pluſieurs caractères communs, par leſquels on pourroit les réunir au même genre: mais en même temps, ils diffèrent à tant d'autres égards

qu'on ne seroit pas fondé à supposer qu'ils sont issus les uns des autres, ils sont voisins & ne sont pas parens. La giraffe a près du double de la hauteur du chameau, & le chameau le double du lama; les deux premiers sont de l'ancien continent & forment des espèces séparées; à plus forte raison, le lama qui ne se trouve que dans le nouveau monde, est-il une espèce éloignée de ces deux.

Il n'en est pas de même du pecari, quoiqu'il soit d'une espèce différente de celle du cochon, il est cependant du même genre; il ressemble au cochon par la forme & par tous les rapports apparens, il n'en diffère que par quelques petits caractères, tels que l'ouverture qu'il a sur le dos, la forme de l'estomac & des intestins, &c. On pourroit donc croire que cet animal seroit issu de la même souche que le cochon, & qu'autrefois il auroit passé de l'ancien monde dans le nouveau, où par l'influence de la terre, il aura dégénéré au point de former aujourd'hui une espèce distincte & différente de celle dont il est originaire.

Et à l'égard de la vigogne ou paco, quoiqu'elle ait quelques rapports avec la brebis par la laine & par l'habitude du corps, elle en diffère à tant d'autres égards, qu'on ne peut regarder ces eſpèces ni comme voiſines ni comme alliées; la vigogne eſt plutôt une eſpèce de petit lama, & il ne paroît par aucun indice qu'elle ait jamais paſſé d'un continent à l'autre. Ainſi des quatre eſpèces iſolées qui ſont particulières au nouveau monde, trois; ſavoir, le tapir, le cabiai & le lama avec la vigogne, paroiſſent appartenir en propre & de tout temps à ce continent; au lieu que le pecari qui fait la quatrième ſemble n'être qu'une eſpèce dégénérée du genre des cochons & avoir autrefois tiré ſon origine de l'ancien continent.

En examinant & comparant dans la même vue les dix genres, auxquels nous avons réduit les autres animaux particuliers à l'Amérique méridionale, nous trouverons de même, non-ſeulement des rapports ſinguliers dans leur nature, mais des indices de leur ancienne origine & des ſignes de leur dégénération; les

apajous & les ſagoins reſſemblent aſſez
ux guenons ou ſinges à longue queue
our qu'on leur ait donné le nom com-
mun de *ſinge;* cependant nous avons
rouvé que leurs eſpèces & même leurs
enres ſont différens, & d'ailleurs il
roit bien difficile de concevoir com-
ment les guenons de l'ancien continent
nt pu prendre en Amérique une forme
e face différente, une queue muſclée
préhenſile, une large cloiſon entre les
arines & les autres caractères, tant ſpé-
ifiques que génériques, par leſquels
ous les avons diſtinguées & ſéparées
es ſapajous ; cependant, comme les
nges, les babouins & les guenons ne
trouvent que dans l'ancien continent,
n doit regarder les ſapajous & les ſagoins
omme leurs repréſentans dans le nou-
eau; car ces animaux ont à peu près
même forme, tant à l'extérieur qu'à
intérieur; & ils ont auſſi beaucoup de
hoſes communes dans leurs habitudes
aturelles: il en eſt de même des makis
ont aucune eſpèce ne s'eſt trouvée en
mérique, & qui néanmoins paroiſſent
être remplacés ou repréſentés par les

philandres, c'eſt-à-dire par les ſarigues, marmoſes & autres quadrumanes à muſeau pointu, qui ſe trouvent en grand nombre dans le nouveau continent & nulle part dans l'ancien : ſeulement, il faut obſerver qu'il y a beaucoup plus de différence entre la nature & la forme des makis & de ces quadrumanes Américains, qu'entre celle des guenons & des ſapajous; & qu'il y a ſi loin d'un ſarigue, d'une marmoſe ou d'un phalanger à un maki, qu'on ne peut pas ſuppoſer qu'ils viennent les uns des autres ſans ſuppoſer en même temps que la dégénération peut produire des effets égaux à ceux d'une nature nouvelle ; car la plupart de ces quadrumanes de l'Amérique ont une poche ſous le ventre ; la plupart ont dix dents à la mâchoire ſupérieure & dix à l'inférieure ; la plupart ont la queue préhenſile, tandis que les makis ont la queue lâche, n'ont point de poches ſous le ventre & n'ont que quatre dents inciſives à la mâchoire ſupérieure, & ſix à l'inférieure : ainſi quoique ces animaux aient les mains & les doigts conformés de la même

manière, & qu'ils se ressemblent aussi par l'alongement du museau; leurs espèces, & même leurs genres, sont si différens, si éloignés qu'on ne peut pas imaginer qu'ils soient issus les uns des autres, ni que des disparités aussi grandes et aussi générales, aient jamais été produites par la dégénération.

Tigres.

Au contraire, les tigres d'Amérique que nous avons indiqués sous les noms de jaguars, couguars, ocelots & margais, quoique d'espèces différentes de la panthère, du léopard, de l'once, du guépard & du serval de l'ancien continent, ont cependant bien certainement du même genre; tous ces animaux se ressemblent beaucoup tant à l'extérieur qu'à l'intérieur; ils ont aussi le même naturel, la même férocité, la même véhémence de goût pour le sang; & ce qui les rapproche encore de plus près pour le genre, c'est qu'en les comparant, on trouve que ceux du même continent diffèrent autant & plus les uns des autres que de ceux de l'autre continent: par exemple, la panthère de l'Afrique diffère moins du jaguar du Brésil, que celui-ci

ne diffère du couguar qui cependant est du même pays; de même le serval de l'Asie & le margai de la Guiane sont moins différens entr'eux, qu'ils ne le sont de tous ceux de leur propre continent : on pourroit donc croire avec assez de fondement que ces animaux ont eu une origine commune, & supposer qu'ayant autrefois passé d'un continent à l'autre, leurs différences actuelles ne sont venues que de la longue influence de leur nouvelle situation.

Les mouffettes ou puans d'Amérique, & le putois d'Europe paroissent être du même genre. En général, lorsqu'un genre est commun aux deux continens, les espèces qui le composent sont plus nombreuses dans l'ancien que dans le nouveau; ici c'est tout le contraire, on y trouve quatre ou cinq espèces de putois, tandis que nous n'en avons qu'un, dont la nature paroît même inférieure ou moins exaltée que celle de tous les autres; en sorte qu'à son tour le nouveau monde paroît avoir des représentans dans l'ancien; & si l'on ne jugeoit que par le fait, on croiroit que

ces animaux ont fait la route contraire, & ont autrefois passé d'Amérique en Europe. Il en est de même de quelques autres espèces: les chevreuils & les daims, aussi-bien que les mouffettes, sont plus nombreux tant pour les variétés que pour les espèces, & en même temps plus grands & plus forts dans le nouveau continent que dans l'ancien; on pourroit donc imaginer qu'ils en sont originaires, mais comme nous ne devons pas douter que tous les animaux en général n'aient été créés dans l'ancien continent, il faut nécessairement admettre leur migration de ce continent à l'autre; & supposer en même temps, qu'au lieu d'avoir, comme tous les autres, dégénéré dans ce nouveau monde, ils s'y sont au contraire perfectionnés, & que par la convenance & la faveur du climat, ils ont surpassé leur première nature.

Les fourmilliers, qui sont des animaux très-singuliers, & dont il y a trois ou quatre espèces dans le nouveau monde, paroissent aussi avoir leurs représentans dans l'ancien; le pangolin & le phatagin leur ressemblent par le caractère unique

de n'avoir point de dents, & d'être forcés comme eux à tirer la langue & vivre de fourmis; mais ſi l'on veut leur ſuppoſer une origine commune, il eſt aſſez étrange qu'au lieu d'écaille qu'ils portent en Aſie, ils ſe ſoient couverts de poil en Amérique.

A l'égard des agoutis, des pacas & des autres du ſeptième genre des animaux particuliers au nouveau continent, on ne peut les comparer qu'au lièvre & au lapin, deſquels cependant ils diffèrent tous par l'eſpèce; & ce qui peut faire douter qu'il y ait rien de commun dans leur origine, c'eſt que le lièvre s'eſt répandu dans preſque tous les climats de l'ancien continent, ſans que ſa nature ſe ſoit altérée & ſans qu'il ait ſubi d'autres changemens que dans la couleur de ſon poil; on ne peut donc pas imaginer avec fondement que le climat d'Amérique ait fait ce que tous les autres climats n'ont pu faire, & qu'il eût changé la nature de nos lièvres au point d'en faire ou des tapetis ou des apérea, qui n'ont point de queue; ou des agoutis à muſeau pointu, à oreilles courtes & rondes; ou des pacas à groſſe

tête, à oreilles courtes, à poil ras & rude, avec des bandes blanches.

Enfin, les coatis, les tatous & les paresseux sont si différens, non-seulement pour l'espèce, mais aussi pour le genre de tous les animaux de l'ancien continent, qu'on ne peut les comparer à aucun, & qu'il n'est pas possible de leur supposer rien de commun dans leur origine, ni d'attribuer aux effets de la dégénération les prodigieuses différences qui se trouvent dans leur nature, dont nul autre animal ne peut nous donner ni le modèle ni l'idée.

Ainsi de dix genres & de quatre espèces isolées, auxquels nous avons tâché de réduire tous les animaux propres & particuliers au nouveau monde, il n'y en a que deux, savoir, le genre des jaguars, des ocelots, &c. & l'espèce du pecari avec ses variétés qu'on puisse rapporter avec quelque fondement aux animaux de l'ancien continent; les jaguars & les ocelots peuvent être regardés comme des espèces de léopards ou de panthères, & le pecari comme une espèce de cochon. Ensuite il y a cinq genres &

une eſpèce iſolée, ſavoir, l'eſpèce du lama, & les genres des ſapajous, des ſagoins, des mouſſettes, des agoutis & des fourmilliers, qu'on peut comparer, mais d'une manière équivoque & fort éloignée au chameau, aux guenons, aux putois, au lièvre & aux pangolins; & enfin il reſte quatre genres & deux eſpèces iſolees, ſavoir, les philandres, les coatis, les tatous, les pareſſeux, le tapir & le cabiai, qu'on ne peut ni rapporter ni même comparer à aucun des genres ou des eſpèces de l'ancien continent. Cela ſemble prouver aſſez que l'origine de ces animaux particuliers au nouveau monde ne peut être attribuée à la ſimple dégénération; quelque grands, quelque puiſſans qu'on voulût en ſuppoſer les effets, on ne pourra jamais ſe perſuader avec quelqu'apparence de raiſon que ces animaux aient été originairement les mêmes que ceux de l'ancien continent; il eſt plus raiſonnable de penſer qu'autrefois les deux continens étoient contigus ou continus, & que les eſpèces qui s'étoient camonnées dans ces contrées du nouveau monde, parce qu'elles en

roient trouvé la terre & le ciel plus convenables à leur nature, y furent enfermées & séparées des autres par l'irruption des mers lorsqu'elles divisèrent l'Afrique de l'Amérique; cette cause est naturelle & l'on peut en imaginer de semblables, & qui produiroient le même effet; par exemple, s'il arrivoit jamais que la mer fît une irruption en Asie de l'orient au couchant, & qu'elle séparât du reste du continent les terres méridionales de l'Afrique & de l'Asie, tous les animaux qui sont propres & particuliers à ces contrées du Midi, tels que les éléphans, les rhinocéros, les giraffes, les zèbres, les orangs-outangs, &c. se trouveroient relativement aux autres dans le même cas que le sont actuellement ceux de l'Amérique méridionale; ils seroient entièrement & absolument séparés de ceux des contrées tempérées, & on auroit tort de leur chercher une origine commune & de vouloir les rappeler aux espèces ou aux genres qui peuplent ces contrées, sur le seul fondement qu'ils auroient avec ces derniers quelque ressemblance imparfaite ou quelques rapports éloignés.

Il faut donc, pour rendre raiſon d l'origine de ces animaux, remonter au temps où les deux continens n'étoient pa encore ſéparés; il faut ſe rappeler le premiers changemens qui ſont arrivé ſur la ſurface du globe; il faut en mêm temps ſe repréſenter les deux cents eſ pèces d'animaux quadrupèdes réduites trente-huit familles: & quoique ce n ſoit point là l'état de la Nature telle qu'ell nous eſt parvenue, & que nous l'avon repréſentée, que ce ſoit au contraire u état beaucoup plus ancien, & que nou ne pouvons guère atteindre que par de inductions & des rapports preſqu'auſſ fugitifs que le temps qui ſemble en avoi effacé les traces; nous tâcherons néan-moins de remonter par les faits & par le monumens encore exiſtans à ces premiers âges de la Nature, & d'en préſenter les époques qui nous paroîtront clairement indiquées.

LES SAPAJOUS (a) ET LES SAGOINS (b).

Nous passons actuellement d'un ontinent à l'autre ; tous les animaux uadrumanes dont nous avons donné la lescription, & que nous avons compris ous les noms génériques de *Singes*, *Babouins* & *Guenons*, appartiennent exclusivement à l'ancien continent, & tous eux dont il nous reste à faire mention ne se trouvent au contraire que dans le nouveau monde. Nous les distinguons l'abord par deux noms génériques, parce qu'on peut les diviser en deux

(a) *Sapajou*, mot dérivé de *Cayouassou* ; nom le ces animaux au Brésil, & qui se prononce *Sajouassou*.

(b) *Sagoin*, *Sagouin*, mot dérivé de *Cagui*, qui se prononce *Sagoui*, & qui est le nom de ces animaux dans leur pays natal au Brésil.

claſſes; la première eſt celle des *Sapajous*, & la ſeconde celle des *Sagoins*, les uns & les autres ont les pieds conformés à peu près comme ceux des ſinges des babouins & des guenons, mais ils diffèrent des ſinges, en ce qu'ils ont des queues; ils diffèrent des babouins & des guenons, en ce qu'ils n'ont ni poches au bas des joues, ni calloſité ſur les feſſes; & enfin ils diffèrent de tous trois, c'eſt-à-dire, des ſinges, des babouins & des guenons, en ce que tous ceux-ci ont la cloiſon du nez mince, & les narines ouvertes à peu près comme celles de l'homme au-deſſous du nez; au lieu que les ſapajous & les ſagoins ont cette cloiſon des narines fort large & fort épaiſſe, & les ouvertures des narines placées à côté & non pas au-deſſous du nez: ainſi les ſapajous & les ſagoins ſont non-ſeulement ſpécifiquement, mais même génériquement différens des ſinges, des babouins & des guenons. Et lorſqu'enſuite on vient à les comparer entr'eux, on trouve qu'ils diffèrent auſſi par quelques caractères

inéraux ; car tous les ſapajous ont la
ieue *prenante*, c'eſt-à-dire, muſclée
manière qu'ils peuvent s'en ſervir
mme d'un doigt pour ſaiſir & prendre
qui leur plaît ; cette queue qu'ils
ent, qu'ils étendent, dont ils reco-
illent ou développent le bout à leur
lonté, & qui leur ſert principalement
'accrocher aux branches par ſon ex-
mité eſt ordinairement dégarnie de
il en deſſous & couverte d'une peau
e. Les ſagoins au contraire ont tous la
eue proportionnellement plus longue
e les ſapajous, & en même temps ils
nt entièrement velue, lâche & droite ;
ſorte qu'ils ne peuvent s'en ſervir en
cune manière ni pour ſaiſir ni pour
ccrocher : cette différence eſt ſi ap-
rente qu'elle ſuffit ſeule pour qu'on
iſſe toujours diſtinguer un ſapajou
n ſagoin.

Nous connoiſſons huit ſapajous que
us croyons pouvoir réduire à cinq
èces ; la première eſt l'*ouarine* ou
uariba du Breſil : ce ſapajou eſt grand
mme un renard, & il ne diffère de
lui qu'on appelle *alouate* à Cayenne

que par la couleur : l'ouarine a le po noir & l'alouate l'a rouge, & comm ils ſe reſſemblent à tous autres égards je n'en fais ici qu'une ſeule & mêm eſpèce ; la ſeconde eſt le *coaita* qui e noir comme l'ouarine, mais qui n'e pas ſi grand & dont l'*exquima* nou paroît être une variété ; la troiſièm eſt le *ſajou* ou *ſapajou* proprement dit qui eſt de petite taille, d'un poil brur & qu'on connoît vulgairemens ſous l nom impropre de *ſinge-capucin;* il y dans cette eſpèce une variété que nou appellerons le *ſajou gris,* & qui ne dif fère du *ſajou brun* que par cette diffe rence du poil : la quatrième eſpèce e le *ſaï* que les Voyageurs ont appelé l *pleureur,* il eſt un peu plus grand que l ſajou, & il a le muſeau plus large : nou en connoiſſons deux qui ne diffèrent qu par la couleur du poil ; le premier e d'un brun-noirâtre, & le ſecond d'u roux-blanchâtre ; enfin la cinquièm eſpèce eſt le *ſaïmiri,* qu'on appell vulgairement le *ſinge aurore* ou *ſapajo orangé :* celui-ci eſt le plus petit & l plus joli des ſapajous.

Nous connoissons de même six espèces de sagoins; le premier & le plus grand de tous est le *saki*, qui a la queue couverte d'un poil si long & si touffu qu'on l'a nommé *singe à queue de renard*; il semble qu'il y ait variété dans cette espèce pour la grandeur; j'en ai vu deux qui paroissoient adultes, dont l'un étoit presque une fois plus grand que l'autre. Le second sagoin est le *tamarin*, qui est ordinairement noir avec les quatre pieds jaunes, mais il varie pour la couleur, car il s'en trouve de bruns mouchetés de jaune. Le troisième est *l'ouistiti*, qui est remarquable par les larges toupets de poil qui accompagnent sa face, & par sa queue annelée. Le quatrième est le *trikina*, qui a une crinière autour du cou, & un flocon de poil au bout de la queue comme le lion, ce qui lui a fait donner le nom de *petit-lion*. Le cinquième est le *pinche*, qui a la face d'un beau noir, avec des poils blancs qui descendent du dessus & des côtés de la tête en forme de cheveux longs & lisses. Le sixième & le dernier est le *mico*, qui est le plus joli de tous, dont le poil est

d'un blond-argentin, & qui a la fac
colorée d'un rouge auſſi vif que d
vermillon. Nous allons donner l'hiſtoi
& la deſcription de chacun de ces Sa
pajous & de ces Sagoins, dont la plu
part n'étoient ni dénommés ni décri
ni connus,

L'OUARINI

L'OUARINE (a) ET L'ALOUATE (b).

L'OUARINE & l'Alouate ſont les plus grands animaux quadrumanes du nouveau continent ; ils ſurpaſſent de

(a) *Ouarin, Ouarine*, nom de cet animal au Maragnon, & que nous avons adopté.

Guenons appelées *Ouarines*, ſont toutes noires & grandes comme les grands chiens, elles crient ſi fort qu'on les peut entendre d'environ une lieue. *Hiſt. du P. d'Abbeville, page 152.*

Guariba Braſilienſibus. Marcgr. *Hiſt. nat. Braſ.* pag. 226, fig. *Nota* Il eſt vraiſemblable que le mot de *Ouarine, Ouarina*, vient de *Guariba*, qu'on doit prononcer *gouariba.*

Cercopithecus niger pedibus fuſcis. Le ſapajou noir. *Syſt. reg. anim.* pag. 194.

Pariſcus. Linn. *Syſt. nat.* edit. X, pag. 26. *Beta.* M. Linnæus a mal indiqué cet animal, il le confond avec le Coaita; & ſa deſcription, ainſi que ſa phraſe, eſt compoſée & mêlée de celle de Brown & de celle de Marcgrave, dont le dernier a écrit le *guariba*, & le premier le *coaita.*

(b) Alouate. *Allouata* à Cayenne n'eſt qu'une variété de l'ouarine, celui-ci eſt d'un brun noir, & l'alouate d'un rouge-brun: tous deux ſont un

beaucoup les plus groſſes Guenons & approchent de la grandeur des Babouins, ils ont la queue prenante, & ſont par conſéquent de la famille des Sapajous dans laquelle ils tiennent un rang bien diſtinct, non-ſeulement par leur taille mais auſſi par leur voix, qui retentit comme un tambour & ſe fait entendre à une très-grande diſtance. « Marcgrave » raconte *(c)*, que tous les jours, matin » & ſoir, les ouarines s'aſſemblent dans » les bois; que l'un d'entr'eux prend » une place élevée & fait ſigne de la » main aux autres de s'aſſeoir autour de » lui pour l'écouter; que dès qu'il les » voit placés, il commence un diſcours » à voix ſi haute & ſi précipitée, qu'

bruit épouvantable, & on leur a donné également l'épithète de *hurleurs*. *Arabata* dans les terres de l'Orénoque, ſelon Gumilla. « Les ſinges jaunes » dit cet Auteur, qu'ils appellent *arabata* font un » bruit inſupportable & ſi-lugubre qu'ils font horreur. *Hiſtoire de l'Orénoque, par Gumilla, page 8.*

Cercopithecus barbatus maximus ferrugineus ſtentoſus. Alouata, ſinge rouge. *Barrère, hiſt. nat. de Fr. équin.* pag. 150.

Cercopithecus barbatus ſaturate ſpadiceus. Le ſinge rouge de Cayenne. *Briſſ. reg. anim.* pag. 206.

(c) Marcgrave. *Hiſt. Braſ.* pag. 226.

'entendre de loin, on croiroit qu'ils « crient tous enſemble ; que cependant « l n'y en a qu'un ſeul, & que pendant « out le temps qu'il parle, tous les « utres ſont dans le plus grand ſilence ; « ju'enſuite lorſqu'il ceſſe, il fait ſigne « le la main aux autres de répondre, & « ju'à l'inſtant tous ſe mettent à crier « nſemble, juſqu'à ce que par un autre « igne de la main, il leur ordonne le « ilence ; que dans le moment ils « béiſſent & ſe taiſent ; qu'enfin, alors « : premier reprend ſon diſcours ou « ı chanſon, & que ce n'eſt qu'après « avoir encore écouté bien attentive- « ıent qu'ils ſe ſéparent & rompent « aſſemblée : » ces faits dont Marcgrave it avoir été pluſieurs fois témoin, pour- ɔient bien être exagérés & aſſaiſonnés 'un peu de merveilleux : le tout n'eſt eut-être fondé que ſur le bruit effroyable ue font ces animaux ; ils ont dans la orge une eſpèce de tambour oſſeux ıns la concavité duquel le ſon de leur ɔix groſſit, ſe multiplie & forme des ırlemens par écho ; auſſi a-t-on diſtin- ué ces ſapajous de tous les autres par

le nom de *hurleurs* : nous n'avons pas vu l'ouarine, mais nous avons les dépouilles d'un alouate & un embryon deſſéché de cette même eſpèce, dans lequel l'inſtrument du grand bruit, c'eſt-à-dire, l'os de la gorge eſt déjà très-ſenſible *(d)*. Selon Marcgrave, l'ouarine a la face large & carrée, les yeux noirs & brillans, les oreilles courtes & arrondies, la queue nue à ſon extrémité, avec laquelle il s'accroche & s'attache fermement à tout ce qu'il peut embraſſer : les poils de tout le corps ſont noirs, longs, luiſans & polis ; des poils plus longs ſous le menton & ſur la gorge lui forment une eſpèce de barbe ronde ; le poil des

(d) Ce ſinge *Alouate*, eſt un animal ſauvage, rouge-bai, fort gros, qui fait un bruit effroyable ſemblable à un râlement qu'on entend de bien loin, & c'eſt par le moyen de l'os hyoïde qui eſt d'une ſtructure ſingulière. *Barrère, Eſſais de l'hiſtoire naturelle de la France Equin. page 150.* — Dans l'île Grande ou l'île Saint-George, ſous le Tropique, à deux lieues du continent de l'Amérique, il y a des ſinges grands comme des veaux, qui font un bruit ſi étrange, que ceux qui n'y ſont pas accoutumés croient que les montagnes vont s'écrouler... Ils ſont très-farouches. *Voyage de le Gentil, tome 1 page 15.*

mains, des pieds & d'une partie de la queue est brun. Le mâle est de la même couleur de la femelle, & il n'en diffère, qu'en ce qu'il est un peu plus grand. Les femelles portent leurs petits sur le dos : sautent avec cette charge de branches en branches & d'arbres en arbres ; les petits embrassent avec les bras & les mains le corps de leur mère dans la partie la plus étroite, & s'y tiennent fermement attachés tant qu'elle est en mouvement. Au reste, ces animaux sont sauvages & méchans, on ne peut les apprivoiser ni même les dompter ; ils mordent cruellement, & quoiqu'ils ne soient pas du nombre des animaux carnassiers & féroces, ils ne laissent pas d'inspirer de la crainte, tant par leur cri effroyable, que par leur air d'impudence : comme ils ne vivent que de fruits, de légumes, de graines & de quelques insectes, leur chair n'est pas mauvaise à manger *(e)*. « Les chasseurs,

(e) Les singes sont le gibier le plus ordinaire & le plus du goût des Indiens de l'Amazone. . . . Il y en a aussi grands qu'un Lévrier. *Voyage sur la rivière de l'Amazone, par M. de la Condamine, page 164.*

» dit Oexmelin, apportèrent ſur le ſoir
» des ſinges qu'ils avoient tués dans les
» terres du cap Gracias-a-Dio ; on fit
» rôtir une partie de ces ſinges & bouillir
» l'autre, ce qui nous ſembla fort bon ;
» la chair en eſt comme celle du lièvre,

— Cayenne eſt le pays des ſinges. . . . . Quand on a une fois vaincu ſa répugnance pour en manger, il eſt certain qu'on les trouve fort bons ; leur chair eſt blanche, & quoique peu chargée de graiſſe pour l'ordinaire, elle ne laiſſe pas d'être tendre, délicate & de bon goût ; leurs têtes ſont de bonnes ſoupes & on les ſert deſſus, comme un chapon bouilli, &c *Voyage de Deſmarchais, tome III, pages 311 & 338.* — Il y a des guenons à Cayenne auſſi groſſes que de grands chiens, de couleur rouge-de vache ; on les appelle les *hurleurs*, parce qu'étant en troupe, ils hurlent d'une façon, que d'abord l'on croit que c'eſt une troupe de pourceaux qui ſe battent ; ils ſont affreux & ont une gueule ſi large ; je crois qu'ils ſont furieux ; ſi les Sauvages les flèchent, ils retirent la flèche de leur corps avec leurs mains comme une perſonne ; la chair de ces hurleurs eſt très-bonne à manger, elle reſſemble à la chair du mouton, il y a à manger pour dix perſonnes ; ils ont un cornet intérieur en la gorge qui leur rend le cri effroyable. *Voyage de Biet pages 341 & 342.* — Les Sauvages Achaguas de l'Orénoque ſont friands de ſinges jaunes, qu'ils appellent *arabata*, leſquels font matin & ſoir un bruit inſupportable. *Hiſtoire de l'Orénoque, par Gumilla, page 8.*

mais elle n'a pas le même goût étant « un peu douceâtre, c'eſt pourquoi il « y faut mettre beaucoup de ſel en la « faiſant cuire ; la graiſſe en eſt jaune « comme celle du chapon, & plus « même, & a fort bon goût ; nous ne « vécumes que de ces animaux pendant « tout le temps que nous fumes là, « parce que nous ne trouvions pas autre « choſe ; ſi bien que tous les jours les « chaſſeurs en apportoient autant que « nous en pouvions manger. Je fus « curieux d'aller à cette chaſſe, & ſur- « pris de l'inſtinct qu'ont ces bêtes de « connoître plus particulièrement que « les autres animaux ceux qui leur font « la guerre, & de chercher les moyens, « quand ils ſont attaqués, de ſe ſecourir « & de ſe défendre. Lorſque nous les « approchions, ils ſe joignoient tous « enſemble, ſe mettoient à crier & faire « un bruit épouvantable, & à nous jeter « des branches sèches qu'ils rompoient « des arbres ; il y en avoit même qui « faiſoient leur ſaleté dans leurs pattes « qu'ils nous envoyoient à la tête ; j'ai « remarqué auſſi qu'ils ne s'abandonnent «

» jamais, & qu'ils ſautent d'arbres en
» arbres ſi ſubtilement que cela éblouit
» la vue ; je vis encore qu'ils ſe jetoient
» à corps perdu de branches en branches
» ſans jamais tomber à terre ; car avant
» qu'ils puiſſent être à bas, ils s'accro-
» chent, ou avec leurs pattes ou avec
» la queue : ce qui fait que quand on les
» tire à coups de fuſil, à moins qu'on
» ne les tue tout-à-fait, on ne les ſauroit
» avoir ; car lorſqu'ils ſont bleſſés, &
» même mortellement, ils demeurent
» toujours accrochés aux arbres, où ils
» meurent ſouvent & ne tombent que
» par pièces. J'en ai vu de morts depuis
» plus de quatre jours, qui pendoient
» encore aux arbres, ſi bien que fort ſou-
» vent on en tiroit quinze ou ſeize pour
» en avoir trois ou quatre tout au plus :
» mais ce qui me parut plus ſingulier,
» c'eſt qu'au moment que l'un d'eux eſt
» bleſſé, on les voit s'aſſembler autour de
» lui, mettre leurs doigts dans la plaie,
» & faire de même que s'ils la vouloient
» ſonder ; alors s'ils voient couler beau-
» coup de ſang, ils la tiennent fermée
» pendant que d'autres apportent quel-

ques feuilles, qu'ils mâchent & pouſ- «
ſent adroitement dans l'ouverture de «
la plaie; je puis dire avoir vu cela «
pluſieurs fois, & l'avoir vu avec ad- «
miration. Les femelles n'ont jamais «
qu'un petit qu'elles portent de la même «
manière que les Négreſſes portent leur «
enfant; ce petit ſur le dos de ſa mère «
lui embraſſe le cou par-deſſus les «
épaules avec les deux pattes de devant; «
& des deux de derrière, il la tient par «
le milieu du corps: quand elle veut «
lui donner à teter, elle le prend dans «
ſes pattes, & lui préſente la mamelle «
comme les femmes.... On n'a point «
d'autre moyen d'avoir le petit que de «
tuer la mère, car il ne l'abandonne «
jamais; étant morte, il tombe avec «
elle, & alors on le peut prendre. Lorſ- «
que ces animaux ſont embarraſſés, ils «
s'entr'aident pour paſſer d'un arbre ou «
d'un ruiſſeau à un autre, ou dans quel- «
qu'autre rencontre que ce puiſſe être... «
On a coutume de les entendre de plus «
d'une grande lieue *(f)* ».

(f) Hiſtoire des Aventuriers, par Oexmelin, *tome II, page 251 & ſuivantes.*

Dampierre *(g)*, confirme la plupart

(g) Les ſinges qui ſe trouvent dans les terres de la baie de Campeche, ſont les plus laids que j'aie vus de ma vie ; ils ſont beaucoup plus gros qu'un lièvre, & ont de grandes queues de près de deux pieds & demi de long; le deſſous de leur queue eſt ſans poil, & la peau en eſt dure & noire, mais le deſſus, auſſi-bien que tout le reſte du corps, eſt couvert d'un poil rude, long, noir & hériſſé; ils vont de vingt ou trente de compagnie, roder dans les bois où ils ſautent d'un arbre à l'autre ; s'ils trouvent une perſonne ſeule ils font mine de la vouloir dévorer. Lors même que j'ai été ſeul, je n'ai pas oſé les tirer, ſur-tout la première fois que je les vis; il y en avoit une groſſe troupe qui ſe lançoient d'arbre en arbre par-deſſus ma tête, craquetoient des dents & faiſoient un bruit enragé ; il y en avoit même pluſieurs qui faiſoient des grimaces de la bouche & des yeux, & mille poſtures groteſques ; quelques-uns rompoient des branches sèches & me les jetoient ; d'autres répandoient leur urine & leurs ordures ſur moi; à la fin, il y en eut un plus gros que les autres, qui vint ſur une petite branche au-deſſus de ma tête & ſauta tout droit contre moi, ce qui me fit reculer en arrière, mais il ſe prit à la branche au bout de la queue, & il demeura-là ſuſpendu à ſe brandiller & à me faire la moue ; enfin, je me retirai, & ils me ſuivirent juſqu'à nos hûtes avec les mêmes poſtures menaçantes. Ces ſinges ſe ſervent de leur queue auſſi-bien que de leurs pattes; & ils tiennent auſſi ferme avec elle. Si nous étions deux ou pluſieurs enſemble ils s'enfuyoient de nous. Les femelles ſont fort embarraſſées pour ſauter après les mâles avec leurs petits;

de ces faits, néanmoins il assure que ces animaux produisent ordinairement deux petits, & que la mère en porte un sous le bras & l'autre sur le dos. En général, les sapajous, même de la plus petite espèce ne produisent pas en grand nombre, & il est très-vraisemblable que ceux-ci qui sont les plus grands de tous ne produisent qu'un ou deux petits.

Caractères distinctifs de ces espèces.

L'ouarine a les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez, la cloison

car elles en ont ordinairement deux, elles en portent un sous un de leurs bras, & l'autre qui est assis sur leur dos se tient accroché à leur cou avec ses deux pattes de devant: ces singes sont les plus farouches que j'aie vus de ma vie, & il ne nous fut jamais possible d'en apprivoiser aucun, quelqu'artifice que nous missions en œuvre pour en venir à bout; il n'est guère plus aisé de les avoir quand on les a tirés, parce que s'ils peuvent s'attacher à quelques branches avec la queue ou avec les pattes, ils ne tombent point à terre pendant qu'il leur reste le moindre souffle de vie; après en avoir tiré un, & quelquefois lui avoir cassé une jambe ou un bras, j'ai eu compassion de voir cette pauvre bête regarder fixement, & manier la partie blessée & la tourner d'un côté ou d'autre: ces singes sont fort rarement à terre, il y en a même qui disent, qu'ils n'y vont jamais. *Tome III, page 304.*

des narines très-épaiſſe; il n'a point d'abajoues, point de calloſités ſur les feſſes; ces parties ſont couvertes de poil comme le reſte du corps. Il a la queue prenante & très-longue, le poil noir & long, & dans la gorge un gros os concave; il eſt de la grandeur d'un lévrier, le poil long qu'il a ſous le cou lui forme une eſpèce de barbe ronde; il marche ordinairement à quatre pieds.

L'alouate a les mêmes caractères que l'ouarine, & ne paroît en différer, qu'en ce qu'il n'a point de barbe bien marquée & qu'il a le poil d'un rouge-brun, au lieu que l'ouarine l'a noir. J'ignore ſi les femelles dans ces eſpèces ſont ſujettes à l'écoulement périodique, mais par analogie, je préſume que non, ayant obſervé généralement qu'il n'y avoit que les ſinges, babouins & guenons à feſſes nues qui ſoient ſujets à cet écoulement.

LE COAITA (a)
ET
L'EXQUIMA (b).

LE Coaita eſt, après l'Ouarine & Alouate, le plus grand des Sapajous; : l'ai vu vivant à l'hôtel de M. le Duc

(a) *Coaita* ou *Qoata*, nom de cet animal à la uiane, & que nous avons adopté; *Chameck*, au érou. *Nota.* Le mot *Coaita* pourroit bien venir : *Caitaia*, nom d'un autre ſapajou dans la langue raſilienne, qui cependant doit ſe prononcer *ſaitaia*.

Cercopithecus major niger faciem humanam referens Quoata. *Barrère, Hiſt. nat. de la Franc. Équinox.* ag. 150.

Cercopithecus in pedibus anterioribus pollice carens; udâ inferius verſus apicem pilis deſtitutâ. Le Bel-buth. *Briſſ. reg. anim.* pag. 211.

Simia fuſca major palmis tetradactylis, caudâ prenſili ad apicem ſubtus nuda. The four. fingered Monkie. *Brown's, hiſt. of Jamaïc.* chap. 5, ſec. V.

(b) *Cercopithecus barbatus Guineenſis in Congo vocatur* Exquima. *Marcgr. hiſt. nat. Braſil.* pag. 227. *Iota.* Je crois que c'eſt à cette eſpèce de Coaita qu'il ut rapporter le paſſage ſuivant du P. d'Abbeville. Il y a, dit-il, en l'île de Maragnon d'autres Guenons qui s'appellent *Cayou (Sajou)*, d'autant qu'elles

de Bouillon, où par ſa familiarité, & même par ſes careſſes empreſſées, il méritoit l'affection de ceux qui le ſoignoient: mais malgré les bons traitemens & les ſoins, il ne put réſiſter aux froids de l'hiver 1764; il mourut & fut regretté de ſon maître, qui eut la bonté de me l'envoyer pour le placer au Cabinet du Roi. J'en ai vu un autre chez M. le Marquis de Montmirail, celui-ci étoit un mâle, & le premier une femelle, tous deux étoient également traitables & bien apprivoiſés. Ce ſapajou, par ſon naturel doux & docile, diffère donc beaucoup de l'ouarine & de l'alouate, qui ſont indomptables & farouches; il en diffère auſſi, en ce qu'il n'a pas comme eux une poche oſſeuſe dans la gorge; il a comme l'ouarine le poil noir, mais hériſſé; il en diffère encore, auſſi-bien que de tous les autres ſapajous, en ce qu'il n'a que quatre doigts aux mains, & que le pouce lui manque; par ce ſeul caractère & par ſa queue prenante, il eſt aiſé de le

» ſont toutes noires; elles portent une barbe longue » de plus de quatre doigts, aucunes environ d'un » demi-pied de long, & ſont très-belles & plaiſantes à voir. *Miſſ. au Maragnon, page 252* ».

distinguer des guenons, qui toutes ont la queue lâche & cinq doigts aux mains.

L'animal que Marcgrave appelle *exquima*, est d'une espèce très-voisine de celle du *coaita*, & même n'en est peut-être qu'une simple variété; il me paroît que cet Auteur a fait une faute lorsqu'il a dit que l'exquima étoit de Guinée & de Congo; la figure qu'il en donne suffit seule pour démontrer l'erreur, car cet animal y est représenté avec la queue recoquillée à l'extrémité, caractère qui n'appartient qu'aux seuls sapajous & point aux guenons, qui toutes ont la queue lâche: or nous sommes assurés qu'il n'y a en Guinée & à Congo que des guenons & point de sapajous; par conséquent l'exquima de Marcgrave, n'est, pas comme il le dit, une *guenon* ou *cercopithèque* de Guinée, mais un *sapajou à queue prenante*, qui sans doute y avoit été transporté du Brésil: le nom d'*exquima* ou *quima*, en ôtant l'article *ex*, & qui doit se prononcer *qouima*, ne s'éloigne pas de *quoaita*, & c'est ainsi que plusieurs Auteurs ont écrit le nom du *coaita*; tout concourt donc à faire croire

que cet *exquima* de Marcgrave, qu'il dit être une *guénon* ou un *cercopithèque* de Guinée, eſt un *ſapajou* du Breſil, & que ce n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce du coaita, auquel il reſſemble par le naturel, par la grandeur, par la couleur & par la queue prenante; la ſeule différence remarquable, c'eſt que l'exquima a du poil blanchâtre ſur le ventre, & qu'il porte au-deſſous du menton une barbe blanche, longue de deux doigts *(c)*. Nos coaitas n'avoient ni ce poil blanc ni cette barbe; mais ce qui me fait préſumer que cette différence n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce du coaita, c'eſt que j'ai reconnu par le témoignage des Voyageurs, qu'il y en a de blancs & de noirs, les uns ſans barbe & d'autres avec une

(c) Cercopithecus barbatus Guineenſis; in Congo vocatur Exquima, *pilos habet fuſcos ſed per totum dorſum quaſi aduſtos ſeu ferrugineos; fuſcis autem punctulatim inſperſus color albus, venter albicat & mentum inferius; barbam quoque egregiè albam habet, conſtantem capillis duos digitos longis & amplius paſſis quaſi ordinarium pexa fuiſſet; quando hæc ſpecies irascitur, os amplè diducendo & mandibulas celeriter movendo exagitat hominem: egregiè ſaltant, varios fructus comedunt.* Marcgr. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 227 & 228, *ubi vide figuram.*

barbe: « Il y a, dit Dampierre *(d)*, dans « les terres de l'Isthme de l'Amérique, « de grands troupeaux de singes, dont « les uns sont blancs & la plupart noirs; « les uns ont de la barbe, les autres n'en « ont point: ils sont d'une taille mé- « diocre.... Ces animaux ont quan- « tité de vers dans les entrailles *(e)*.... « Ces singes sont fort drôles, ils faisoient « mille postures grotesques lorsque nous « traversions les bois, ils sautoient d'une « branche à l'autre avec leurs petits sur « le dos; ils faisoient des grimaces contre « nous, craquetoient des dents & cher- « choient l'occasion de pisser sur nous; « quand ils veulent passer du sommet « d'un arbre à l'autre, dont les branches « sont trop éloignées pour y pouvoir « atteindre d'un saut, ils s'attachent à la « queue les uns des autres, & ils se bran- « dillent ainsi jusqu'à ce que le dernier «

(d) Voyage de Dampierre, *tome IV, page 225.*

(e) Ces animaux ont quantité de vers dans les entrailles; j'en tirai une fois ma pleine main du corps d'un que nous ouvrimes, & il y en avoit de sept ou huit pouces de long. *Voyage de Dampierre, tome IV, page 225.*

» attrape une branche de l'arbre voiſin, & il tire tout le reſte après lui. » Tout cela & juſqu'aux vers dans les entrailles convient à nos coaitas; M. Daubenton en diſſéquant ces animaux, y a trouvé une grande quantité de vers dont quelques-uns avoient juſqu'à douze & treize pouces de longueur ; nous ne pouvons donc guère douter que l'exquima de Marcgrave ne ſoit un ſapajou de l'eſpèce même, ou de l'eſpèce très-voiſine de celle du coaita.

Nous ne pouvons auſſi nous diſpenſer d'obſerver, que ſi l'animal indiqué par M. Linnæus, ſous le nom de *diana (f)*.

(f) Diana ſimia caudata barbata fronte barbaque faſtigiata. Linn. *act. Stockolm*, *1754*, pag. 210 tab. 6, *Cercopithecus barbatus Guineenſis, Marcgravii..... Habitat in* Guineâ, *magnitudo feli majoris; nigra punctis albidis. Dorſum poſtice ferrugineum, femora ſubtus helvola, gula pectuſque alba, fronpilis erectis albis faſtigiatis, linea tranſverſa in formam lunæ creſcentis, barba faſtigiata nigra ſubtus alba inſidens tuberi adipoſo, linea alba ab ano ad genua ab exteriori latere femorum ducta. Ludibunda omnia dejicit peregrinos nutitando ſalutat, irata ore hiat maxillaſque exagitat; vocata reſpondet* greek. *Linn. ſyſt. nat.* edit. X, pag. 26 & 27.

eſt en effet, comme il le dit, *l'exquima* de Marcgrave ; il a manqué dans ſa deſcription le caractère eſſentiel, qui eſt la *queue prenante*, & qui ſeul doit décider ſi ce *diana* eſt du genre des *ſapajous* ou de celui des *guenons*, & par conſéquent s'il ſe trouve dans l'ancien ou dans le nouveau continent.

Indépendamment de cette variété, dont les caractères ſont très-apparens, il y a d'autres variétés moins ſenſibles dans l'eſpèce du coita ; celui qu'a décrit M. Briſſon, avoit du poil blanchâtre ſur toutes les parties inférieures du corps, au lieu que ceux que nous avons vus étoient entièrement noirs & n'avoient que très-peu de poil ſur ces parties inférieures, où l'on voyoit la peau qui étoit noire comme le poil. Des deux coaitas dont parle M. Edwards *(g)*, l'un étoit noir & l'autre étoit brun ; on leur avoit donné, dit-il, le nom de *ſinge-araignée*, à cauſe de leur queue & de leurs membres qui étoient fort longs & fort minces : ces animaux ſont en effet fort éfilés du corps & des jambes, & mal proportionnés.

(g) Voyez Glanures, *page 222*.

On m'en préſenta un, il y a pluſieurs années, ſous le nom de *chameck*, que l'on me dit venir des côtes du Pérou; j'en fis prendre les meſures & faire une deſcription *(h)*, je la rapporte ici pour qu'on

(h) Cet animal venoit de la côte de Bancet au Pérou, il étoit âgé de treize mois, il peſoit environ ſix livres; il étoit noir par tout le corps; la face nue, avec une peau grenue & de couleur de mulâtre; le poil de deux à trois pouces de longueur & un peu rude; les oreilles de même couleur que ſa face & auſſi dégarnies de poil, fort reſſemblantes à celles de l'homme; la queue longue d'un pied dix pouces, groſſe de cinq pouces de circonférence à la baſe, & de onze lignes à l'extrémité, elle étoit ronde & garnie de poil en deſſus & en deſſous à ſon origine, & ſur une longueur de treize pouces, mais ſans poil par-deſſous ſur une longueur de neuf pouces à ſon extrémité, où elle eſt aplatie par-deſſous & ſillonnée dans ſon milieu, & ronde par-deſſus; l'animal ſe ſert de ſa queue pour ſe ſuſpendre & s'accrocher; il s'en ſert auſſi comme d'une cinquième main pour ſaiſir ce qu'il veut amener à lui; il avoit treize pouces de longueur, depuis le bout du nez juſqu'à l'origine de la queue; neuf pouces & demi de circonférence derrière les bras, & un pied un pouce ſur ſa pointe du ſternum qui eſt très-relevé; neuf pouces & demi devant les pattes de derrière; le cou avoit cinq pouces & demi de circonférence; il n'y avoit que deux mamelles placées preſque ſous les aiſſelles; la tête avoit cinq pouces de circonférence priſe à l'endroit le plus gros, & deux pouces au-deſſous des yeux; le nez treize lignes de longueur;

puiſſe la comparer avec celle que M. Daubenton a faite du coaita, & reconnoître qu'à quelques variétés près, ce chameck du Pérou, eſt le même animal que le coaita de la Guiane.

es yeux étoient fort reſſemblans à ceux d'un enfant; ls avoient neuf lignes de longueur d'un angle à l'autre; 'iris en étoit brun & environné d'un petit cercle jaunâtre, la prunelle étoit grande, & il y avoit d'un œil l'autre huit lignes de diſtance; l'oreille avoit un pouce ix lignes de longueur & dix lignes de largeur; le tour le la bouche treize lignes; les bras ſix pouces trois lignes le longueur & trois pouces de circonférence; l'avant-ras ſix pouces de longueur & deux pouces & demi de circonférence; le reſte de la main cinq pouces de longueur; la paume de la main un pouce trois lignes de largeur; il avoit aux mains quatre grands doigts garnis l'ongles, & un petit pouce ſans ongle qui n'étoit long que de deux lignes; l'index avoit deux pouces deux ignes de longueur; le doigt du milieu deux pouces & demi; l'annulaire deux pouces quatre lignes, & le petit doigt deux pouces; les ongles trois lignes & demie quatre lignes de longueur; la jambe ſix pouces juſqu'au genou & quatre pouces huit lignes de circonférence au plus gros, depuis le genou juſqu'au talon inq pouces quatre lignes, & trois pouces de circonférence; le pied cinq pouces & demi de longueur, il voit aux pieds cinq doigts mieux proportionnés que eux des mains; le pouce avoit un pouce ſix lignes le longueur; l'index deux pouces, le doigt du milieu leux pouces deux lignes, l'annulaire deux pouces, & e petit doigt un pouce neuf lignes; le pied deux ouces trois lignes de largeur.

Ces ſapajous ſont intelligens & très-adroits; ils vont de compagnie, s'avertiſſent, s'aident & ſe ſecourent; la queue leur ſert exactement d'une cinquième main; il paroît même qu'ils font plus de choſes avec la queue qu'avec les mains ou les pieds *(i)*, la Nature ſemble les avoir dédommagés par-là du pouce qui leur manque. On aſſure qu'ils pêchent & prennent du poiſſon avec cette longue queue, & cela ne me paroît pas incroyable, car nous avons vu l'un de nos coaïtas prendre de même avec ſa queue & amener à lui un écureuil qu'on lui avoit donné pour compagnon dans ſa chambre. Ils ont l'adreſſe de caſſer l'écaille des huîtres pour les manger *(k)*: &

(i) This creature has no more than four fingers to each of its fore paws, but the top of the tail is ſmooth underneath, and on this it depends for its chief actions for the creature holds every thing by it, and ſling ſelf with the greateſt eaſe from every tree and poſt by its means. . . . It is a native of the main continent and a part of the food of the Indians. Ruſſel. *hiſt. of Jamaïca*, chap. V, ſect. 5.

(k) A l'île de Gorgonia ſur la côte du Pérou, j remarquai des ſinges qui venoient cueillir des huîtres lorſque la marée étoit baſſe, & qui les ouvroient de cette manière: ils en prenoient une qu'ils mettoien

il eſt certain qu'ils ſe ſuſpendent pluſieurs les uns au bout des autres, ſoit pour traverſer un ruiſſeau, ſoit pour s'élancer d'un arbre à un autre *(l)*. Ils ne produiſent ordinairement qu'un ou deux petits, qu'ils portent toujours ſur le dos; ils mangent du poiſſon, des vers & des inſectes, mais les fruits ſont leur nourriture la plus ordinaire: ils deviennent très-gras dans le temps de l'abondance

ſur une pierre, & avec une autre pierre ils la frappoient juſqu'à ce qu'ils euſſent rompu l'écaille en morceaux, enſuite ils en avaloient les poiſſons. *Voyage de Dampierre, tome IV, page 288.*

(l) En allant à Panama, je vis en Capira, qu'une de ces guenons ſauta d'un arbre à un autre, qui étoit de l'autre côté de la rivière, ce qui me fit beaucoup émerveiller; elles ſautent où elles veulent, s'entortillant la queue en une branche pour ſe branler, & quand elles veulent ſauter en un lieu éloigné & qu'elles ne peuvent y atteindre d'un ſaut, elles uſent alors d'une gentille façon, qui eſt qu'elles s'attachent à la queue les unes des autres, & ſont par ce moyen comme une chaîne de pluſieurs, puis après elles s'élancent & ſe jettent en avant, & la première étant aidée de la force des autres atteint où elle veut & s'attache à un rameau, puis elle aide & ſoutient tout le reſte juſqu'à ce qu'elles ſoient toutes parvenues, attachées, comme je l'ai dit, à la queue les unes des autres. *Hiſtoire Naturelle des Indes, par Joſeph d'Acoſta, page 200.*

& de la maturité des fruits ; & l'on prétend qu'alors leur chair est fort bonne à manger *(m)*.

Caractères distinctifs de ces espèces.

Le Coaita n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses ; il a la queue prenante & très-longue, la cloison des narines très-épaisse, & les narines ouvertes à côté & non pas au-dessous du nez ; il n'a que quatre doigts aux mains ou pieds de devant ; il a le poil & la peau noires, la face nue & tannée ; les oreilles aussi nues & faites comme celles de l'homme ; il a environ un pied & demi de longueur, & la queue est plus longue que le corps & la tête pris ensemble ; il marche à quatre pieds.

L'Exquima est à peu-près de la même grandeur que le Coaita, il a comme lui la queue prenante ; mais il n'a pas de poil noir sur tout le corps ; il varie pour les couleurs, il y en a de noirs & de

(m) Ces animaux sont de taille médiocre, mais fort gras dans la belle saison, lorsque les fruits sont mûrs ; la chair en est exquise, & nous en mangions beaucoup. *Voyage de Dampierre, tome IV, page 225.*

fauves

B. dir.

LE COAITA

fauves sur le dos, & de blancs sur la gorge & le ventre ; il a d'ailleurs une barbe remarquable : néanmoins ces différences ne m'ont pas paru suffisantes pour en faire deux espèces séparées : d'autant qu'il y a des coaitas qui ne sont pas tous noirs, & qui ont du poil blanchâtre sur la gorge & le ventre. Les femelles dans ces deux espèces ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

LE SAJOU (a).

NOUS connoiſſons deux variétés dans cette eſpèce, le ſajou brun qu'on appelle vulgairement le *Singe-capucin*, & le ſajou gris qui ne diffère du ſajou brun que par les couleurs du poil; ils

(a) Sajou, mot abrégé de *Cayouaſſou* ou *Sajouaſſou*, nom de ces animaux au Maragnon.

Nota. Cayouaſſou doit ſe prononcer *Sajouaſſou*, c'eſt-là l'origine du mot *Sapajou*.

Cayouaſſou Dans les terres du Maragnon, il y a d'autres guenons qui s'appellent *Cayouaſſou*, que l'on apporte & que l'on voit communément par-decà. *Miſſ. du P. d'Abbeville, page 252.*

Cercopithecus fuſcus capitis vertice nigro. Le Sapajou brun. *Briſſ. reg. anim.* pag. 193. *Nota.* Je préſume que celui qu'indique M. Briſſon, *page 195*, ſous la dénomination de *Sapajou cornu*, n'eſt qu'une variété de celui-ci.

Petit Singe de Ceylan. *Seba, volume I, planche XLVIII, fig. 3. NOTA.* Cet animal ne ſe trouve point à Ceylan, mais en Amérique.

Capucina ſimia caudata imberbis, caudâ longâ hirſuta *facie flaveſcente.* Muſ. A. d. Fr. 2, tab. 6. *Linn. ſyſt. nat.* edit. X, pag. 29.

Singe à queue touffue. *Glanures d'Edwards, page 222*, fig. *Ibid.*

ſont de la même grandeur, de la même figure & du même naturel : tous deux ſont très-vifs, très-agiles & très-plaiſans par leur adreſſe & leur légèreté ; nous les avons eu vivans, & il nous a paru que de tous les ſapajous ce ſont ceux auxquels la température de notre climat diſconvenoit le moins ; ils y ſubſiſtent ſans peine & pendant quelques années, pourvu qu'on les tienne dans une chambre à feu pendant l'hiver ; ils peuvent même produire, & nous en citerons pluſieurs exemples : il eſt né deux de ces petits animaux chez Mme la Marquiſe de Pompadour à Verſailles ; un chez M. de Reaumur à Paris, & un autre chez Mme de Pourſel en Gâtinois *(b)* : mais chaque portée n'eſt ici

(b) M. Sanches ci-devant premier Médecin à la cour de Ruſſie, & que j'ai déjà eu occaſion de citer avec reconnoiſſance, m'a communiqué ce dernier fait par une Lettre de Mme de Pourſel ; dont voici l'extrait : « *à Bordeaux en Gâtinois, le 26 Janvier 1764.* Le 13 de ce mois, la femelle « ſapajou a fait un petit, qui avoit la tête preſ- « qu'auſſi groſſe que celle de ſa mère ; elle a beau- « coup ſouffert pendant plus de deux heures, on « fut obligé de lui couper la ceinture par laquelle « on la tenoit attachée, ſans cela elle n'auroit pu «

que d'un petit, au lieu que dans leur climat, ils en font ſouvent deux. Au reſte, ces ſajous ſont fantaſques dans leurs goûts & dans leurs affections; ils paroiſſent avoir une forte inclination pour de certaines perſonnes, & une grande averſion pour d'autres, & cela conſtamment.

Nous avons obſervé dans ces animaux une ſingularité, qui fait qu'on prend ſouvent les femelles pour les mâles; le clitoris eſt proéminent au dehors & paroît autant que la verge du mâle.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Les Sajous n'ont ni abajoues ni callosités ſur les feſſes, ils ont la face & les oreilles couleur de chair avec un peu de duvet par-deſſus; la cloiſon des narines épaiſſe, & les narines ouvertes à

» mettre bas; rien de ſi joli que de voir le père » & la mère, avec leur petit, qu'ils tourmentent » ſans ceſſe, ſoit en le portant, ſoit en le careſſant. » *Fernambuco* (on a donné ce nom au Sapajou mâle, » qui eſt venu de cette partie du Breſil l'été dernier » 1763 à Liſbonne, & qu'on a apporté avec ſa » femelle à Paris au mois de Septembre ſuivant) » aime ſon enfant à la folie; le père & la mère le » portent chacun à leur tour, & quand il ne ſe tient pas bien, il eſt mordu bien ſerré. »

B. dir.

LE SAJOU BRUN.

B. dir

LE SAJOU GRIS.

côté & non pas au-dessous du nez ; les yeux châtains & placés assez près l'un de l'autre ; ils ont la queue prenante, nue par-dessous à l'extrémité, & fort touffue sur tout le reste de sa longueur ; les uns ont le poil noir & brun, tant autour de la face que sur toutes les parties supérieures du corps ; les autres l'ont gris autour de la face, & d'un fauve-brun sur le corps ; ils ont également les mains noires & nues ; ils n'ont qu'un pied de longueur depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue ; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

LE SAÏ (a).

NOUS avons vu deux de ces animaux qui nous ont paru faire variété dans l'eſpèce; le premier a le poil d'un brun-noirâtre; le ſecond que nous avons appelé *Saï à gorge blanche*, a du poil blanc ſur la poitrine, ſous le cou & autour des oreilles & des joues; il diffère encore du premier, en ce qu'il a la face plus dégarnie de poil; mais, au reſte ils ſe reſſemblent en tout, ils ſont du même naturel, de la même grandeur & de la même figure. Les Voyageurs ont indiqué ces animaux ſous le nom de *Pleureurs (b)*, parce qu'ils

(a) Cay, que l'on doit prononcer *Saï*, nom de cet animal au Breſil, & que nous avons adopté.

Cay, petite guenon noire que les Sauvages appellent *Cay* en cette terre du Breſil. *Voyage de Jean de Lery*, Paris, 1578, *page 163*.

(b) Dans l'île Grande ou île Saint-George ſous le Tropique, à deux lieues du continent de l'Amérique, il y a des Singes qu'on appelle *Pleureurs*, qui imitent les cris d'un enfant. *Voyage de le Gentil, tome I, page 15*.

ont un cri plaintif, & que pour peu qu'on les contrarie, ils ont l'air de se lamenter; d'autres les ont appelés *Singes musqués*, parce qu'ils ont, comme le macaque, une odeur de faux musc *(c)*; d'autres enfin leur ont donné le nom de *Macaque (d)*, qu'ils avoient emprunté du macaque de Guinée : mais les macaques sont des guenons à queue lâche, & ceux-ci sont de la famille des Sapajous, car ils ont la queue prenante. Ils n'ont que deux mamelles, & ne produisent qu'un ou deux petits; ils sont doux, dociles & si craintifs, que leur cri ordinaire qui ressemble à celui du rat, devient un gémissement dès qu'on les menace. Dans ce pays-ci ils mangent

(c) Il y a dans les terres de la baie de Tous-les-Saints de petits singes, qui sont d'une laideur affreuse, & qui sentent beaucoup le musc. *Voyage de Dampierre, tome IV, page 69.*

(d) J'ai vu à la baie de Tous-les-Saints deux espèces de Singes, les uns qu'on appelle *Sagouins* & les autres qu'on appelle *Macaques*. Les sagoins sont de la grosseur d'un écureuil, il y en a de gris, & d'autres d'un poil fin & de couleur d'aurore; ils sont tout-à-fait jolis .... Les macaques sont plus gros & d'un poil brun; ils pleurent toujours, &c. *Voyage de de Gennes, par Froger, page 150.*

des hannetons & des limaçons *(e)* de préférence à tous les autres alimens qu'on peut leur préſenter; mais au Breſil, dans leur pays natal, ils vivent principalement de graines & de fruits ſauvages qu'ils cueillent ſur les arbres *(f)*, où ils demeurent & d'où ils ne deſcendent que rarement à terre.

(e) Tous les ſinges de ce pays de l'Amérique méridionale vivent de fruits & de fleurs, & de quelques inſectes, comme cigales, &c. *Hiſtoire des Aventuriers, par Oexmelin, tome II, page 256.*

(f) Le naturel des Cays *(Saïs)* eſt tel, que ne bougeant guère de deſſus un arbre qui porte un fruit, ayant groſſe preſque comme nos groſſes fèves, de quoi ils ſe nourriſſent: ils s'aſſemblent ordinairement par troupes, & principalement en temps de pluie; c'eſt un plaiſir de les oüir crier & mener leur ſabat ſur ces arbres. Au reſte, cet animal n'en porte qu'un d'une ventrée, mais le petit ayant cette induſtrie de nature, que ſi-tôt qu'il eſt hors du ventre, il embraſſe & tient ferme le cou du père ou de la mère; s'ils ſe voyent pourchaſſés des chaſſeurs, ſautant & l'emportant ainſi de branches en branches le ſauvent de cette façon; partant les Sauvages n'en pouvant guère prendre, ni jeunes ni vieux n'ont d'autres moyens de les avoir ſinon qu'à coups de flèches, les abattent de deſſus les arbres dont tombant étourdies & quelquefois bien bleſſées, après qu'ils les ont guéries & un peu apprivoiſées les changent pour quelques marchandiſes; je dis nommément apprivoiſées, car du commencement qu'elles

B. dir.

LE SAI

B. dir.

LE SAÏ À GORGE-BLANCHE.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Les Saïs n'ont ni abajoues ni callosités sur les fesses; ils ont la cloison des narines fort épaisse, & l'ouverture des narines à côté & non pas au-dessous du nez; la face ronde & plate, les oreilles presque nûes; ils ont la queue prenante, nue par-dessous vers l'extrémité, le poil d'un brun-noirâtre sur les parties supérieures du corps, & d'un fauve-pâle ou même d'un blanc-sale sur les parties inférieures. Ces animaux n'ont qu'un pied ou quatorze pouces de grandeur; leur queue est plus longue que le corps & la tête pris ensemble; ils marchent à quatre pieds. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

sont prises elles sont si farouches qu'elles mordent si opiniâtrement qu'il faut les assommer pour les faire lâcher prise. *Voyage de de Lery, page 164.*

LE SAÏMIRI (a).

LE Saïmiri eſt connu vulgairement ſous le nom de *Sapajou aurore*, de *Sapajou orangé* & de *Sapajou jaune*; il eſt

(a) Caymiri, nom de cet animal dans les terres du Maragnon, & que l'on doit prononcer *Saïmiri*.

Les autres s'appellent *Caymiri* ou *Sapajou*, étant d'un poil jaunâtre, mêlé de diverſes couleurs qui ſont belles & bien jolies. *Miſſion du P. d'Abbeville, page 252.*

Cercopithecus pilis ex fulvo flaveſcente & candicante variegatis veſtitus, ex flavo rufeſcentibus. Sapajou jaune. *Briſſ. reg. anim.* pag. 197.

Nota. Je crois qu'on doit rapporter à cette eſpèce le *Caitaia* ou *Saïtaia* de Marcgrave qu'il décrit en ces termes. CAITAIA, *Braſilienſibus pilo longiore ex albido flaveſcente caput habet ſubrotundum, frontem haud elatam aut pene nullam, naſum parvum & compreſſum. Caudam geſtat arcuatam, redolet Moſchum. Hæc unica ipſi ineſt gratia. Mite tractari debet, alias altiſſima voce clamat & facile ad iram concitari poteſt. Alius ejuſdem ſpeciei ſed major & pilo magis fuſco inſtar zebellinorum etiam Moſchum redolet.* Marcgr. *hiſt. nat. Braſil. pag. 227.* Le premier de ces deux animaux de Marcgrave me paroît être notre Saïmiri, & le ſecond notre Saï; le poil d'un jaune-blanchâtre, le front ſi court qu'il paroît nul, ſont les deux caractères diſtinctifs du ſaïmiri; le poil

assez commun à la Guiane, & c'est par cette raison que quelques Voyageurs l'ont aussi indiqué sous la dénomination de *Sapajou de Cayenne.* Par la gentillesse de ses mouvemens, par sa petite taille, par la couleur brillante de sa robe, par la grandeur & le feu de ses yeux, par son petit visage arrondi, le saïmiri a toujours eu la préférence sur tous les autres sapajous; & c'est en effet le plus joli, le plus mignon de tous: mais il est aussi le plus délicat *(b)*, le plus difficile à transporter & à conserver; par tous ces caractères & particulièrement encore par celui de la queue, il paroît faire la nuance entre les sapajous & les sagoins, car la queue sans être absolument inutile & lâche comme celle des sagoins, n'est pas aussi

d'un brun-noirâtre, & l'odeur de musc me paroissent indiquer assez le saï, qui comme le saïmiri est sujet à gémir & crier pour peu qu'on le maltraite.

(b) Le Sapajou de Cayenne est une espèce de petit singe d'un poil jaunâtre; il a de gros yeux, la face blanche, le menton noir & la taille menue; il est alerte & caressant, mais il est aussi sensible au froid que les sagoins du Brésil. *Relation du voyage de Gennes, par Froger.* Paris, 1698, *page 163.*

muſclée que celle des ſapajous, elle n'eſt, pour ainſi dire, qu'à demi-prenante, & quoiqu'il s'en ſerve pour s'aider à monter & deſcendre, il ne peut ni s'attacher fortement, ni ſaiſir avec fermeté, ni amener à lui les choſes qu'il deſire; & l'on ne peut plus comparer cette queue à une main comme nous l'avons fait pour les autres ſapajous.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le Saïmiri n'a ni abajoues ni calloſités ſur les feſſes; il a la cloiſon des narines épaiſſes, les narines ouvertes à côté & non pas au-deſſous du nez; il n'a, pour ainſi dire, point de front; ſon poil eſt d'un jaune brillant, il a deux bourelets de chair en forme d'anneau autour des yeux; il a le nez élevé à la racine & aplati à l'endroit des narines; la bouche petite, la face plate & nue, les oreilles garnies de poil & un peu pointues; la queue à demi-prenante, plus longue que le corps; il n'a guère que dix ou onze pouces de longueur, depuis le

B. dir.

LE SAÏMIRI.

bout du muſeau juſqu'à l'origine de la queue; il ſe tient aiſément ſur ſes pieds de derrière, mais il marche ordinairement à quatre pieds. La femelle n'eſt pas ſujette à l'écoulement périodique.

LE SAKI (a).

LE Saki que l'on appelle vulgairement *Singe à queue de renard*, parce qu'il a la queue garnie de poils très-longs, eſt le plus grand des Sagoins; lorſqu'il eſt adulte, il a environ dix-ſept pouces de longueur, au lieu que des cinq autres ſagoins, le plus grand n'en a que neuf ou dix. Le ſaki a le poil très-long ſur le

(a) Saki. *Simia minima capite albido dorſo fuſco pone rufeſcente caudâ crinitâ.* Sakee Winkee Brown's, *hiſt. nat. of Jamaïca, chap. 5 ſect. 5.* Nota. *Sakee Winkee*, doit ſe prononcer *Saki Winki;* nous avons adopté ce nom *Saki*, d'autant plus volontiers qu'il nous paroît dérivé du mot *Cacuien*, qui doit ſe prononcer *Sacuien*, lequel, ſelon Thevet, *page 103*, étoit le nom des grands Sagoins dans pluſieurs endroits de l'Amérique méridionale.

Cagui major Braſilienſibus, Pongi congenſibus; Marcgr. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 227, fig. *ibid.*

Cercopithecus pilis nigris, apice albido veſtitus, caudâ longiſſimis pilis nigris obſitâ..... Le ſapajou à queue de renard. *Briſſ. regn. anim.* pag. 195. *Nota.* 1.° Le caractère des poils noirs avec l'extrémité blanchâtre, n'eſt pas conſtant, car cette eſpèce varie par le poil. 2.° Le nom de *ſapajou* lui a été mal appliqué, parce qu'il n'a pas la queue prenante.

corps, & encore plus long sur la queue; il a la face rousse & couverte d'un duvet blanchâtre; il est aisé à reconnoître & à distinguer de tous les autres sagoins, de tous les sapajous & de toutes les guenons, par les caractères suivans.

Caractères distinctifs de cette espèce.

Le Saki n'a ni abajoues ni callosités sur les fesses; il a la queue lâche, non prenante & de plus d'une moitié plus longue que la tête & le corps pris ensemble; la cloison entre les narines fort épaisse & leurs ouvertures à côté; la face tannée & couverte d'un duvet fin, court & blanchâtre; le poil des parties supérieures du corps d'un brun-noir, celui du ventre & des autres parties inférieures d'un blanc-roussâtre; le poil par-tout très-long & encore plus long sur la queue, dont il déborde l'extrémité de près de deux pouces; ce poil de la queue est ordinairement d'un brun-noirâtre comme celui du corps. Il paroît qu'il y a variété dans cette espèce pour la couleur du poil, & qu'il se trouve des sakis qui ont le poil du corps & de

la queue d'un fauve-rouſsâtre : cet animal marche à quatre pieds & a près d'un pied & demi de longueur depuis l'extrémité du nez juſqu'à l'origine de la queue. Les femelles dans cette eſpèce ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.

B. dir.

LE SAKI.

LE TAMARIN (a).

CETTE espèce est beaucoup plus petite que la précédente, & en diffère par plusieurs caractères, principalement par la queue qui n'est couverte que de poils courts, au lieu que celle du Saki est garnie de poils très-longs. Le Tamarin est remarquable aussi par ses larges oreilles & ses pieds jaunes ; c'est un joli animal *(b)*, très-vif, aisé à apprivoiser,

(a) Tamarin, nom de cet animal à Cayenne, selon Antoine Binet, *page 341* ; & Barrère, *page 151*. *Tamary* au Maragnon, selon le P. d'Abbeville. Les autres guenons s'appellent *Tamary*, fort petites & mignones, diversifiées aussi de plusieurs couleurs. *Mission au Maragnon, page 252.*

Cercopithecus minimus niger Leontocephalus, auribus Elephantinis. Barrère, *Histoire naturelle de la France équinoxiale, page 151.*

The Little Black Monkie. Edwards, *Hist. of Birds*, pag. 196, *fig.* avec les couleurs.

Midas. *Simia caudata imberbis labio superiore fisso, auribus quadratis nudis.* Linn. *Syst. nat.* edit. X, pag. 28.

(b) Il y a de fort petits singes à Cayenne, que l'on appelle des *Tamarins*, beaux à merveilles, ils ne sont

mais ſi délicat qu'il ne peut réſiſter long-temps à l'intempérie de notre climat.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le Tamarin n'a ni abajoues ni callo-ſités ſur les feſſes; il a la queue lâche, non prenante & une fois plus longue que la tête & le corps pris enſemble; la cloi-ſon entre les narines fort épaiſſe & leurs ouvertures à côté; la face couleur de chair obſcure; les oreilles carrées, larges, nues & de la même couleur; les yeux châtains, la lèvre ſupérieure fendue à peu près comme celle du lièvre; la tête, le corps & la queue garnies de poils d'un brun-noir & un peu hériſſés, quoique doux; les mains & les pieds couverts de poils courts d'un jaune orangé; il a le

pas plus gros que des écureuils, & ont la tête & la face comme un lion, de petites dents blanches comme l'ivoire, qui ſont de la groſſeur & auſſi bien arran-gées que celles d'une montre d'horloge; ils ſont noirs avec de petites taches ſur le train de devant de couleur iſabelle; les pattes ſont comme celles des ſinges & de couleur de franchipanne; ils ſont fa-miliers & font mille ſingeries. *Voyage à Cayenne, par Antoine Biet, pages 341 & 342.*

B. dir.

LE TAMARIN

corps & les jambes bien proportionnées, il marche à quatre pieds, & la tête & le corps pris ensemble n'ont que sept ou huit pouces de longueur. Les femelles ne sont pas sujettes à l'écoulement périodique.

L'OUISTITI (a).

L'OUISTITI eſt encore plus peti que le Tamarin, il n'a pas un demi pied de longueur, le corps & la têt

(a) Ouiſtiti, ſon articulé que cet animal fait en tendre toutes les fois qu'il donne de la voix, & qu nous lui avons donné pour nom.

Galeopithecus, Sagoin *a Braſilienſibus nominatus* Geſner. *Icon. quad.* pag. 96, fig. *ibid.*

Sagouy. Il y a d'autres Guenons nommées *Sa gouy,* qui ont un poil gris-argentin, ce ſont les plu petites & les plus mignones de toutes les autres. *Mi au Maragnon, par le P. d'Abbeville, page 252.*

Cercopithecus Braſilianus tertius, Sagouin. *Clu Exotic.* pag. 372, fig. *ibid.*

Cagui minor. Marcgr. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 227 fig. *ibid.*

Cebus Sagoin *dictus.... Vivus Gedani fuit via* fig. tab. III. *Klein, de quad.* pag. 87.

Cercopithecus teniis tranſverſis alternatim fuſcis & a cinereo albis variegatus, auriculis pilis albis circum datis. Le ſagouin. *Briſſ. reg. anim.* pag. 202.

Jacchus. Simia caudata auribus villoſis patulis, caud hirſutiſſimâ, unguibus ſubulatis; pollicum rotundatis Linn. *ſyſt. nat.* édit. X, pag. 27.

Cagui minor. Sanglin. *Edwards Glanures,* p. 15 fig. *ibid.*

ompris, & ſa queue a plus d'un pied le long, elle eſt marquée comme celle du Mococo par des anneaux alternativement noirs & blancs; le poil en eſt plus long & plus fourni que celui du mococo: l'ouiſtiti a la face nue & d'une couleur de chair aſſez foncée; il eſt coiffé fort ſingulièrement par deux touets de longs poils blancs au-devant des oreilles; en ſorte, que quoiqu'elles ſoient grandes, on ne les voit pas en regardant l'animal en face. M. Parſons a donné une très-bonne deſcription de cet animal dans les Tranſactions Philoſophiques *(b)*. Enſuite M. Edwards en a donné une bonne figure dans ſes Glanures, il dit en avoir vu pluſieurs, & que les plus gros ne peſoient guère que ſix onces, & les plus petits quatre onces & demie; il obſerve très-judicieuſement que c'eſt à tort que l'on a ſuppoſé que le petit ſinge d'Éthiopie, dont Ludolph fait mention ſous le nom de *Fonkes* ou *Guereza*, étoit le même animal que celui-ci *(c)*;

(b) Tranſactions Philoſophiques. *Volume XLVII, page 146.*

(c) Jean Ludolph, dans ſon hiſtoire d'Éthiopie

il eſt en effet très-certain que l'ouiſtiti ni aucun autre ſagoin ne ſe trouve en Éthiopie, & il eſt très-vraiſemblable que le *fonkes* ou *guereza* de Ludolph eſt ou le *mococo* ou le *loris*, qui ſe trouvent dans les terres méridionales de l'ancien continent. M. Edwards, dit encore que le ſanglin *(ouiſtiti)* lorſqu'il eſt en bonne ſanté a le poil très-fourni & très-touffu que l'un de ceux qu'il a vus, & qui étoit des plus vigoureux, ſe nourriſſoit de pluſieurs choſes, comme de biſcuits, fruits légumes, inſectes, limaçons; & qu'un jour étant déchaîné, il ſe jeta ſur un petit poiſſon doré de la Chine qui étoit dans un baſſin, qu'il le tua & le dévora avidement; qu'enſuite on lui donna de petites anguilles qui l'effrayèrent d'abord

ou d'Abiſſinie, a donné deux figures de cet animal; on en trouve la deſcription à la *page 58* de la traduction Angloiſe de cet ouvrage: il l'appelle *Fonkes* ou *Guereza*; mais ſa deſcription ne répond point aux figures; de ſorte que je m'imagine que celui-ci a été trouvé en Hollande, & qu'on a ſuppoſé que c'étoit le petit ſinge, décrit par Ludolph, quoiqu'il eût été apporté par les Hollandois du Breſil, qui leur appartenoit dans le temps de la publication de cette hiſtoire de Ludolph. *Glanures de M. Edwards, page 16.*

en s'entortillant autour de ſon cou, mais que bientôt il s'en rendit maître & les mangea. Enfin M. Edwards ajoute un exemple, qui prouve que ces petits animaux pourroient peut-être ſe multiplier dans les contrées méridionales de l'Europe; ils ont, dit-il, produit des petits en Portugal, où le climat leur eſt favorable; ces petits ſont d'abord fort laids, n'ayant preſque point de poil ſur le corps; ils s'attachent fortement aux tettes de leur mère; quand ils ſont devenus un peu grands, ils ſe cramponnent fortement ſur ſon dos ou ſur ſes épaules & quand elle eſt laſſe de les porter, elle s'en débarraſſe en ſe frottant contre la muraille; lorſqu'elle les a écartées, le mâle en prend ſoin ſur le champ & les laiſſe grimper ſur ſon dos pour ſoulager la femelle *(c)*.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

L'ouiſtiti n'a ni abajoues ni calloſités ſur les feſſes; il a la queue lâche, non prenante, fort touffue, annelée alternativement de noir & de blanc ou plutôt de

(c) Glanures de M. Edwards, *page 17.*

brun & de gris, & une fois plus longue que la tête & le corps pris enſemble; la cloiſon des narines fort épaiſſe & leurs ouvertures à côté; la tête ronde, couverte de poil noir au-deſſus du front, ſur le bas duquel il y a au-deſſus du nez une marque blanche & ſans poil; ſa face eſt auſſi preſque ſans poil & d'une couleur de chair foncée; il a des deux côtés de la tête au-devant des oreilles deux toupets de longs poils blancs; ſes oreilles ſont arrondies, plates, minces & nues; ſes yeux ſont d'un châtain-rougeâtre; le corps eſt couvert d'un poil doux d'un gris-cendré, & d'un gris plus clair, & mêlé d'un peu de jaune ſur la gorge, la poitrine & le ventre; il marche à quatre pieds, & n'a ſouvent pas un demi-pied de longueur depuis le bout du nez juſqu'à l'origine de la queue. Les femelles ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.

LE MARIKINA.

B. dir

LOUISTITI.

LE MARIKINA (a).

LE Marikina eſt aſſez vulgairement connu ſous le nom de petit *Singe-lion :* nous n'admettons pas cette dénomination compoſée, parce que le marikina n'eſt point un ſinge, mais un ſagoin; & que d'ailleurs, il ne reſſemble pas plus au lion, qu'une allouette reſſemble à une autruche, & qu'il n'a de rapport avec lui que par l'eſpèce de crinière qu'il porte autour de la face, & par le petit flocon de poils qui termine ſa queue. Il a le poil touffu, long, ſoyeux &

(a) *Marikina*, nom de cet animal au Maragnon, & que nous avons adopté; les autres ſe nomment *Marikinas*.... qui ont la tête en forme d'un cœur, portant un poil d'un gris-argentin. *Miſſion du Père d'Abbeville*, page 252. *Acarima* à Cayenne, ſelon Barrère.

Cercopithecus minor dilute olivaceus, parvo capite. Acarima à Cayenne. Barrère, *hiſtoire naturelle de la France Équinoxiale, page 151.*

Cercopithecus ex albo flavicans, faciei circumferentiâ ſaturate rufâ. Le petit Singe-lion, Briſſ. *regn. anim.* page 200.

luſtré ; la tête ronde, la face brune, les yeux roux, les oreilles rondes, nues & cachées ſous les longs poils qui environnent ſa face ; ces poils ſont d'un roux-vif, ceux du corps & de la queue ſont d'un jaune très-pâle & preſque blanc : cet animal a les mêmes manières, la même vivacité & les mêmes inclinations que les autres ſagoins, & il paroît être d'un tempérament un peu plus robuſte, car nous en avons vu un qui a vécu cinq ou ſix ans à Paris, avec la ſeule attention de le garder pendant l'hiver dans une chambre, où tous les jours on allumoit du feu.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le Marikina n'a ni abajoues ni callo-ſités ſur les feſſes ; il a la queue lâche, non prenante & preſque une fois plus longue que la tête & le corps pris enſemble ; la cloiſon entre les narines épaiſſe & leurs ouvertures à côté ; il a les oreilles rondes & nues ; de longs poils d'un roux-doré autour de la face ; du poil preſqu'auſſi long, d'un blanc jaunâtre & luiſant ſur tout le reſte du

B. dir.

LE MARIKINA.

corps, avec un flocon assez sensible à l'extrémité de la queue ; il marche à quatre pieds, & n'a qu'environ huit ou neuf pouces de longueur en tout. La femelle n'est pas sujette à l'écoulement périodique.

LE PINCHE (a).

CE Pinche, quoique fort petit, l'eſt cependant moins que l'Ouiſtiti, & même que le Tamarin ; il a environ neuf

(a) Pinche, nom de cet animal à Maynas, & que nous avons adopté. Je ne parle pas (dit M. de la Condamine) de la petite eſpèce connue ſous le nom de *Sapajous*, mais d'autres plus petits encore, difficiles à apprivoiſer, dont le poil eſt long, luſtré, ordinairement couleur de marron & quelquefois moucheté de fauve: ils ont la queue deux fois auſſi longue que le corps ; la tête petite & carrée, les oreilles pointues & ſaillantes comme les chiens & les chats, & non comme les autres ſinges, avec leſquels ils ont peu de reſſemblance, ayant plutôt l'air & le port d'un petit lion, on les appelle *pinche* à Maynas. *Voyage ſur la rivière des Amazones, page 165.*

Cercopithecus pilis ex fuſco & ruſo veſtitus, facie ultra auriculas uſque nudâ & nigrâ, vertice longis pilis albis obſitâ. Le petit ſinge du Mexique. Briſſ. *regn. anim.* page 210. *Nota.* Il me paroît que M. Briſſon a fait ici un double emploi, & que cet animal eſt le même qu'il indique ſous le nom de *Singe-lion*, page 204.

The Little Lion Monkey. Edwards, *hiſt. of Birds, pag. 195*, fig. *Ibid.*

Œdipus ſimia caudata imberbis capillo dependente. Linn. *ſyſt. nat.* edit. X, pag. 28.

pouces de long, la tête & le corps compris, & sa queue est au moins une fois plus longue : il est remarquable par l'espèce de chevelure blanche & lisse qu'il porte au-dessus & aux côtés de la tête, d'autant que cette couleur tranche merveilleusement sur celle de la face qui est noire & ombrée par un petit duvet gris ; il a les yeux tout noirs, la queue d'un roux-vif à son origine & jusqu'à près de la moitié de sa longueur, où elle change de couleur & devient d'un noir-brun jusqu'à l'extrémité ; le poil des parties supérieures du corps est d'un brun-fauve ; celui de la poitrine, du ventre, des mains & des pieds est blanc ; la peau est noire par-tout, même sous les parties où le poil est blanc ; il a la gorge nue & noire comme la face : c'est encore un joli animal & d'une figure très-singulière ; sa voix est douce & ressemble plus au chant d'un petit oiseau qu'au cri d'un animal ; il est très-délicat, & ce n'est qu'avec de grandes précautions qu'on peut le transporter d'Amérique en Europe *(b)*.

(b) Nota. Voici ce que de Lery dit au sujet de ce

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le Pinche n'a ni abajoues ni calloſités ſur les feſſes ; il a la queue lâche, non prenante & une fois plus longue que la tête & le corps pris enſemble ; la cloiſon entre les narines épaiſſe, & leurs ouvertures à côté ; la face, la gorge & les oreilles noires, de longs poils blancs en forme de cheveux liſſes ; le muſeau large, la face ronde ; le poil du corps aſſez long, brun-fauve ou roux ſur le corps juſqu'auprès de la queue où il devient orangé, blanc ſur la poitrine, le ventre, les mains & les pieds où il eſt plus court que ſur le corps ; la queue

peit animal. « Il ſe trouve en cette terre du Breſil, » un Marmot, que les Sauvages appellent *Sagouin*, » non plus grand qu'un Eſcurieau & de même poil » roux ; mais quant à ſa figure, le muſle comme » celui d'un lion & fier de même ; c'eſt le plus joli « petit animal que j'aie vu par-delà ; & de fait, » s'il étoit auſſi aiſé à repaſſer que la guenon, il » ſeroit beaucoup plus eſtimé ; mais outre qu'il eſt » ſi délicat, qu'il ne peut endurer le branlement » du Navire ſur la mer, encore eſt-il ſi glorieux » que pour peu de fâcherie qu'on lui faſſe, il ſe laiſſe mourir de dépit ». *Voyage de Jean de Lery, page 163.*

B. dir.

LE PINCHE.

d'un roux-vif à ſon origine & dans la première partie de ſa longueur, enſuite d'un roux-brun & enfin noir à ſon extrémité; il marche à quatre pieds & n'a qu'environ neuf pouces de longueur en tout. Les femelles ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.

LE MICO (a).

C'EST à M. de la Condamine, à qui nous devons la connoiſſance de cet animal, ainſi nous ne pouvons mieux faire que de rapporter ce qu'il en écrit dans

(a) Mico, nom que l'on donne aux plus petites eſpèces de Sagoins dans les terres de l'Orénoque, ſelon Gumilla, *pages 8 & 9*; nous l'avons appliqué à cette eſpèce, afin de le diſtinguer des autres. *Nota.* On voit par un paſſage de Joſeph d'Acoſta, que ce mot *Mico* ſignifioit *Guenon*, c'eſt-à-dire, *Singe à longue queue*, & que de ſon temps on appliquoit également le nom de *Mico* aux Sapajous & aux Sagoins: « Il y a (dit cet Auteur) dans toutes les » montagnes de la terre ferme des Andes, un nombre » infini de *micos* ou *guenons*, qui ſont du genre des » ſinges, mais différens, en ce qu'ils ont une queue » voire fort longue; il y en a entr'eux quelques races » qui ſont trois fois plus grandes voire quatre que les autres ». Mais depuis le temps d'Acoſta, il paroît qu'on a reſtreint le nom de *mico* aux plus petites eſpèces, & c'eſt pour cela que j'ai cru pouvoir le donner au petit ſagoin, dont il eſt ici queſtion.

Cercopithecus ex cinereo albus argenteus, facie auriculiſque rubris ſplendentibus, caudâ caſtanei coloris. Le petit ſinge de Para. Briſſ. *regn. anim.* pag. 201.

la relation de ſon voyage ſur la rivière des Amazones : « Celui-ci, dont le Gouverneur du Para m'avoit fait « préſent, étoit l'unique de ſon eſpèce « qu'on eût vu dans le pays ; le poil de « ſon corps étoit argenté & de la couleur « des plus beaux cheveux blonds, celui « de ſa queue étoit d'un marron-luſtré « approchant du noir. Il avoit une « autre ſingularité plus remarquable, « ſes oreilles, ſes joues & ſon muſeau « étoient teints d'un vermillon ſi vif, « qu'on avoit peine à ſe perſuader que « cette couleur fût naturelle ; je l'ai « gardé pendant un an, & il étoit en- « core en vie lorſque j'écrivois ceci, « preſque à la vue des côtes de France, « où je me faiſois un plaiſir de l'ap- « porter vivant : malgré les précautions « continuelles que je prenois pour le « préſerver du froid, la rigueur de la « ſaiſon l'a vraiſemblablement fait mou- « rir.... Tout ce que j'ai pu faire, a « été de le conſerver dans l'eau-de-vie, « ce qui ſuffira peut-être pour faire voir « que je n'ai rien exagéré dans ma deſ- «

cription *(b)* » ; par ce récit de M. de la Condamine, il eſt aiſé de voir que la premiere eſpèce de ces animaux dont il parle, eſt celui que nous avons appelé *Tamarin*, & que le dernier auquel nous appliquons le nom de *Mico*, eſt d'une eſpèce très-differente & vraiſemblablement beaucoup plus rare, puiſqu'aucun Auteur ni aucun Voyageur avant lui, n'en avoit fait mention, quoique ce petit animal ſoit très-remarquable par le rouge vif qui anime ſa face & par la beauté de ſon poil.

Caractères diſtinctifs de cette eſpèce.

Le Mico n'a ni abajoues ni calloſités ſur les feſſes ; il a la queue lâche, non prenante & d'environ moitié plus longue que la tête & le corps pris enſemble ; la cloiſon des narines moins épaiſſe que les autres ſagoins, mais leurs ouvertures ſont ſituées de même à côté & non pas au bas du nez ; il a la face & les oreilles nues, & couleur de vermillon ;

(b) Voyage ſur la rivière des Amazones, *par M. de la Condamine, page 165 & ſuivante.*

B. dir.

LE MICO.

le muſeau court; les yeux éloignés l'un de l'autre; les oreilles grandes; le poil d'un beau blanc-argenté, celui de la queue d'un brun-luſtré & preſque noir; il marche à quatre pieds, & il n'a qu'environ ſept ou huit pouces de longueur en tout. Les femelles ne ſont pas ſujettes à l'écoulement périodique.

NOTICES
DE QUELQUES ANIMAUX,
dont il n'a pas été fait mention expreſſe dans le cours de cet Ouvrage.

LOMME nous avons achevé, autant qu'il eſt en nous, l'hiſtoire des animaux quadrupèdes; nous croyons que pour la rendre encore plus complète, il convient de ne pas paſſer ſous ſilence ceux dont nous n'avons pu nous procurer une connoiſſance exacte; l'on verra qu'ils ne ſont qu'en petit nombre, & que dans ce petit nombre il y en a beaucoup qu'il faut rapporter comme des variétés aux eſpèces dont nous avons parlé; auſſi ce n'eſt ni par l'utilité ni par l'attrait du ſujet, mais uniquement pour éviter le reproche de n'avoir pas dit dans un ouvrage auſſi étendu tout ce que l'on ſait ou que l'on croit ſavoir ſur les animaux, que je me ſuis déterminé à ajouter les notices ſuivantes:

NOTICE PREMIÈRE.

OURS BLANC.

Un animal fameux de nos terres les plus ſeptentrionales, c'eſt l'Ours blanc. Martens & quelques autres Voyageurs en ont fait mention, mais aucun n'en a donné une aſſez bonne deſcription pour qu'on puiſſe prononcer affirmativement qu'il ſoit d'une eſpèce différente de celle de l'ours; il paroît ſeulement qu'on doit le préſumer en ſuppoſant exact tout ce qu'ils nous en diſent: mais comme nous ſavons d'ailleurs que l'eſpèce de l'ours varie beaucoup ſuivant les différens climats, qu'il y en a de bruns, de noirs, de blancs & de mêlés; la couleur devient un caractère nul, & par conſéquent la dénomination d'*ours blanc* eſt inſuffiſante, ſi l'eſpèce eſt différente: j'ai vu deux petits ours apportés de Ruſſie qui étoient entièrement blancs *(a)*, néan-

(a) Nota. On trouve des ours blancs terreſtres, non-ſeulement en Ruſſie, mais en Pologne, en Sibérie & même en Tartarie. Les montagnes de la grande Tartarie fourniſſent quantité d'ours blancs, dit l'Auteur de la relation de la grande Tartarie,

moins ils étoient très-certainement de la même espèce que notre ours des Alpes. Ces animaux varient beaucoup aussi pour la grandeur; comme ils vivent assez long-temps & quils deviennent très-gros & très-gras dans les endroits où ils ne sont pas tourmentés, & où ils trouvent de quoi se nourrir largement, le caractère tiré de la grandeur est encore équivoque; ainsi l'on ne seroit pas fondé à assurer que l'ours des mers du Nord est d'une espèce particulière, uniquement parce qu'il est blanc & qu'il est plus grand que l'ours commun *(b)*. La différence dans les habitudes ne me

page 8. Ces ours de montagne ne fréquentent pas la mer, & cependant sont blancs; ainsi cette couleur paroît plutôt venir de la différence du climat que de celle de l'élément qu'habitent ces animaux.

(b) Ursus in Polonia variat, maximus nigricans, minor fulvus, minimus argentinus, in confiniis Moschoviæ pilis nigris & argentei coloris mixti . . . . . ex Urso occiso pellis detracta fere ad ulnas sex protendebatur in terra Chelmensi, *altera in Palatinatu* Braclavienſi, *tertia ad ulnas quinque in* Bondargouto *pago Palatinatus Pomeraniæ . . . . . non raro ex Lithuania advehuntur Gedanum pelles octo pedum.* Rzaczynski. *Auct.* pag. 322. *Nota.* Ce passage prouve qu'il y a des ours terrestres blancs & aussi grands que les ours blancs des mers du Nord.

paroît pas plus décisive que celle de la couleur & de la grandeur ; l'ours des mers du Nord se nourrit de poisson ; il ne quitte pas les rivages de la mer, & souvent même il habite en pleine eau sur des glaçons flottans ; mais si l'on fait attention que l'ours en général est un animal qui se nourrit de tout, & qui lorsqu'il est affamé ne fait aucun choix : si l'on pense aussi qu'il ne craint pas l'eau ; ces habitudes ne paroîtront pas assez différentes pour en conclure que l'espèce n'est pas la même ; car le poisson que mange l'ours des mers du Nord, est plutôt de la chair ; c'est principalement les cadavres des baleines, des morses & des phoques qui lui servent de pâture, & cela dans un pays où il n'y a ni autres animaux, ni grains, ni fruits sur la terre, & où par conséquent il ne peut subsister que des productions de la mer : n'est-il pas probable que si l'on transportoit nos ours de Savoie sur les montagnes de Spitzberg, n'y trouvant nulle nourriture sur la terre, ils se jetteroient à la mer pour y chercher leur subsistance !

La couleur, la grandeur & la façon de vivre ne ſuffiſant pas, il ne reſte pour caractères différentiels que ceux qu'on peut tirer de la forme : or tout ce que les Voyageurs en ont dit, ſe réduit à ce que l'ours des mers du Nord a la tête plus longue que notre ours, le corps plus alongé, le poil plus long & le crâne beaucoup plus dur. Si ces caractères ont été bien ſaiſis, & ſi ces différences ſont réelles & conſidérables, elles ſuffiroient pour conſtituer une autre eſpèce; mais, je ne ſais ſi Martens a bien vu, & ſi les autres qui l'ont copié n'ont pas exagéré *(c)*. « Ces ours blancs (dit-il) ſont » faits tout autrement que les nôtres; ils » ont la tête longue, ſemblable à celle » d'un chien, & le cou long auſſi; ils » aboient preſque comme des chiens » qui ſont enroués; ils ſont avec cela » plus déliés & plus agiles que les autres » ours; ils ſont à peu-près de la même » grandeur; leur poil eſt long & auſſi » doux que de la laine; ils ont le muſeau,

(c) Anderſon, dans ſon hiſtoire d'Iſlande & de Groenland, *tome II, page 47.* Ellis dans ſon voyage de la baie de Hudſon, *tome I, page 56.*

le nez & les griffes noires.... On dit que « les autres ours ont la tête fort tendre ; « mais c'eſt tout le contraire pour les « ours blancs, quelques coups de maſſue « que nous leur donnaſſions ſur la tête, « ils n'en étoient point du tout étourdis, « quoique ces coups euſſent pu aſſom- « mer un bœuf ». On doit remarquer dans cette deſcription, 1.° Que l'Auteur ne fait pas ces ours plus grands que les autres ours, & que par conſéquent on doit regarder comme ſuſpect le témoignage de ceux qui ont dit que ces ours de mer avoient juſqu'à treize pieds de longueur *(d)*. 2.° Que le poil auſſi doux que de la laine ne fait pas un caractère qui diſtingue ſpécifiquement ces ours, puiſqu'il ſuffit qu'un animal habite ſouvent dans l'eau, pour que ſon poil devienne plus doux & même plus touffu ; on voit cette même différence dans les caſtors d'eau & dans les caſtors terriers, ceux-ci qui habitent plus la terre que

(d) On porta à bord un ours blanc qu'on avoit tué, ſa peau avoit treize pieds de longueur. *Troiſième voyage des Hollandois par le Nord, page 35.*

l'eau ont le poil plus rude & moins fourni, & ce qui me fait préſumer que les autres différences ne ſont ni réelles ni même auſſi apparentes que le dit Martens, c'eſt que Dithmar Blefkein dans ſa deſcription de l'Iſlande, parle de ces ours blancs, & aſſure en avoir vu tuer un en Groenland, qui ſe dreſſa ſur ſes deux pieds comme les autres ours ; & dans ce récit, il ne dit pas un mot qui puiſſe indiquer que cet ours blanc du Groenland ne fût pas entièrement ſemblable aux autres ours *(e)*. D'ailleurs, lorſque ces animaux trouvent quelque proie ſur terre, ils ne ſe donnent pas la peine d'aller chaſſer en mer ; ils dévorent les rennes & les autres bêtes qu'ils peuvent ſaiſir ; ils attaquent même les hommes,

(e) Habet Iſlandia coloris albi ingentes Uriſos... in Groenlandiâ urſum magnum & album habuimus obviam qui neque nos timebat neque noſtro clamore abigi poterat, verum rectà ad nos tanquam ad certam prædam contendebat, cumque propius nos acceſſiſſet, is bombardâ trajectus, ibi demum erectus, poſterioribus pedibus tanquam homo ſtabat donec tertio trajiceretur, atque ita exanimatus concidit. Dithmar Blefken. *Iſland. Ludg. Bat, 1607,* pag. 64.

& ne manquent jamais de déterrer les cadavres *(f)*; mais la disette où ils se trouvent souvent dans ces terres stériles & désertes, les forcent de s'habituer à l'eau, ils s'y jettent pour attraper des phoques, des jeunes morses, des petits baleinaux; ils se gîtent sur des glaçons où ils les attendent, & d'où ils peuvent les voir venir, les observer de loin, & tant qu'ils trouvent que ce poste leur produit une subsistance abondante, ils ne l'abandonnent pas, en sorte que quand les glaces commencent à se détacher au printemps, ils se laissent emmener, & voyagent avec elles; & comme ils ne peuvent plus regagner la terre, ni même abandonner pour long-temps le glaçon sur lequel ils se trouvent embarqués, ils périssent en pleine mer; & ceux qui

(f) Les ours blancs vivent de baleines mortes, & c'est près de ces charognes que l'on en trouve le plus; ils mangent aussi les hommes en vie lorsqu'ils en peuvent surprendre; s'ils viennent à sentir l'endroit où l'on a enterré un corps mort, ils savent fort bien le déterrer, ôter toutes les pierres dont la fosse est couverte, & ouvrir ensuite le cercueil pour manger ce corps. *Recueil des voyages du Nord, tome II, page 116.*

arrivent avec ces glaces ſur les côtes d'Iſlande ou de Norvège *(g)*, ſont affamés au point de ſe jeter ſur tout ce qu'ils rencontrent pour le dévorer, & c'eſt ce qui a pu augmenter encore le préjugé, que ces ours de mer ſont d'une eſpèce plus féroce & plus vorace que l'eſpèce ordinaire : quelques Auteurs ſe ſont même perſuadés qu'ils étoient amphibies comme les phoques, & qu'ils pouvoient demeurer ſous l'eau tout auſſi long-temps qu'ils vouloient ; mais le contraire eſt évident & réſulte de la manière dont on les chaſſe ; ils ne peuvent nager que pendant un petit temps, ni parcourir de ſuite un eſpace de plus d'une lieue ; on les ſuit avec une chaloupe, & on les force de laſſitude ; s'ils pouvoient ſe paſſer de reſpirer, ils ſe plongeroient pour ſe repoſer au fond de l'eau ; mais s'ils

(g) Quand les glaces ſont détachées du Groenland ſeptentrional, & qu'elles ſont pouſſées vers le midi, les ours blancs qui ſe trouvent deſſus n'en oſent ſortir, & comme ils abordent ou en Iſlande ou en Norvège à l'endroit où les glaces les portent, ils deviennent enragés de faim ; & l'on dit d'étranges hiſtoires des ravages que font alors ces animaux. *Recueil des voyages du Nord, tome I, page 100.*

plongent, ce n'eſt que pour quelques inſtans; & dans la crainte de ſe noyer, ils ſe laiſſent tuer à fleur-d'eau *(h)*.

La proie la plus ordinaire des ours blancs ſont les phoques *(i)*, qui ne ſont pas aſſez forts pour leur réſiſter; mais les morſes auxquels ils enlèvent quelquefois leurs petits les percent de leurs défenſes & les mettent en fuite; il en eſt de même des baleines, elles les aſſomment par leur maſſe & les

(h) Cet ours blanc nagea en mer quaſi l'eſpace d'un mille; nous le pourſuivimes vivement avec trois eſquifs, & après que nous l'eumes laſſé, il fut ſurmonté & tué. *Trois navigations des Hollandois au Nord, par Gerard de Vera.* Paris, 1599, *pag. 110.* — Ils nagent d'une pièce de glace à l'autre & plongent; lorſque nous les pourſuivions dans nos chaloupes, ils plongeoient à un bout & ſortoient de l'eau à l'autre extrémité; ils ſavent auſſi fort bien courir à terre. *Recueil des voyages du Nord, tome II, page 116.* — Sur la côte de Spitzberg, un ours blanc entra dans l'eau & nagea plus d'une lieue au large, on le ſuivit avec des chaloupes, & on le tua, &c. *Troiſième voyage des Hollandois, page 34.*

(i) Quand on eut achevé de tuer cet ours blanc, on lui fendit le ventre, où l'on trouva des morceaux de chien-marin encore entiers, avec la peau & le poil qui étoient des marques qu'il ne venoit que d'être dévoré. *Troiſième voyage des Hollandois par le Nord, page 36.*

chaſſent des lieux qu'elles habitent, où néanmoins ils raviſſent & dévorent ſouvent leurs petits baleinaux. Tous les ours ont naturellement beaucoup de graiſſe, & ceux-ci qui ne vivent que d'animaux chargés d'huile en ont plus que les autres; elle eſt auſſi à peu-près ſemblable à celle de la baleine. La chair de ces ours n'eſt, dit-on, pas mauvaiſe à manger, & leur peau fait une fourrure très-chaude & très-durable *(k)*.

(k) Les ours blancs vont à la quête des loups & des chiens-marins, & ſont avides de baleineaux qu'ils trouvent friands ſur tous les autres poiſſons... Ils craignent les baleines qui les ſentent & les pourſuivent par une antipathie naturelle, parce qu'ils mangent leurs petits. *Recueil des voyages du Nord, tome I, page 99.* — Les peaux des ours blancs ſont d'un grand ſoulagement pour ceux qui voyagent en hiver; on prépare ces peaux à Spitzberg même, en les jetant dans de la ſciure qu'on fait bien chauffer, & qui de cette manière tire toute la graiſſe des peaux & les deſsèche... Leur graiſſe eſt comme du ſuif, elle devient auſſi claire que l'huile ou graiſſe de baleine après qu'on l'a bien fondue; on s'en ſert ordinairement pour les lampes, & elle ne ſent pas ſi mauvais que l'huile de poiſſon. Nos mariniers la vendent pour l'huile de baleine. La chair de ces ours eſt graſſe & blanchâtre.... Leur lait eſt fort blanc & gras. *Troiſième voyage des Hollandois, tome II, page 115.*

II.

VACHE DE TARTARIE.

M. Gmelin *(l)* a donné dans les nouveaux Mémoires de l'Académie de Péterſbourg la deſcription d'une vache de Tartarie, qui paroît au premier coup d'œil être d'une eſpèce différente de toutes celles dont nous avons parlé à l'article du buffle *(m)*. « Cette vache, dit-il, que j'ai vu vivante & que j'ai « fait deſſiner en Sibérie, venoit de Calmouquie, elle avoit de longueur deux « aunes & demi de Ruſſie; par ce mo- « dule on peut juger des autres dimen- « ſions dont le deſſinateur a bien rendu « les proportions. Le corps reſſemble « à celui d'une vache ordinaire; les « cornes ſont torſes en dedans, le poil « du corps & de la tête eſt noir, à l'ex- « ception du front & de l'épine du dos, « ſur leſquels il eſt blanc; le cou a une «

(l) Vacca Grunniens villoſa, caudâ equinâ. Gmelin. *Novi comment. Hiſt. Petrop.* tom. V. Petropoli, 1760, *fig.* tab. VII.

(m) Voyez le *tome X* de cette Hiſtoire naturelle, *page 45 & ſuiv.*

» crinière, & tout le corps comme celui
» d'un bouc eſt couvert d'un poil très-
» long, & qui deſcend juſque ſur les
» genoux; en ſorte que les pieds pa-
» roiſſent très-courts; le dos s'élève
» en boſſe; la queue reſſemble à celle
» du cheval, elle eſt d'un poil blanc &
» très-fourni; les pieds de devant ſont
» noirs, ceux de derrière blancs, & tous
» ſont ſemblables à ceux du bœuf; ſur
» les talons des pieds de derrière, il y
» a deux houppes de longs poils, l'une
» en avant & l'autre en arrière, & ſur
» les talons des pieds de devant il n'y a
» qu'une houppe en arrière. Les excré-
» mens ſont un peu plus ſolides que
» ceux des vaches; & lorſque cet animal
» veut piſſer, il retire ſon corps en
» arrière. Il ne mugit pas comme un
» bœuf, mais il grogne comme un co-
» chon; il eſt ſauvage & même féroce,
» car à l'exception de l'homme qui lui
» donne à manger, il donne des coups
» de tête à tous ceux qui l'approchent:
» Il ne ſouffre qu'avec peine la préſence
» des vaches domeſtiques; lorſqu'il en
» voit quelqu'une, il grogne, ce qui
» lui

lui arrive très-rarement en tout autre « circonſtance ». M. Gmelin ajoute à cette deſcription, qu'il eſt aiſé de voir « que c'eſt le même animal dont Rubruquis « a fait mention dans ſon voyage de « Tartarie. . . . . qu'il y en a de deux « eſpèces chez les Calmouques ; la pre- « mière nommée *Sarluk*, qui eſt celle « même qu'il vient de décrire ; la ſeconde « appelée *Chainuk*, qui diffère de l'autre « par la grandeur de la tête & des cornes, « & auſſi en ce que la queue qui reſ- « ſemble à ſon origine à celle d'un che- « val ; ſe termine enſuite comme celle « d'une vache ; mais que toutes deux « ſont de même naturel ».

Il n'y a dans toute cette deſcription qu'un ſeul caractère qui pourroit indiquer que ces vaches de Calmouquie ſont d'une eſpèce particulière, c'eſt le grognement au lieu du mugiſſement ; car pour tout le reſte, ces vaches reſſemblent ſi fort aux biſons que je ne doute pas qu'elles ne ſoient de leur eſpèce ou plutôt de leur race : d'ailleurs, quoique l'Auteur diſe que ces vaches ne mugiſſent pas, mais qu'elles grognent, il avoue

cependant qu'elles grognent très-rarement, & c'étoit peut-être une affection particulière de l'individu qu'il a vu, car Rubruquis & les autres qu'il cite ne parlent pas de ce grognement; peut-être auſſi les biſons lorſqu'ils ſont irrités ont-ils un grognement de colère; nos taureaux même, ſur-tout dans le temps du rut, ont une groſſe voix entrecoupée qui reſſemble beaucoup plus à un grognement qu'à un mugiſſement. Je ſuis donc perſuadé que cette vache grognante *(Vacca grunniens)* de M. Gmelin n'eſt autre choſe qu'un biſon, & ne fait pas une eſpèce particulière.

III.

Le TOLAI.

Cet animal qui eſt fort commun dans les terres voiſines du lac Baikal en Tartarie, eſt un peu plus grand qu'un lapin, auquel il reſſemble par la forme du corps, par le poil, par les allures, par la qualité, la ſaveur, la couleur de la chair, & auſſi par l'habitude de creuſer de même la terre pour ſe faire une retraite: il n'en diffère que par la queue

qui eſt conſidérablement plus longue que celle du lapin, il eſt auſſi conformé de même à l'intérieur *(n)*; il me paroît donc aſſez vraiſemblable que n'en différant que par la ſeule longueur de la queue, il ne fait pas une eſpèce réellement différente, mais une ſimple variété dans celle du lapin : Rubruquis, en parlant des animaux de Tartarie, dit, « il y a des connils à longue queue, qui ont au bout d'icelle des poils noirs « & blancs... Point de cerfs, peu de « lièvres, force gazelles, &c. » Ce paſſage ſemble indiquer que notre lapin à courte queue ne ſe trouve point en Tartarie *(o)*, ou plutôt qu'il a ſubi dans ce climat

(n) Cuniculus inſigniter caudatus coloris Leporini... Circa internas partes hæc obſervavi. Cæcum colo paulo anguſtius erat ſed longius, utpote octo pollicum longitudinem æquans; prope ilei inſertionem cæruleſcens, digiti medii capax, ſenſimque decreſcens, in extremitate vix calamum ſcriptorium latitudine capit, colore ibidem albente gaudens. Œſophagus uti in Lepore ventriculum medium ſubit. A Mongolis Tolai *dicitur idemque nomen Ruſſis etiam harum regionum uſitatum eſt.* Gmelin. *Nov. comment. Ac. Petrop.* tom. V, tab. XI, fig. 2.

(o) Relation des voyages en Tartarie, par Rubruquis, *page 25*.

quelques variétés & notamment celle d'une queue plus alongée; car le tolai reſſemblant au lapin à tous autres égards, on ne peut guère douter que ce ne ſoit en effet un lapin à queue longue, & je ne crois pas qu'il ſoit néceſſaire d'en faire une eſpèce diſtincte & ſéparée de celle du lapin.

IV.

Le ZISEL.

Quelques Auteurs, & entr'autres M. Linnæus ont douté ſi le *ziſel* ou *zieſel (p)*, *(citillus)* étoit un animal différent du hamſter *(cricetus)*; il eſt vrai

(p) Mus noricus quem citillum appellant, in terræ cavernis habitat, ei corpus ut muſtelæ domeſticæ longum & tenue, cauda admodum brevis, color pilis ut cuniculorum quorundam pilis, cinereus, ſed obſcurior. Sicut talpa caret auribus ſed non caret foraminibus quibus ſonum ut avis recipit. Dentes habet muris dentium ſimiles; ex hujus etiam pellibus quanquam non ſint pretioſæ veſtes ſolent confici. Georg. *Agricolæ de animantibus ſubterraneis. Baſil. 1561*, pag. 488.

Citellus, Mus noricus Agricolæ ein Zeiſel. Schwencfeld Theriotropheum Sileſiæ. *Lignicii, 1604*, pag. 86.

Mus noricus vel citellus. Geſner. *Hiſt. quadrup.* pag. 737.

qu'ils se ressemblent à plusieurs égards, & qu'ils sont à peu près du même pays *(q)*; mais ils diffèrent néanmoins par un assez grand nombre de caractères, pour que nous soyons convaincus qu'ils sont d'espèces réellement différentes. Le zisel est plus petit que le hamster, il a le corps long & menu comme la belette, au lieu que le hamster a le corps assez gros & ramassé comme le rat; il n'a point d'oreilles extérieures, mais seulement des trous auditifs cachés sous le poil; le hamster à la vérité, a les oreilles courtes, mais elles sont très-apparentes & fort larges. Le zisel est d'un gris plus ou moins cendré & d'une couleur uniforme; le hamster est marqué de chaque côté sur l'avant du corps de trois grandes taches blanches: ces différences, jointes à ce que ces deux animaux, quoiqu'habitans des mêmes terres ne se mêlent pas, & que les espèces subsistent séparées, suffisent pour qu'on ne puisse douter

(q) Nota. Le *hamster* se trouve en Misnie, en Thuringe, dans le pays d'Hanovre. Le *zisel*, en Hongrie, en Autriche & en Pologne, où on l'appelle *susel*.

que ce ſoient en effet deux eſpèces différentes, & quoiqu'ils ſe reſſemblent, en ce qu'ils ont tous deux la queue courte, les jambes baſſes, les dents ſemblables à celles des rats, & les mêmes habitudes naturelles, comme celle de ſe creuſer des retraites, d'y faire des magaſins, de dévaſter les blés, &c. D'ailleurs ce qui n'auroit dû laiſſer aucun doute à des Naturaliſtes un peu inſtruits, quand même ils n'auroient pas vu ces deux animaux, c'eſt qu'Agricola, Auteur exact & judicieux, dans ſon petit traité ſur les animaux ſouterrains, donne la deſcription de l'un & de l'autre, & les diſtingue ſi clairement, qu'il n'eſt pas poſſible de les confondre *(r)*. Ainſi

(r) Iſtius (viverræ ſcilicet) ferocitatis eſt etiam agri vaſtator & cereris hoſtis hamſter *quem quidam* cricetum *nominant.... Exiſtit iracundus & mordax.... In terræ cavernis habitat non aliter atque cuniculus ſed anguſtis, & idcirco pellis qua parte utrinque coxam tegit a pilis eſt nuda. Major paulo quam domeſtica muſtela exiſtit, pedes habet admodum breves : pilis in dorſo color eſt fere Leporis, in ventre niger, in lateribus rutilus ; ſed utrinque latus maculis albis tribus numero diſtinguitur. Suprema capitis pars ut etiam cervix, eumdem quem dorſum habet colorem ; tempora rutila ſunt, guttur eſt candidum. Caudæ quæ ad tres*

nous pouvons donner pour certain que le hamſter & le ziſel ſont deux animaux différens, & peut-être d'eſpèces auſſi éloignées que celle de la belette l'eſt de celle du rat.

V.

Le ZEMNI.

Il y a en Pologne & en Ruſſie un autre animal appelé *Ziemni* ou *Zemni*, qui eſt du même genre que le *Ziſel*, mais qui eſt plus grand, plus fort & plus méchant; il eſt un peu plus petit qu'un chat domeſtique, il a la tête aſſez groſſe, le corps menu, les oreilles courtes & arrondies; quatre grandes dents inciſives qui lui ſortent de la gueule, dont

digitos tranſverſos longa ut ſimiliter leporis color. Pili autem ſic inhærent cuti ut ea difficulter evelli poſſint. Ac cutis quidem a carne facilius avellitur quam pili ex cute radicitus extrahantur, atque ob hanc cauſam & varietatem pelles ejus ſunt pretioſæ Georg. *Agricol. de anim. ſubt.* pag. 490. *Nota.* Il ſuffit de comparer cette deſcription du hamſter qui eſt fort bonne avec celle que le même Auteur donne du Ziſel, & que nous avons rapportée dans la note de la page précédente pour être très-convaincus que ces deux animaux ſont fort différens l'un de l'autre.

les deux de la mâchoire inférieure ſont trois fois plus longues que les deux de la mâchoire ſupérieure; les pieds très-courts & couverts de poils, diviſés en cinq doigts & armés d'ongles courbes; le poil mollet, court & de couleur de gris-de-ſouris; la queue médiocrement grande; les yeux auſſi petits & auſſi cachés que ceux de la taupe. Rzaczynski a appelé cet animal *petit chien de terre (canicula ſubterranea)*: cet Auteur me paroît être le ſeul qui ait parlé du zemni, qui néanmoins eſt fort commun dans quelques provinces du Nord *(ſſ)*. Son naturel & ſes habitudes ſont à peu près les mêmes que celles du hamſter & du ziſel; il mord dangereuſement, mange avidement, & dévaſte les moiſſons & les jardins; il ſe fait un terrier; il vit de grains, de fruits & de légumes, dont il fait des magaſins dans ſa retraite, où il paſſe tout le temps de l'hiver.

(ſſ) Reperitur hoc animal in Podolia, Ukraina, Volhinia circa Suraz, Chodaki, Rienki, Maſſezenica, Sezurowce & alibi; non raro eruitur ab Agricolis ibidem vomeribus. Rzaczynski. *Auct.* pag. 325 & 326.

V I.

Le POUC.

Le même auteur (Rzaczynski) fait mention d'un autre animal que les Russes appellent *Pouch*, il est plus grand que le rat domestique ; il a le museau oblong ; il creuse la terre, se fait un terrier & dévaste aussi les jardins ; il y en avoit en si grand nombre auprès de Suraz en Volhinie, que les habitans furent obligés d'abandonner la culture de leurs jardins. Ce pouc pourroit bien être le même que Seba nomme *Rat de Norvège*, & dont il donne la description & la figure *(t)*.

V I I.

Le PÉROUASCA.

Il y a encore en Russie & en Pologne,

(t) Mus ex Norvegia cinereo fuscus; Rostro gaudet subillo, capite longiusculo, brevibus latisque auriculis, promisso myslace utrinque ad latera narium rigente, dorsum ejus latum & incurvum est, abdomen pendulum, femora crassa; pedum digiti longi, acutis unguibus ad fodiendum adaptatis; talparum enim instar in cuniculis sub terra antris degit ; pilus ex dilute cinereo fuscus est. Seba, *volume II, page 64*, fig. *table 63*, fig. 5.

ſur-tout en Volhinie, un animal appelé par les Ruſſes *Perewiazka*, & par les Polonois *Przewiaska (u)*, nom qu'on peut rendre par la dénomination de *Belette à ceintures (muſtela præcincta)*, comme le dit Rzaczynski; cet animal eſt plus petit que le putois, il eſt couvert d'un poil blanchâtre, rayé tranſverſalement de pluſieurs lignes d'un jaune-roux, qui ſemblent lui faire autant de ceintures; il demeure dans les bois & ſe creuſe un terrier. Sa peau eſt recherchée & fait une jolie fourrure.

VIII.

Le SOUSLIK.

On trouve à Caſan & dans les provinces qu'arroſe le Volga, & juſque dans l'Autriche un petit animal appelé *Souſlik* en langue Ruſſe, dont on fait d'aſſez jolies fourrures; il reſſemble beaucoup au campagnol par la figure, il a comme lui la queue courte; mais ce qui le diſtingue du campagnol & de tous les autres rats, c'eſt que ſa robe qui eſt d'un gris-fauve

(u) Rzaczynski. *Auct.* pag. 328.

eſt ſemée par-tout de petites taches d'un blanc vif & luſtré ; ces petites taches n'ont guère qu'une ligne de diamètre, & ſont à deux ou trois lignes de diſtance les unes des autres, elles ſont plus apparentes & mieux terminées ſur les lombes de l'animal que ſur les épaules & la tête. M. Pennant *(x)*, Gentilhomme Anglois, très-verſé dans l'Hiſtoire naturelle, & qui connoît très-bien les animaux, a eu la bonté de me donner un de ces ſouſliks qu'on lui avoit envoyé d'Autriche, comme un animal inconnu des Naturaliſtes, & qui n'avoit point de nom dans ce pays ; je le reconnus pour être le même que celui dont j'avois une fourrure, & dont M. Sanchez *(y)* m'avoit fourni la notice ſuivante. « Les rats que l'on appelle *ſouſliks*, ſe prennent en « grand nombre ſur les barques chargées « de ſel dans la rivière de *Kama*, qui « deſcend de *Solikamskie* où ſont les « ſalines, & vient tomber dans le Volga «

(x) Thomas Pennant. *Eſq.r at Downing in Flintshire.*

(y) R. Sanchez, ci-devant premier Médecin à la Cour de Ruſſie.

» au-deſſus de la ville de Caſan, au » confluent de *Teluſchin :* le Volga » depuis *Simbuski* juſqu'à *Somtof* eſt » couvert de ces bateaux de ſel, & » c'eſt dans les terres voiſines de ces » rivières, auſſi-bien que ſur les bateaux » qu'on prend ces animaux ; on leur a » donné le nom *ſouſlik*, qui veut dire » *friand*, parce qu'ils ſont très-avides de ſel ».

IX.

TAUPE DORÉE.

Enfin pour n'omettre aucun des animaux du Nord, & même des plus petits, il paroît qu'il y a en Sibérie une ſorte de taupe qu'on appelle *Taupe dorée*, & dont l'eſpèce pourroit être différente de celle de la taupe ordinaire, parce que cette taupe de Sibérie n'a point de queue & qu'elle a le muſeau court, le poil mêlé de roux & de vert, & qu'elle n'a que trois doigts aux pieds de devant & quatre aux pieds de derrière, au lieu que la taupe ordinaire a cinq doigts à tous les pieds. Nous

ignorons le nom de cet animal, dont Seba a donné la figure *(z)*.

X.

RAT D'EAU BLANC.

On trouve en Canada le rat d'eau d'Europe, mais avec des couleurs différentes; il n'eſt brun que ſur le dos, le reſte du corps eſt blanc & fauve en quelques endroits; la tête, & le muſeau même, ſont blancs auſſi-bien que l'extrémité de la queue; le poil paroît plus doux & plus luſtré que celui de notre rat d'eau, mais au reſte tout eſt ſemblable, & l'on ne peut pas douter que ces deux animaux ne ſoient de la même eſpèce: le blanc du poil vient du froid du climat, & l'on peut préſumer qu'en recherchant les animaux dans le nord de l'Europe, on y trouvera, comme en Canada, ce rat d'eau blanc.

(z) Seba, *Vol. I, pag. 51, tab. 32. Mas*, fig. 4. *Fœmina*, fig. 5.

X I.

Le COCHON de Guinée.

Quoique cet animal diffère du cochon ordinaire par quelques caractères aſſez marqués ; je préſume néanmoins qu'il eſt de la même eſpèce, & que ces différences ne ſont que des variétés produites par l'influence du climat ; nous en avons l'exemple dans le cochon de Siam, qui diffère auſſi du cochon d'Europe, & qui cependant eſt certainement de la même eſpèce, puiſqu'ils ſe mêlent & produiſent enſemble ; le cochon de Guinée eſt à peu près de la même figure que notre cochon & de la même groſſeur que le cochon de Siam, c'eſt-à-dire, plus petit que notre ſanglier ou que notre cochon ; il eſt originaire de Guinée, & a été tranſporté au Breſil, où il s'eſt multiplié comme dans ſon pays natal ; il y eſt domeſtique & tout-à-fait privé ; il a le poil court, roux & brillant ; il n'a point de ſoies, pas même ſur le dos ; le cou ſeulement & la croupe près de l'origine

de la queue ſont couverts de poils un peu plus longs que ceux du reſte du corps; il n'a pas la tête ſi groſſe que le cochon d'Europe, & il en diffère encore par la forme des oreilles qu'il a très-longues, très-pointues & couchées en arrière le long du cou; ſa queue eſt auſſi beaucoup plus longue, elle touche preſqu'à terre, & elle eſt ſans poil juſqu'à ſon extrémité *(a)*: au reſte, cette race de cochon, qui ſelon Marcgrave eſt originaire de Guinée, ſe trouve auſſi en Aſie & particulièrement dans l'île de Java *(b)*, d'où il paroît qu'elle a été tranſportée au cap de Bonne-eſpérance par les Hollandois *(c)*.

(a) Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 230. fig. *Ibid.*

(b) Leurs pores (à l'île de Java) n'ont point de poil, & ſont ſi gras que leur ventre traîne à terre. *Voyage de Mandelſlo, tome II, page 349.*

(c) Les cochons qui ont été apportés de Java au cap de Bonne-eſpérance, ont les jambes fort courtes, & ſont noires & ſans ſoies; leur ventre qui eſt fort gros pend preſque juſqu'à terre; il s'en faut de beaucoup que leur graiſſe n'ait la conſiſtance qu'a celle des cochons d'Europe..... La chair en eſt très-bonne à manger. *Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, tome III, page 48.*

XII.

Le SANGLIER du CAP-VERD.

Il y a dans les terres voiſines du Cap-verd un autre *cochon* ou *ſanglier*, qui par le nombre des dents & par l'énormité des deux défenſes de la mâchoire ſupérieure, nous paroît être d'une race & peut-être même d'une eſpèce différente de tous les autres cochons, & s'approcher un peu du babirouſſa: ces défenſes du deſſus reſſemblent plus à des cornes d'ivoire qu'à des dents, elles ont un demi-pied de longueur & cinq pouces de circonférence à la baſe, & elles ſont courbées & recourbées à peu près comme les cornes d'un taureau: ce caractère ſeul ne ſuffiroit pas pour qu'on dût regarder ce ſanglier comme une eſpèce particulière; mais ce qui ſemble fonder cette préſomption, c'eſt qu'il diffère encore de tous les autres cochons par la longue ouverture de ſes narines, par la grande largeur & la forme de ſes mâchoires, & par le nombre & la figure des dents mâchelières; cependant

nous avons vu les défenſes d'un ſanglier, tué dans nos bois de Bourgogne, qui approchoient un peu de celles de ce ſanglier du Cap-verd, ces défenſes avoient environ trois pouces & demi de long ſur quatre pouces de circonférence à la baſe, elles étoient contournées comme les cornes d'un taureau, c'eſt-à-dire, qu'elles avoient une double courbure, au lieu que les défenſes ordinaires n'ont qu'une ſimple courbure en portion de cercle, elles paroiſſoient être auſſi d'un ivoire ſolide, & il eſt certain que ce ſanglier devoit avoir la mâchoire plus large que les autres; ainſi nous pouvons préſumer avec quelque fondement que ce ſanglier du Cap-verd eſt une ſimple variété, une race particulière dans l'eſpèce du ſanglier ordinaire.

XIII.

Le LOUP du Mexique.

Comme le loup eſt originaire des pays froids, il a paſſé par les terres du Nord & ſe trouve également dans les

deux continens. Nous avons parlé des loups noirs & des loups gris de l'Amérique ſeptentrionale, il paroît que cette eſpèce s'eſt répandue juſqu'à la nouvelle Eſpagne & au Mexique, & que dans ce climat plus chaud, elle a ſubi des variétés, ſans cependant avoir changé ni de nature, ni de naturel; car ce loup du Mexique a la même figure, les mêmes appétits & les mêmes habitudes que le loup d'Europe ou le loup de l'Amérique ſeptentrionale, & tous paroiſſent être d'une ſeule & même eſpèce. Le loup du Mexique ou plutôt de la nouvelle Eſpagne, où on le trouve bien plus communément qu'au Mexique, a cinq doigts aux pieds de devant, quatre à ceux de derrière; les oreilles longues & droites, & les yeux étincelans comme nos loups; mais il a la tête un peu plus groſſe, le cou plus épais & la queue moins velue: au-deſſus de la gueule il a quelques piquans auſſi gros, mais moins roides que ceux du hériſſon: ſur un fond de poil gris, ſon corps eſt marqué de quelques taches jaunes; la tête de la

même couleur que le corps est traversée de raies brunes, & le front est taché de fauve; les oreilles sont grises comme la tête & le corps : il y a une longue tache fauve sur le cou, une seconde tache semblable sur la poitrine & une troisième sur le ventre; les flancs sont marqués de bandes transversales depuis le dos jusqu'au ventre; la queue est grise & marquée d'une tache fauve dans son milieu; les jambes sont rayées de haut en bas de gris & de brun *(d)*. Ce loup est, comme l'on voit, le plus beau des loups, & sa fourrure doit être recherchée par la variété des couleurs *(e)*; mais, au reste rien n'indique qu'il soit d'une espèce différente des nôtres, qui varient du gris au blanc, du blanc au noir &

(d) Xoloitscuintli, *Lupus Mexicanus.* Hernand. *Hist. Mex.* pag. 479, fig. *Ibid.*

(e) Nota. On pourroit soupçonner à cause de la variété des couleurs, que ce loup du Mexique est un *lynx* ou *loup-cervier*, dont l'espèce se trouve aussi-bien que celle du loup dans les deux continens : mais il suffit de jeter les yeux sur la figure que nous a donnée Recchi pour reconnoître qu'elle ressemble tout-à-fait à celle du loup & point du tout à celle du lynx.

au mêlé, ſans pour cela changer d'eſpèce; & l'on voit par le témoignage de Fernandès, que ces loups de la nouvelle Eſpagne, dont nous venons de donner la deſcription, d'après Recchi & Fabri, varient comme le loup d'Europe, puiſque dans ce pays même ils ne ſont pas tous marqués comme nous venons de le dire, & qu'il s'en trouve qui ſont de couleur uniforme & même tout blancs *(f)*.

XIV.

L'ALCO.

Nous avons dit qu'il y avoit au Pérou & au Mexique, avant l'arrivée des Européens, des animaux domeſtiques nommés *Alco*, qui étoient de la grandeur & à peu près du même naturel que nos

(f) Cuetlachtli, *ſeu Lupus indicus.* Jo. Fabri. Xoloitſcuintli. *Forma, colore, moribus & mole corporis lupo noſtrati ſimilis eſt atque adeo ejus (ut mihi quidem videtur) ſpeciei, ſed amplieri capite. Tauros verò ſicut & noſtras lupus aggreditur & interdum etiam homines, reveriuntur nonnulli caudentes.... Vivit in calidis novæ Hiſpaniæ locis.* Fernand. *Hiſt. anim. nov. Hiſpan.* pag. 7.

petits chiens, & que les Espagnols les avoient appelés *Chiens du Mexique*, *Chiens du Pérou*, par cette convenance & parce qu'ils ont le même attachement, la même fidélité pour leurs maîtres; en effet l'espèce de ces animaux ne paroît pas être essentiellement différente de celle du chien, & d'ailleurs il se pourroit que le mot *alco* fût un terme générique & non pas spécifique. Recchi nous a laissé la figure d'un de ces alcos, qui s'appeloit en langue Mexicaine, *Ytzcuinte Porzotli*, il étoit prodigieusement gras & probablement dénaturé par l'état de domesticité, & par une nourriture trop abondante; la tête est représentée si petite qu'elle n'a, pour ainsi dire, aucune proportion avec la grosseur du corps; il a les oreilles pendantes, autre signe de domesticité; le museau ressemble assez à celui d'un chien, tout le devant de la tête est blanc, & les oreilles sont en partie fauves; le cou est si court qu'il n'y a point d'intervalle entre la tête & les épaules; le dos est arqué & couvert d'un poil jaune; la queue est blanche & courte, elle est pendante &

ne deſcend pas plus bas que les cuiſſes; le ventre eſt gros & tendu, marqué de taches noires, avec ſix mamelles très-apparentes; les jambes & les pieds ſont blancs, & les doigts ſont comme ceux du chien, & armés d'ongles longs & pointus *(g)*. Fabri qui nous a donné cette deſcription, conclut, après une très-longue diſſertation, que cet animal eſt le même que celui qu'on appelle *alco*, & je crois que ſon aſſertion eſt fondée; mais il ne faut pas la regarder comme excluſive, car il y a encore une autre race de chien en Amérique à laquelle ce nom convient également; outre les chiens, dit Fernandès, que les Eſpagnols ont tranſportés d'Europe en Amérique, on y en trouve trois autres eſpèces qui ſont aſſez ſemblables aux nôtres, par la nature & les mœurs, & qui n'en diffèrent pas infiniment par la forme. Le premier & le plus grand de ces chiens Américains

(g) Ytzcuinte porzotli. *Canis Mexicana.... Ad unguem animal quod hic proſtat, nanum, pingue & manſuetum effigiatum, mihi videtur illud eſſe quod Americani nomine communi,* Alco *vocabant.* Hernand, *Hiſt. Mex.* pag. 466 & 478, *fig.* pag. 466.

eſt celui qu'on appelle *Xoloiztcuintli;* ſouvent il a plus de trois coudées de longueur, & ce qui lui eſt particulier, c'eſt qu'il eſt tout nu & ſans poil, il eſt ſeulement couvert d'une peau douce, unie & marquée de taches jaunes & bleues. Le ſecond eſt couvert de poil, & pour la grandeur eſt aſſez ſemblable à nos petits chiens de Malte; il eſt marqué de blanc, de noir & de jaune; il eſt ſingulier & agréable par ſa difformité, ayant le dos boſſu & le cou ſi court qu'il ſemble que ſa tête ſorte immédiatement des épaules; on l'appelle *Michuacanens,* du nom de ſon pays. Le troiſième de ces chiens ſe nomme *Techichi,* il eſt aſſez ſemblable à nos petits chiens, mais il a la mine ſauvage & triſte. Les Américains en mangent la chair *(h)*.

En comparant ces témoignages de Fabri & de Fernandès, il eſt clair que le ſecond chien que ce dernier Auteur appelle *michuacanens,* eſt le même que l'*ytzcuinte porzotli,* & que cette eſpèce

(h) Fernandès. *Hiſt. anim. nov. Hiſp.* pag. 6 & 7, cap. XX; & pag. 19, cap. XXI.

d'animal exiſtoit en effet en Amérique avant l'arrivée des Européens ; il doit en être de même de la troiſième eſpèce appelée *techichi*. Je ſuis donc perſuadé que le mot *alco*, étoit un nom générique qui les déſignoit toutes deux, & peut-être encore d'autres races ou variétés que nous ne connoiſſons pas. Mais à l'égard de la première, il me paroît que Fernandès s'eſt trompé ſur le nom & la choſe ; aucun Auteur ne dit qu'il ſe trouve des chiens nus à la nouvelle Eſpagne ; cette race de chiens vulgairement appelés *chiens Turcs*, vient des Indes & des autres pays les plus chauds de l'ancien continent, & il eſt probable que ceux que Fernandès a vus en Amérique y avoient été tranſportés, d'autant plus qu'il dit expreſſément qu'il avoit vu cette eſpèce en Eſpagne avant ſon départ pour l'Amérique : ces deux raiſons ſont ſuffiſantes pour qu'on doive préſumer que ce chien nu n'en étoit pas originaire, mais y avoit été tranſporté ; & ce qui achève de le prouver, c'eſt que cet animal n'avoit point de nom Américain, & que Fernandès pour lui en

en donner un, emprunte celui de *Xoloitzcuintli*, qui eſt le nom du loup de Mexique ; ainſi des trois eſpèces ou variétés des chiens Américains, dont cet Auteur fait mention, il n'en reſte que deux que l'on déſignoit indifféremment par le nom d'*alco*. Car indépendamment de l'alco gras & potelé, qui ſervoit de chien bichon aux Dames Péruviennes, il y avoit un alco maigre & à mine triſte qu'on employoit à la chaſſe ; & il eſt très-poſſible que ces animaux, quoique de races très-différentes en apparence de celles de tous nos chiens, ſoient cependant iſſus de la même ſouche. Les chiens de Lapponie, de Sibérie, d'Iſlande, &c. ont dû paſſer comme les renards & les loups d'un continent à l'autre, & ſe dénaturer enſuite comme les autres chiens par le climat & la domeſticité. Le premier *alco* dont le cou eſt ſi court ſe rapproche du chien d'Iſlande ; & le *techichi* de la nouvelle Eſpagne, eſt peut-être le même animal que le *koupara (i)* ou *chien-crabe* de la Guiane, qui reſſemble au renard

(i) Canis ferus, Major, Cancroſus, vulgo dictus

par la figure, & au chacal par le poil; on l'a nommé *chien-crabe*, parce qu'il ſe nourrit principalement de crabes & d'autres cruſtacées. Je n'ai vu qu'une peau de cet animal de la Guiane, & je ne ſuis pas en état de décider s'il eſt d'une eſpèce particulière, ou ſi l'on doit le rapporter à celles du chien, du renard ou du chacal.

XV.

Le TAYRA ou le GALERA.

Cet animal dont M. Brown nous a donné la deſcription & la figure, eſt de la grandeur d'un petit lapin, & reſſemble aſſez à la belette ou à la fouine; il ſe creuſe un terrier, il a beaucoup de force dans les pieds de devant, qui ſont conſidérablement plus courts que ceux de derrière; ſon muſeau eſt alongé, un peu pointu & garni d'une mouſtache; la mâchoire inférieure eſt beaucoup plus courte que la ſupérieure, il a ſix dents inciſives & deux canines à chaque mâchoire, ſans compter les mâchelières; ſa

Koupara. *Barrère, Eſſai d'Hiſt. nat. de la France Équin.* page 149.

langue est rude comme celle du chat; sa tête est oblongue; ses yeux qui sont aussi un peu oblongs sont à une égale distance des oreilles & de l'extrémité du museau; ses oreilles sont plates & assez semblables à celles de l'homme; ses pieds sont forts, & faits pour creuser; les métatarses sont alongés, il y a cinq doigts à tous les pieds; la queue est longue & droite, & va toujours en diminuant; le corps est oblong & ressemble beaucoup à celui d'un gros rat; il est couvert de poils bruns, dont les uns sont assez longs & les autres beaucoup plus courts *(k)*. Cet animal nous paroît être une petite espèce de fouine ou de putois. M. Linnæus a soupçonné, avec quelque raison, que la belette noire du Brésil pourroit bien être le *galera* de M. Brown, & en effet les deux descriptions s'accordent assez pour qu'on puisse le présumer *(l)*; au reste, cette

(k) The history of Jamaïca by Pat. Brown. *Lond.* 1756, chap. v, pag. 485, tab. XLIX, *fig. 1.*

(l) Mustela atra collo subtus maculâ albâ trilobâ. Habitat in Brasilia.... Holmens. *Confer.* Brown. *Jam. 485, tab. XLIX, fig. 1.* Galera. *Statura*

belette noire du Breſil ſe trouve auſſi à la Guiane où elle ſe nomme *tayra (m)*; & je ſoupçonne que le nom *galera*, dont M. Brown ne donne pas l'origine, eſt un mot corrompu & dérivé de tayra, qui eſt le vrai nom de cet animal.

XVI.

LE PHILANDRE DE SURINAM.

Cet animal eſt du même climat &

martis at nigra, pilis rigidioribus, auriculæ rotundæ villoſæ. Area ante oculos cinereſcens, maculæ ſub medio collo non verò ſub gula. Mammæ pone umbilicum quatuor. NOTA. M. Brown, dit à la vérité, qu'il n'a pu voir que deux mamelles au bas du ventre, mais il ſe peut que les deux autres lui aient échappé; il dit auſſi, que le Galera ſe trouve en Guinée, & la Belette noire ſe trouve au contraire au Breſil; mais cela ne doit point arrêter, car tous les jours il arrive que des animaux du Breſil, premièrement tranſportés en Guinée & enſuite ailleurs, paſſent pour être de Guinée, & réciproquement; en ſorte que je ſuis de l'avis de M. Linnæus, & je crois que le galera de M. Brown, eſt le même que la belette noire du Breſil.

(m) Muſtela maxima atra Moſchum redolens. Tayra. *Groſſe Belette.* Cet animal en ſe frottant contre les arbres y laiſſe une eſpèce d'humeur onctueuſe qui ſent beaucoup le muſc. *Barrère, Hiſtoire naturelle de la France Équinoxiale, pages 155 & 156.*

d'une eſpèce voiſine de celle du ſarigue, de la marmoſe, du cayopollin & du phalanger. Sibille Merian eſt le premier Auteur qui en ait donné la figure, avec une courte indication *(n)*. Enſuite Seba a donné pour la femelle la figure même de Merian, & pour le mâle une nouvelle figure avec une eſpèce de deſcription : cet animal, dit-il, a les yeux très-brillans & environnés d'un cercle de poil brun-foncé ; le corps couvert d'un poil doux ou plutôt d'une eſpèce de laine d'un jaune-roux ou rouge, clair ſur le dos ; le front, le muſeau, le ventre & les pieds ſont d'un jaune-blanchâtre ; les oreilles ſont nues & aſſez roides ; il y a de longs poils en forme de mouſtaches ſur la lèvre ſupérieure & auſſi au-deſſus des yeux ; ſes dents ſont

(n) Hic genus gliris ſylveſtris depictum eſt qui catulos quorum vulgo quinque vel ſex una fœtura enititur in dorſo ſecum portat, ex flavo fuſci coloris, at ſubucula ejus alba eſt : cum antra exeunt alimenti cauſa, à catulis circum ſurruntur qui jam ſaturi vel moleſtias ſuſpicantes, illico matris dorſum aſcendunt, & caudas ſuas parentum caudis involvunt, qui illos ſtatim in antra apportant. Mar. Sibil. Merian. Inſect. Surinam. *Amſt.* pag. 66, *fig.* tab. LXVI.

comme celles du loir, pointues & piquantes; ſur la queue qui eſt nue & d'une couleur pâle, il y a dans le mâle des taches d'un rouge-obſcur qui ne ſe remarquent pas ſur la queue de la femelle; les pieds reſſemblent aux mains d'un ſinge, ceux de devant ont les quatre doigts & le pouce garnis d'ongles courts & obtus, au lieu que des cinq doigts des pieds de derrière, il n'y a que le pouce qui ait un ongle plat & obtus, les quatre autres ſont armés de petits ongles aigus. Les petits de ces animaux ont un grognement aſſez ſemblable à celui d'un petit cochon de lait. Les mamelles de la mère reſſemblent à celles de la marmoſe. Seba remarque avec raiſon que dans la figure, donnée par Merian, les pieds & les doigts ſont mal repréſentés *(o)*. Ces philandres produiſent cinq ou ſix petits, ils ont la queue très-longue & prenante comme celle des ſapajous; les petits montent ſur le dos de leur mère & s'y tiennent en accrochant leur queue à la ſienne; dans cette ſituation qui leur eſt familière, elle

(o) Seba, *Volume I, page 49, table XXI, fig. 4.*

les porte & transporte avec autant de sûreté que de légèreté.

XVII.

L'AKOUCHI.

L'Akouchi est assez commun à la Guiane & dans les autres parties de l'Amérique méridionale ; il diffère de l'agouti, en ce qu'il a une queue, au lieu que l'agouti n'en a point; l'akouchi est ordinairement plus petit que l'agouti, & son poil n'est pas roux, mais de couleur olivâtre *(p)*; voilà les seules différences que nous connoissions entre ces deux animaux, qui néanmoins nous paroissent suffisantes pour constituer deux espèces distinctes & séparées.

XVIII.

LE TUCAN.

Fernandès donne le nom de *Tucan* à un petit quadrupède de la nouvelle Espagne, dont la grandeur, la figure &

(p) Cuniculus minor, caudatus, olivaceus. Akouchi, *Barrère, hist. nat. de la Fr. Équin.* pag. 153.

les habitudes naturelles approchent plus de celles de la taupe que d'aucun autre animal ; il me paroît que c'eſt le même qu'a décrit Seba, ſous le nom de *Taupe rouge* d'Amérique *(q)*, au moins les deſcriptions de ces deux Auteurs s'accordent aſſez pour qu'on doive le préſumer. Le tucan eſt peut-être un peu plus grand que notre taupe, il eſt comme elle gras & charnu, avec des jambes ſi courtes que le ventre touche à terre ; il a la queue courte ; les oreilles petites & rondes ; les yeux ſi petits qu'ils lui ſont, pour ainſi dire, inutiles ; mais il diffère de la taupe par la couleur du poil, qui eſt d'un jaune-roux, & par le nombre des doigts, n'en ayant que trois aux pieds de devant & quatre à ceux de derrière, au lieu que la taupe a cinq doigts à tous les pieds ; il paroît en différer encore, en ce que ſa chair eſt bonne à manger, & qu'il n'a pas l'inſtinct de la taupe pour retrouver ſa retraite lorſqu'il en eſt ſorti ; il creuſe à chaque fois un nouveau trou, en ſorte que dans de certaines terres qui lui conviennent, les

(q) Seba. *Volume I, page 51, tab. XXXII, fig. 2.*

trous que font ces animaux *(r)*, ſont en ſi grand nombre, & ſi près les uns des autres qu'on ne peut y marcher qu'avec précaution.

XIX.

La MUSARAIGNE du Bresil.

Nous indiquons cet animal par la dénomination de *Muſaraigne* du Breſil, parce que nous en ignorons le nom, & qu'il reſſemble plus à la muſaraigne qu'à aucun autre animal; il eſt cependant conſidérablement plus grand, ayant environ cinq pouces depuis l'extrémité du muſeau juſqu'à l'origine de la queue, qui n'a pas deux pouces, & qui par conſéquent eſt plus courte à proportion que celle de la muſaraigne commune; il a le muſeau pointu & les dents très-aiguës: ſur un fond de poil brun, on remarque trois bandes noires aſſez larges qui s'étendent longitudinalement depuis la tête juſqu'à la queue, au-deſſous de laquelle on remarque auſſi la bourſe avec les

(r) Fernandès. *Hiſt. anim. nov. Hiſp.* pag. 9; cap. XXIV.

teſticules qui ſont pendans entre les pieds de derrière : cet animal, dit Marcgrave, jouoit avec les chats, qui d'ailleurs ne ſe ſoucient pas de le manger *(ſſ)*; & c'eſt encore une choſe qu'il a de commun avec la muſaraigne d'Europe, que les chats tuent, mais qu'ils ne mangent jamais.

X X.

L'APÉREA.

Cet animal qui ſe trouve au Breſil, n'eſt ni lapin ni rat, & paroît tenir quelque choſe de tous deux ; il a environ un pied de longueur ſur ſept pouces de circonférence ; le poil de la même couleur que nos lièvres, & blanc ſous le ventre ; il a auſſi la lèvre fendue de même ; les grandes dents inciſives, & la mouſtache autour de la gueule & à côté des yeux ; mais ſes oreilles ſont arrondies comme celles du rat, & elles ſont ſi courtes qu'elles n'ont pas un travers de doigt de hauteur ; les jambes de devant n'ont que trois pouces de hauteur, celles de derrière ſont un peu

(ſſ) Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 229.

plus longues ; les pieds de devant ont quatre doigts couverts d'une peau noire & munis de petits ongles courts ; les pieds de derrière n'ont que trois doigts dont celui du milieu eſt plus long que les deux autres ; l'apérea n'a point de queue ; ſa tête eſt un peu plus alongée que celle du lièvre, & ſa chair eſt comme celle du lapin, auquel il reſſemble par la manière de vivre *(t)*. Il ſe recèle auſſi dans des trous, mais il ne creuſe pas la terre comme le lapin, c'eſt plutôt dans des fentes de rochers & de pierres que dans des ſables qu'il ſe retire : auſſi eſt-il bien aiſé à prendre dans ſa retraite. On le chaſſe comme un très-bon gibier, ou du moins auſſi bon que nos meilleurs lapins *(u)*. Il me paroît que l'animal dont Oviedo, & après lui, Charlevoix *(x)* & du Perrier de Montfraiſier font mention

(t) Marcgrav. *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 223, fig. *Ibid.*

(u) Piſon. *Hiſt. Braſil.* pag. 103.

(x) Oviedo dit, que le *Cori* eſt comme un petit lapin, qu'il y en a de tout blancs & d'autres de couleurs mêlées. *Hiſtoire de Saint-Domingue par le P. Charlevoix, tome I, page 35.*

ſous le nom de *cori*, pourroit bien être le même que l'*apérea (y)*; que dans quelques endroits des Indes occidentales on a peut-être élevé de ces animaux dans les maiſons ou dans des garennes, comme nous élevons des lapins; & qu'enfin c'eſt par cette raiſon qu'il s'en trouve de roux, de blancs, de noirs & de variés de couleurs différentes; ma conjecture eſt fondée; car Garcilaſſo dit expreſſément, qu'il y avoit au Pérou des lapins champêtres & d'autres domeſtiques, qui ne reſſembloient point à ceux d'Eſpagne *(z)*.

(y) Le *Cori* (des indes Eſpagnoles) eſt un petit animal à quatre pieds, aſſez ſemblable à nos lapins & aux taupes; il a les oreilles petites, & les porte tellement couchées ſur le dos qu'à peine les aperçoit-on; il n'a point de queue. Les uns ſont tout blancs, les autres tout noirs, les autres mouchetés de noir & de blanc; il y en a de tout rouges & d'autres mouchetés de rouge & de blanc..... Ils ſont privés & ne font aucune ordure dans les maiſons; ils mangent de l'herbe & ſe nourriſſent de peu de choſe; ils ont le goût & le fumet des meilleurs lapins. *Hiſtoire des voyages, par Daperrier de Montfraiſier.* Paris, 1707, *page 343*.

(z) Hiſt. des Incas, tome II, page 267.

XXI.

LE TAPETI.

Le Tapeti *(a)* me paroît être une espèce très-voisine, & peut-être une variété de celle du lièvre ou du lapin : on le trouve au Brésil & dans plusieurs autres endroits de l'Amérique ; il ressemble au lapin d'Europe par la figure ; au lièvre par la grandeur & par le poil, qui seulement est un peu plus brun ; il a les oreilles très-longues & de la même forme ; son poil est roux sur le front & blanchâtre sous la gorge, quelques-uns ont un cercle de poil blanc autour du cou, tous sont blancs sous la gorge, la poitrine & le ventre ; ils ont les yeux noirs, & des moustaches comme nos lapins, mais ils n'ont point de queue *(b)*. Le tapeti ressemble encore au lièvre par sa manière de vivre, par sa fécondité & par la qualité de sa chair, qui est très-bonne à manger ; il demeure dans les

(a) Tapity, selon le P. d'Abbeville. *Mission au Maragnon, page 251.*

(b) Marcgray. *Hist. nat. Brasil.* pag. 223, *fig.* pag. 224.

champs ou dans les bois comme le lièvre, & ne ſe creuſe pas un terrier comme le lapin *(c)*. Il me paroît que l'animal de la nouvelle Eſpagne, indiqué par Fernandès, ſous le nom de *citli (d)*, eſt le même que le *tapeti* du Breſil, & que ces animaux ne ſont qu'une variété de nos lièvres d'Europe, qui ont pu paſſer par le Nord, d'un continent à l'autre.

Il y auroit bien encore quelques eſpèces d'animaux à ajouter à ceux qui ſont compris dans les Notices précédentes, mais ils ſont ſi mal indiqués qu'elles deviendroient trop incertaines, & j'aime mieux me borner à ce que l'on ſait avec quelque certitude, que de me livrer à des conjectures, & tomber dans l'inconvénient de donner pour exiſtans des êtres fabuleux, & pour des eſpèces réelles des animaux défigurés: avec cette limite, & malgré ce retranchement, que j'ai cru néceſſaire, les

(c) Piſon. *Hiſt. Braſil.* pag. 102.

(d) Citli . . . . . Lepores novæ Hiſpaniæ noſtratibus ſimiles formâ atque alimento ſed auriculis longiſſimis pro corporis magnitudine, latiſſimiſque. Fernandès, *Hiſt. anim. nov. Hiſp.* pag. 2, cap. III.

perſonnes inſtruites, s'apercevront aiſément que notre Hiſtoire des animaux eſt auſſi complète qu'on pouvoit l'eſpérer: elle contient un grand nombre d'animaux nouveaux, & il n'y en a aucun de ceux qui étoient anciennement connus, dont il ne ſoit fait mention dans le cours de cet Ouvrage.

Les notices précédentes, quoique compoſées de vingt-un articles, ne contiennent réellement que neuf ou dix eſpèces d'animaux différens, car tous les autres ne ſont que des variétés; l'ours blanc n'eſt qu'une variété de l'eſpèce de l'ours; la vache de Tartarie de celle du biſon; le cochon de Guinée & le cochon du Cap-verd de celle du cochon, &c. Ainſi en ajoutant ces dix eſpèces à cent quatre-vingt ou environ, dont nous avons donné l'hiſtoire, le nombre de tous les animaux quadrupèdes, dont l'exiſtence eſt certaine & bien conſtatée, n'eſt tout au plus que de deux cents eſpèces ſur la ſurface entière de la terre connue.

FIN du douzième volume.